24me Année N° 5 1er Mars 1917

MAR 29 1917
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Marc Elder.	*Thérèse ou la bonne Éducation* (1re partie). . .	5
René Milan.	*Les Vagabonds de la Gloire.* — IV.	35
Henri de Régnier. . . .	*Poèmes.*	73
Docteur G. Dumas. . .	*Les Troubles nerveux et la Guerre.* — I.	85
Maurice Genevoix. . .	*A la Tranchée de Calonne.*	114
V. Blasco Ibañez. . . .	*Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse* (fin). . . .	150
Auguste Gauvain. . . .	*Les Initiatives du Président Wilson.*	198

Copyright 1917, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

LIVRES NOUVEAUX

PENDANT QU'ILS SONT A NOYON,
par **Maurice Donnay**.

C'est un livre charmant et réconfortant. La guerre a fait des loisirs au dramaturge; il n'a pas cru pouvoir mieux les employer qu'à combattre sur son propre terrain d'écrivain l'esprit allemand, à dénoncer la fourbe et cruelle sauvagerie de nos ennemis, à soutenir le moral des gens de l'arrière, à exalter l'héroïsme de nos admirables soldats. Il vient de réunir en un volume ses articles de journaux. On retrouvera là son esprit élégant, sa sagesse profonde et qui reste aimable et toutes ses qualités si françaises.

LA GUERRE DES IDÉES,
par **Péladan.**

M. Péladan nous offre ici un livre de combat. Il ouvre, en quelque façon, une tranchée intellectuelle contre l'invasion mentale ; il opère une sorte de révision des valeurs allemandes et fait justice, à cette occasion, d'un certain nombre de préjugés et de réputations usurpées. Néanmoins, il conclut que Beethoven ni Wagner ne sont moins grands en 1917 qu'en 1914. Aussi ce livre de guerre se préoccupe-t-il d'être en même temps un livre d'équité, sans que ses sévérités légitimes soient infirmées par cette méthode impartiale : au contraire.

L'ÉVASION,
par **D. Baud-Bovy**.

Deux soldats français, blessés et prisonniers, se lient d'amitié au camp d'Hammelbourg et décident de s'évader. Avec patience et ingéniosité ils se procurent peu à peu quelques vêtements, des vivres, une boussole, une mauvaise carte. Ils s'évadent. Ignorant la langue allemande, ils ne peuvent pourtant éviter les villes ou les villages; plusieurs fois ils sont sur le point d'être pris ; ils franchissent enfin la frontière suisse. Ces aventures véridiques, captivantes comme un roman, sont un bel exemple d'endurance et d'audace.

CEUX DE LA GRANDE GUERRE,
par **André Mouézy-Eon.**

Sous ce titre, M. André Mouésy-Eon, qui a obtenu au théâtre des succès retentissants, publie des poèmes d'une allure tout à fait militaire et française, qui ne manqueront pas d'être accueillis avec la même faveur, car ces pièces « à dire » sont aussi des pièces à lire.

AU FRONT DE FRANCE, LETTRES D'UN OFFICIER ANGLAIS.

Les lecteurs de la *Revue de Paris* qui ont fait connaissance avec le « gentleman à titre temporaire » voudront relire ses lettres, recueillies en volume. Peu de livres donnent avec une pareille plénitude l'impression de ce qu'est, moralement et matériellement, la nouvelle armée britannique qui lutte aux côtés de la nôtre. L'Anglais s'est engagé pour battre le « Hun », et il tient à faire son devoir, à « jouer le jeu » ; il va au combat avec une conscience sportive qui le rend prêt à tous les sacrifices. L'officier, volontaire comme le soldat, sort de cette bourgeoisie moyenne qui est « l'épine dorsale de l'Angleterre ». On lui confie le soin de conduire la partie: il la conduit vigoureusement — et il sait la raconter avec humour.

L'IMMENSE EFFORT,
par **Paul Margueritte.**

M. Paul Margueritte exalte la lutte que, depuis trente mois, la France soutient à l'admiration du monde. Il constate l'union sacrée des énergies et en demande une organisation plus méthodique ; il propose à l'initiative et à l'énergie des hommes de gouvernement des buts dignes de cet effort « qui, pour donner son plein résultat, doit être immense ». L'ouvrage de M. Paul Margueritte respire l'éloquence de la vérité ; la passion qui s'en dégage sera heureusement communicative.

UNE RÉVOLUTION DANS LA PHILOSOPHIE,
par **Frank Grandjean.**

Ainsi qu'un certain nombre de nos contemporains, M. Frank Grandjean, professeur suisse, estime que les problèmes philosophiques, impénétrables à l'intelligence, seront résolus par cette faculté mystérieuse qu'on nomme intuition. Avec un enthousiasme qui rappelle celui de Lucrèce pour Épicure, il salue en M. Bergson le maître de l'anti-intellectualisme contemporain, et il s'applique à le défendre contre des critiques incisives du rationalisme. Son résumé de la doctrine bergsonienne n'ajoute rien à des exposés tels que ceux de MM. Le Roy ou Gillouin, mais il fera utilement connaître au public suisse les principales thèses d'une philosophie qui est un des grands faits de la pensée contemporaine.

AIS.

fait
mpo-
es en
reille
nt et
e qui
ngagé
evoir,
cons-
ifices.
t de
dor-
in de
ent —

lepuis
on du
ies et
ique ;
mmes
effort
être
eritte
n qui
ative.

PHIE,

empo-
suisse,
impé-
cette
Avec
ucrèce
tre de
s'ap-
cisives
berg-
e ceux
ement
thèses
nits de

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril

LIVRAISON DU 1er MARS 1917.

		Pages
MARC ELDER	Thérèse ou la bonne Éducation (1re *partie*)	5
RENÉ MILAN	Les Vagabonds de la Gloire. — IV	35
HENRI DE RÉGNIER	Poèmes	73
DOCTEUR G. DUMAS	Les Troubles nerveux et la Guerre. — I	85
MAURICE GENEVOIX	A la Tranchée de Calonne	114
V. BLASCO IBAÑEZ	Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse (*fin*)	150
AUGUSTE GAUVAIN	Les Initiatives du Président Wilson	198

LIVRAISON DU 15 MARS 1917.

BARONNE DE BRIMONT	Les Femmes anglaises pendant la Guerre	225
FERNAND GREGH	Poèmes	259
Y	L'Odyssée d'un Transport torpillé. — I	272
MARC ELDER	Thérèse ou la bonne Education (2e *partie*)	307
BRADA	Les Voyages d'une petite « Second Empire »	337
JULES BERTAUT	Octave Mirbeau	371
PIERRE VILLETARD	Après lui	393
P.-G. LA CHESNAIS	Bjœrnstjerne Bjœrnson et le Germanisme	423

312632

LIVRAISON DU 1er AVRIL 1917.

		Pages
Y.	L'Odyssée d'un Transport torpillé. — II	449
HECTOR BERLIOZ	Lettres (Le Musicien errant). — I	489
GABRIEL MILLET	Les Zemstvos à la Veille de la Révolution	525
MARC ELDER	Thérèse ou la bonne Éducation (3e *partie*)	547
ALBERT MATHIEZ	La Mobilisation générale en l'An II	581
PIERRE VILLETARD	Après lui (*fin*)	603
AUGUSTE GAUVAIN	Encerclement et Hégémonie	639
JOSEPH REINACH	A propos de Cartes allemandes	666

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1917.

ARNOLD BENNETT	Hilda Lessways. — I	673
ROBERT HERRICK	Le Président Wilson et le Pacifisme américain	711
ÉLIE FAURE	La Sainte-Face	733
HECTOR BERLIOZ	Lettres (Le Musicien errant). — II	767
DOCTEUR G. DUMAS	Les Troubles nerveux. — II	796
MARC ELDER	Thérèse ou la bonne Éducation (*fin*)	826
COMMANDANT WEILL	Noble Conduite d'une Reine détrônée	864
GEORGES LACHAPELLE	L'Emprunt de la Victoire en Angleterre	878

THÉRÈSE

OU LA BONNE ÉDUCATION

I

LE BEAU CAVALIER QUI PASSE DANS LES BALS

Ce fut à la troisième valse qu'il vint vers elle, et, s'inclinant, il la pria de lui accorder la faveur de cette danse. Elle se leva gentiment, avec le sourire que l'on doit à cette invite. Il tendait le bras avec plus d'assurance que de grâce, et dès qu'elle s'y appuya, il lui saisit la taille et l'entraîna.

Le tourbillon happait les couples au passage et brusquement déployait les robes en éventail. Un mouvement de houle s'allongeait d'épaules en épaules, déplaçant l'orbe des danseurs dans un rythme régulier autour des salons. On voyait par éclairs luire les plastrons, étinceler des diamants, flamber des faces. Des jeunes filles riaient sous la moustache flatteuse des hommes, mais la plupart des femmes dérivaient au-

courant, l'œil ébloui et la nuque ployée, comme des somnambules.

Elle attendait qu'il parlât de la température ou de leurs goûts pour la valse selon la manière des cavaliers inconnus. Elle ne l'avait pas rencontré aux bals précédents de la saison, mais elle savait qu'on le nommait communément « le fils Feugerolles ». C'était comme un titre où sonnaient la fortune et l'honorabilité paternelles.

Il ne soufflait mot et dansait posément, sans la serrer contre lui. Comme il était grand, son visage la dominait. Elle suivait son élan avec politesse quand elle s'aperçut qu'on les regardait.

Madeleine Jarillon venait de s'exclamer dans un parti de jeunes filles :

— Tiens, Thérèse et le grand rouge !

Il y eut des rires et Thérèse surprit du dépit dans les yeux qui la cherchaient entre les crânes lustrés et les chignons savants. Dans ce coin, le chant de l'orchestre ne parvenait plus qu'en bouffées par-dessus le glissement des semelles, et la danse traînait un peu, à contretemps, comme un ressac.

Les yeux des jeunes hommes aussi cherchaient Thérèse, avec cette insistance conquérante où il y a souvent de la cupidité autant que du désir. Elle connaissait depuis longtemps ces aveux cyniques parce qu'elle était jolie fille et riche. Tout de même, elle se tourna vers une glace, en passant, et découvrit un beau couple, à la fois svelte et fort. Toute blanche, elle se vit comme une gerbe dans les bras de son danseur. Alors elle releva vers lui ses paupières. Il contemplait obstinément les splendides épaules de la belle madame Rodier-Vacherot, accomplie dans ses formes à l'égal d'une Vénus, et qui valsait derrière eux avec un brin de nonchalance.

La cohue du grand salon les submergea de nouveau. Les violons balançaient plus nerveusement le rythme. Les robes cinglaient les jambes et l'on se heurtait coude à coude. Il traînait des souffles moites sur les nuques et des relents de parfums échauffaient les narines. On s'excusait, on riait. Maugras, plus qu'à moitié gris, esquissait des entrechats en trimballant la petite Rouchette, à la grande joie des camarades qui se pressaient dans une embrasure, la face crevée de rire.

Près de la cheminée, monument de marbre blanc écrasé

sous l'or de candélabres massifs, M. Denis Badereau triomphait depuis ses escarpins d'aplomb, jusqu'à son crâne sphérique. Le sourire lui fendait le visage en arrondissant ses grasses pommettes, et sa main molle, trouée de fossettes, pendait avec dignité sur le gilet à quoi elle s'accrochait de l'index. Il décochait, de-ci, de-là, un compliment à ses invités du bout de ses lèvres bénignes. Et parfois, levant ses petits bras potelés comme pour une bénédiction, il proférait :

— Amusez-vous, mes enfants ! amusez-vous !

C'était le moment d'admirer le solitaire qui étoilait son petit doigt. Un temps d'arrêt suspendait les danseurs proches, les têtes se retournaient et de l'un à l'autre on chuchotait :

— Vous savez que c'est un diamant de vingt-cinq mille francs !

Il eut un mot pour mademoiselle Fouquet lorsqu'elle le frôla :

— Eh bien, ma petite Thérèse, tu t'en donnes !

Le fils Feugerolles saisit l'occasion et plaça :

— Sa soirée est tout à fait réussie ; ils sont charmants les Badereau...

Thérèse acquiesça au moment où ils rejoignaient madame Fouquet, compassée dans un corsage à falbalas, et posée sur sa chaise comme une potiche enrubannée. Feugerolles quitta le rang et reconduisit cérémonieusement la jeune fille. Il s'inclina : alors seulement elle remarqua qu'il avait le cheveu blond ardent et le visage rasé à l'américaine. En s'éloignant il revissait le monocle à son œil droit.

— Vous faisiez un bien joli couple ! — s'épancha madame Fouquet.

Et tout de suite elle ajouta :

— Tu sais que ton frère Amédée a dansé avec mademoiselle Magnol de L'Epau !

Thérèse sourit en évoquant cette riche héritière, grande vierge sèche, amenuisée, du type que les romanciers mondains nomment aristocratique, et elle la chercha des yeux dans la foule. Mais la noblesse qui fréquentait chez les Badereau, en considération de leur fortune, serrait les rangs à l'autre bout du salon sans se laisser entamer ni disperser.

La ville se réunissait sur le terrain de l'hôtel Badereau,

sans mêler ses classes qui se faisaient la révérence avec hauteur ou platitude, selon les degrés, mais qui ne se tendaient point la main. Cette réception annuelle donnait la fièvre aux femmes, un mois à l'avance, parce que l'invitation classait son monde. On se la disputait à la sourdine, tandis qu'on affichait de la désinvolture chez madame Loriquet, la couturière.

— Vous allez chez les Badereau cette année, chère madame?

— Ils m'ont invitée, bien sûr, mais vous savez, avec la santé de mon pauvre mari ! toujours sa goutte !...

— Et nous aussi, nous nous excuserons, je pense, le médecin a parlé d'Aix pour Charlotte ; et puis, entre nous, le choix des Badereau est parfois un peu large...

Cependant, prévenue dès longtemps sur ces propos, madame Loriquet exhibait avec tranquillité ses modèles : « Un fourreau de charmeuse, revoilé de Chantilly qui vous irait à ravir, ou cette tunique nattier si seyante au teint... »

Car la goutte et les eaux recommandées ne les empêchaient pas de se retrouver toutes, sous les lustres des Baderau, en garde et massées par clan. Les gens de la butte Saint-Macaire tenaient le haut du salon. Gros propriétaires ou solides rentiers, ils comptaient parmi eux les Carré de la Hotte, les Chazin-Barbeaux, Bruchemotte et Denis Badereau lui-même, dont le peuple disait, pour marquer l'énormité de sa richesse, qu'il ne connaissait pas sa fortune.

A vrai dire il la connaissait, aux centimes près, car sa vie se passait à la dénombrer, la cultiver, la grossir. Elle atteignait douze millions, chiffre imposant pour la province, et comprenait, outre d'excellents placements philanthropiques dans les habitations ouvrières, six propriétés rurales, non d'agrément, mais de rapport, vignes, bois, fermes, louées au surplus pour la chasse. M. Badereau ne chassait point, mais invitait une fois l'an des amis sur l'une de ses terres où il se réservait un droit. On y tirait par politesse, sans rien tuer, les gardes protégeant le gibier par ordre, sous couleur de « conduire ces messieurs ». C'était tout de même un grand jour dont l'éclat enviable rayonnait longtemps autour des élus.

Les gens « des Cours », malgré leur impécuniosité notoire, marchaient de pair avec la propriété, parce qu'ils étaient nobles. La bourgeoisie cossue, dans son âme hiérarchique et

plate, leur faisait encore l'honneur du premier salut. M. Badereau, bien qu'il la gourmandât sans cesse, n'avait jamais empêché son épouse de courir, parmi l'amas de ses atours violets ou cramoisis, quand le domestique lançait au seuil : « Madame la vicomtesse de Fongeuse !... Monsieur le baron du Plantier !... Madame la comtesse de la Thuilière !... »

— Voyons, Mathilde ! voyons ! — lui soufflait-il dans le cou, — mais tu vas attraper chaud !

Elle n'y prenait garde et fonçait sur le titre. Denis Badereau se tenait plus roide et montrait parfois de l'insolence parce qu'il palpait toujours ses millions dans sa poche. Il ne rompait son calme qu'en faveur des Magnol de L'Epau qui possédaient en fermes plusieurs communes et des forêts.

— Ah ! celui-là ! — disait-il en parlant du vieux vicomte, — il la connaît !

Il avait essayé de lui glisser une paire de normands truqués que L'Epau avait démasqués au premier essai. Ils avaient ri ensemble du coin de l'œil et puis s'étaient serré la main.

L'armement, l'industrie et le haut commerce, castes fort alliées d'ailleurs, venaient ensuite et complétaient le salon. La première groupait les gens du quai aux Palmes, dignes, sanguins, ventrus, le visage volontiers adorné d'un favori sénatorial. M. Feugerolles, qui portait le ruban rouge et des honneurs, s'y distinguait parmi ses collègues Rodier-Vacherot, Maugras et Pinet. La seconde comprenait des Fouquet, des Jarillon, des Rouchette, des Godard, fabricants d'engrais, filateurs, savonniers, fort assis dans leurs affaires et dénommés les gens de l'Ile.

La jeunesse, de ce côté du moins, était abondante. Grandis parmi les gains solides et les traditions familiales, les gens de l'Ile ne ménageaient point leur graine. Flanqués d'une couple ou deux de filles à marier, sans compter les garçons, les mères s'enorgueillissaient d'une fécondité qui était leur revanche morale sur les rentiers hautains et stériles. Il n'y avait que les nobles pour leur damer le pion et propager plus à la légère un sang filtré mais appauvri.

Dès l'entrée chacun prenait position et rejoignait son groupe. Ces dames surtout se tenaient sur la défensive et n'allaient pas au delà des politesses d'usage entre étrangères. Toutefois

elles s'attaquaient par le moyen de leurs enfants, qu'elles lançaient les uns sur les autres, et ceux de la butte Saint-Macaire se voyaient fort assaillis.

Ces messieurs montraient un esprit plus large. Entre hommes, n'est-ce pas? il y a toujours les affaires. Et puis, malgré la différence des fortunes, ils se trouvaient en communauté d'opinion. C'était là une société de gens bien pensants selon l'Église et la tradition, obstinément réactionnaires, comme il convient quand on a des biens à défendre, en ces temps de république aggravée par le socialisme.

En outre, ils se piquaient de galanterie, surtout les grisons, et ils s'aventuraient volontiers jusqu'à inviter les douairières abandonnées, ou même, présomptueux de leur souffle, quelques jeunes femmes rieuses et ardentes. Certains dansaient encore à l'ancienne mode, le poing sur la hanche, en piquant leurs pas avec raideur. Le vieux Godard pratiquait même la révérence, bien que la musique précipitée lui coupât chaque fois ses ronds de jambes.

— Ah ! le siècle de la vitesse ! — geignait-il.

Les jeunes gens bostonnaient à grande allure et attaquaient le buffet par escouades. Ils étaient généralement sans beauté, mais forts, et d'une musculature apparente. Les habits barraient la carrure des épaules, des plastrons bombaient sur les poitrines coffrées, et les cols encochaient les nervures des cous trapus. Ces demoiselles aimaient leur bras qui soulevait victorieusement la taille à l'abandon, et elles avaient des apitoiements flûtés pour les sueurs qui mouillaient leur front mâle.

— Oh ! comme vous avez chaud !

Un tour au buffet s'imposait. On jouait des coudes pour trouer la cohue qui le cernait et l'aborder. Il flambait de cristaux et d'argenterie, à l'entour des pyramides de pâtisseries et des forteresses de sandwichs. Les verres sonnaient, la porcelaine tintait ; des rires, des cris, des mots s'enlevaient du remous tapageur endigué par les tables blanches. L'atmosphère était, là, plus chaude, plus familière ; les frôlements plus étroits. Dégantées, les femmes montraient les bras, montraient les dents pour grignoter, cueillaient un petit four à la pointe de la langue, tendaient la gorge en dégustant, les

cils baissés, et se livraient dans leurs gestes gourmands. On voyait le sang empourprer le visage des hommes qui buvaient dru.

Des groupes ne quittaient point la salle et ne lâchaient pas le verre. Maugras, de plus en plus gai, bafouillait dans son gilet et le petit Rouchette, soûl comme une grive, entonnait sans cesse le *Credo*, à la manière de M. le chanoine Hilaire de la Barbette, supérieur du collège des Saints-Innocents, où tous ces messieurs recevaient de père en fils la bonne éducation.

— *Credo in unum Deee...um ! um !*

On s'esclaffait ; des bouteilles détonaient de nouveau et les jeunes filles s'éloignaient avec de petits rires nerveux qui leur secouaient les épaules.

Comme elle passait, au bras de M. du Plantier, Thérèse Fouquet aperçut le fils Feugerolles à l'autre bout du buffet. Il vida trois coupes le plus naturellement du monde, dans le temps que M. du Plantier mit à lui chercher une glace ; puis il se pencha et rit d'une grande bouche.

L'apparition de M. Badereau, au même instant, produisit un reflux. Mais en présence de cette joie bruyante, qui sentait la bouteille, sa face grasse eut un plissement inquiet. On lui faisait des courbettes, il dut sourire et s'exclama :

— Ah ! ah ! cette belle jeunesse !

Tandis qu'il pensait :

« Vont-ils vider ma cave ? »

La vanité le rappela à l'ordre. Brusquement il se tourna vers la trogne écarlate de Bruchemotte, surnommé le Commandant, bien qu'il n'eût jamais rien commandé que ses vendangeurs, et qui le suivait en compagnie du vicomte de L'Epau, long, sec, le poil en brosse et les joues creuses sous des yeux pochés.

— Vous allez voir mon 92, — confia-t-il les lèvres en cœur, — l'année des crues et de la comète !

Outre les bordeaux, les punchs, les champagnes, toute la fabrication d'usage et qu'on se doit d'offrir, M. Badereau garnissait largement le buffet de son vin, renommé dans le pays. Il brillait aux lumières, dans le cristal, avec des reflets d'ambre clair, chaud de ton, chaud de fumet, ce vin qui mar-

quait la langue d'un franc goût de terroir. Le sol âpre des coteaux rocheux, la gaillarde campagne des plaines, la souche tenace aux senteurs acides composaient son bouquet avec le soleil des étés rouges. Denis Badereau le mirait aux lustres, le flairait, le palpait et, d'un coup méthodique, s'en trempait les muqueuses à pleine bouche, en gonflant les joues.

A ses entours le cercle s'arrondissait. Des lambeaux de valse, échappés d'une porte, ondulaient par instant sur les têtes. A l'autre bout le *Credo* empâté titubait toujours parmi les gros rires. De petits cris de femme pipaient l'attention par intervalle. On apercevait une robe claire qui s'engouffrait dans le fumoir.

— Oh ! une clarté, un fruit ! — proclamait L'Epau entre deux gargarismes.

Machinalement Thérèse chercha des yeux M. Feugerolles. Il avait disparu. Elle ne vit à sa place que l'oncle Valentin, l'œil flottant, les bras vagues, hypnotisé, semblait-il, par l'exubérance du docteur Marcotte qui discourait près de lui.

Feugerolles venait de perdre une dizaine de louis au poker, en taquinant son monocle ainsi qu'il avait coutume quand « ça ne marchait pas ». Chazin-Barbeaux le gagnait silencieusement, comme on travaille.

Aux autres tapis on besognait de même, au whist ou au bridge, sous la muette appréciation des spectateurs, debout derrière les chaises, et mâchant des cigares. Les lampes sourdes faisaient de grandes taches roses sur les cartes, les manchettes et les mains souples des joueurs. Les jetons cliquetaient et le chuchotement de M. Feugerolles, le père, qui s'entretenait dans un coin du petit salon avec maître Barbichet, s'insinuait parfois dans les accalmies de la fête.

— Mais la propriété de La Joliverie, n'est-elle pas au frère, à monsieur Gaillardin ?

— Ah ! pardon, pardon, c'est un bien indivis entre madame Fouquet et son frère, monsieur Gilles Gaillardin ; aussi, malgré ses préférences, ce dernier ne peut rien pour sa nièce...

— Oui, oui, oui, — acquiesçait M. Feugerolles, en hochant avec componction sa belle tête ennoblie de favoris roux ; — parfaitement, parfaitement...

Un masque vigoureux, à traits équarris et charnus, sortait violemment de la pénombre au-dessus d'eux. C'était l'ancêtre, Prude Honoré Badereau, représenté en pied, avec l'habit bleu à la française, l'épée et la croix de saint Louis, en compagnie des attributs de son état : une mappemonde et une longue-vue.

La fortune datait de lui. Capitaine de navire, un peu corsaire et fort traitant, il avait inventé, pour le commerce du bois d'ébène, une méthode d'arrimage qui lui permit de gagner cinq hommes par rang, tandis qu'une heureuse ventilation des cales rafraîchissait à souhait la marchandise. Des gains énormes récompensèrent ces traits de génie. Elle était là sous verre, avec ses huit pointes fleurdelisées, son ruban feu, cette croix du grand aïeul que Denis Badereau montrait avec orgueil, et sous laquelle ces messieurs de l'Ile et du quai aux Palmes, qui avaient tous du négrier dans leurs ancêtres, regrettaient volontiers les vieux temps.

— Autrefois on protégeait le commerce, n'est-ce pas, on encourageait le mérite ; c'était plaisir de travailler au bien du pays ! mais à présent !...

— Oh ! à présent la République ne songe qu'à nous piller !

— Vous l'avez dit, cher ami, elle nous accable d'impôts, soulève l'ouvrier, et à peine lâche-t-elle un bout de ruban à un homme de la valeur de Feugerolles...

— Hé ! hé ! Feugerolles, Feugerolles !

On le soupçonnait jalousement de pactiser avec la préfecture, bien qu'il n'eût point paru la ménager dans ses fonctions de président de la Chambre de commerce, et on lui en voulait de ne pas marier son fils qui était un parti. Toutefois, le conciliabule qu'il tenait avec maître Barbichet avait été remarqué, car l'on savait que le notaire s'entremettait pour ces sortes d'affaires.

A une table un bridgeur criait :

— Chicane ! Chicane !

M. Feugerolles tira sa montre et s'approcha de Gaston, son fils, qu'il ne fit que toucher légèrement à l'épaule, en passant. Le jeune homme abattit son jeu et dit à Chazin-Barbeaux :

— La revanche demain, à *L'Écu Royal* !

Il rentra dans le grand salon qui houlait tumultueusement et découvrit mademoiselle Fouquet au moment où elle riait à une confidence avec de jolis mouvements de sa belle gorge. Il la joignit, mais comme il l'invitait pour une danse, on entendit la voix enflée de M. Badereau qui criait :

— Allons, un peu de silence, monsieur Loisel va nous jouer quelque chose !

Les chut passèrent de bouche en bouche avec un petit bruit de vent. Le plancher se vida, les portes s'encombrèrent, et le docteur Marcotte apparut, gesticulant devant l'orchestre, des pieds aux cheveux, remuant de l'enthousiasme à larges gestes et discourant à pleines lèvres en secouant sa barbe :

— La sonate de Saint-Saëns d'abord ! Un peu de musique, quoi, nom d'un chien ! Et les attaques, hein! ferme : pan ! pan !... Oui, oui, Massenet ! Vous voulez encore votre *Clair de Lune*! Saprelotte! vous faut-il une tasse de camomille avec!

On lui passait sa mauvaise humeur avec complaisance, parce qu'il était admis que « c'était un original ». M. Feugerolles dut s'asseoir près de Thérèse. M. Fouquet, qui somnolait à côté de sa fille, dérangea obligeamment sa forte charpente pour lui faire place.

— Vous aimez la musique? — interrogea Thérèse.

— Mais oui, c'est un passe-temps.

— Avez-vous entendu Loisel? c'est un véritable artiste.

— On dit qu'il gagne beaucoup d'argent, — fit Feugerolles.

Quelques vibrations de violoncelle calmèrent les bavardages. Le masque rasé, haut de front et vigoureux, Loisel balançait sa crinière noire près de la crosse de l'instrument. Marcotte, emporté par les rythmes, mimait déjà la mesure avec frénésie. Les éventails battaient de l'aile contre les poitrines chaudes, et des dames grasses hochaient la tête dans le mouvement, d'un air entendu, sans cesser pour cela, ainsi que les autres femmes, d'inspecter à la ronde les toilettes et de dénombrer les bijoux. Un collier de perles, qu'on ne lui connaissait pas, raviva des jalousies contre la belle Rodier-Vacherot, tandis qu'il était doux aux mères de voir toujours au complet la cohorte des petites de la Thuilière qui prenaient de l'âge.

Un tumulte joyeux, brusquement échappé du buffet, réjouit Feugerolles. Thérèse enviait la passion du docteur Marcotte et cherchait à le suivre, en se guidant sur ses gestes, et sur le visage de Loisel, soulevé des sourcils aux lèvres par le vent d'harmonie. La longueur de la sonate relâchait les attentions. Des chuchotements, des rires frémissaient ici et là. Beaucoup en profitèrent pour partir. Chazin-Barbeaux fit signe à Feugerolles par-dessus les têtes en désignant le vestiaire.

— On vous appelle, je crois, — dit Thérèse.

— Mais je ne suis point pressé, — sourit-il en la regardant.

Et il se crut obligé, par galanterie, à lui offrir son bras pour la valse, après l'audition. Il n'accomplit d'ailleurs qu'un tour de salon et paraphrasa son bonheur d'avoir connu Thérèse dès qu'il aperçut les falbalas de madame Fouquet. Il lui remit sa fille et tira vers la sortie.

Le vestiaire s'amusait follement de l'aventure de Maugras qui, la main mal assurée, avait taché de champagne le corsage de Madeleine Jarillon. Elle s'épongeait de son mieux, devant un domestique qui tenait une cuvette, et faisait bonne contenance.

— Dire que j'aurai un gaillard comme ça pour mari ! — plaisantait-elle.

Des petites amies risquaient un œil, avec une curiosité un peu trouble. Les camarades avaient emmené Maugras et Rouchette, qui psalmodiait toujours le *Credo*. Il restait les muguets qui contaient fleurette aux vierges derrière les portes, et les danseurs musclés qui faisaient du sport.

Dans la voiture, qui dévalait de la butte Saint-Macaire vers l'Ile, madame Fouquet interrogea sa fille :

— Eh bien, il te plaît le fils Feugerolles?

— Ah ! c'est celui-là? — dit-elle.

— Comment celui-là, un garçon parfaitement distingué, d'une des meilleures et des plus riches familles de la ville !

— Heu ! — rectifia M. Fouquet, — pour la fortune il ne faut pas exagérer. La maison Feugerolles est toujours en bonne place, certes, mais elle baisse un peu. J'ai pris mes renseignements n'est-ce pas ; je ne veux point d'une seconde affaire Brignot.

Thérèse se sentit humiliée par ce souvenir. Une oppresion lourde pesa sur sa poitrine dans cette voiture close qui la tenait prisonnière entre ses parents. Son père soufflait, renversé en arrière ; à chaque réverbère, elle voyait sa mère, droite, les yeux froids, pleins de calculs.

Elle détourna la tête. Ils passaient le fleuve, et elle aperçut, dans la nuit, l'eau vivre en plaques miroitantes dans lesquelles s'enfonçaient, en vis rouges, des reflets de lumière. Madame Fouquet disait :

— Tu pourras voir monsieur Feugerolles demain, Adolphe, et dis-lui que son fils a beaucoup plu.

La voiture pencha brusquement, s'arrêta, et Thérèse reconnut la lourde porte de chêne de la maison familiale avec son marteau de fer.

II

LA ROMANCE QUI FAIT PLEURER

Thérèse Fouquet venait de manquer successivement deux mariages, le premier, seulement amorcé, sans bruit, mais avec un grand déchirement du cœur, et le second la veille des noces, par défaut du fiancé, Joseph Brignot, qui s'était discrètement supprimé, à la révélation inopportune du déplorable état de ses affaires.

Elle avait aimé l'autre, Paul Chantemille, celui à qui elle eût souhaité se donner dans la joie craintive d'un soir nuptial. Personne ne les avait présentés l'un à l'autre et l'on n'avait point dit qu'ils se convenaient. Les Fouquet oubliaient chez eux ce grand garçon timide, qui était l'ami de Gustave, le fils aîné, et l'inclination qu'il manifesta soudain pour Thérèse les surprit comme un accident.

Cela datait de loin pourtant, mais l'amour se gardait jalousement dans le secret de leurs cœurs neufs. Il était né à la sourdine, sans surprise et paisiblement, ainsi qu'une habitude. Favorisé par leur ignorance d'eux-mêmes et par le sol riche de leur jeunesse, il grandit sous le masque d'une libre camaraderie. Il la nommait : Thérèse ; elle disait : Paul. Ils se donnaient de chaudes poignées de mains et se touchaient sans réserve dans leurs jeux à l'accoutumée. Ils distinguèrent mal au travers de cette intimité le plaisir croissant qu'ils prenaient ensemble. Gustave arrangeait, sans calcul, des parties qui les réunissaient. Ils riaient, bavardaient, s'entendaient comme larrons en foire. Puis un soir le rire tomba brusquement sur leurs lèvres. Ils avaient vu leurs yeux pour la première fois.

Elle s'interrogea avec franchise, découvrit l'amour et ne recula point. Elle avait, pour se garder, de la force morale et cette éducation bourgeoise qui met l'honneur des femmes dans la virginité. Lui devint fou et chut dans la passion comme à la mer.

Ce furent des mois délicieux, tout parfumés de respect, d'adoration, occupés par mille puérilités divines et traversés par les douleurs des bouderies futiles, ou par la crainte des révélations. On ne s'occupait point d'eux et ils croyaient se cacher, tandis que l'audace de leur joie les menait droit aux imprudences. Ils échangeaient des mouchoirs, des lettres, des portraits, des cheveux. Ils se livraient l'un à l'autre par menus morceaux et se liaient par les graves serments qui marquent au feu l'âme des vierges.

Thérèse les entendit murmurer près de sa joue brûlante, dans sa chevelure même qu'elle sentit remuer au souffle bien aimé, et il lui sembla qu'elle les attendait de toute éternité. Elle était comme une coupe soudain remplie d'un baume. Elle ne comprenait pas que le mystère ignoré de son être se dévoilait dans sa magnificence naturelle. Elle s'épanouissait, s'ouvrait à la manière très simple des fleurs. Elle croyait au soleil et se tendait vers la vie, de toute la puissance de sa chair féconde, parce qu'un homme lui avait dit : « Je t'aime ! »

Le mot magique l'avait touchée à La Joliverie, dans ce verger de l'oncle Gilles où ils se dérobaient volontiers. Ils

étaient venus pour les confitures que la vieille servante, Jaquette Padiou, confectionnait avec méthode sous la surveillance bougonne de l'oncle. Il faisait doux ; le friselis des grands tilleuls dénonçait la brise, et des merles insolents sifflaient, le long de la treille toute verdie de sulfate ; des lis sentaient fort, une bordure de roses penchait la tête. Tout à coup il la serra dans ses bras, lui criant follement dans le cou : « Je t'aime ! je t'aime ! je t'aime ! »

L'oncle la surprit toute pâle, les yeux perdus, quelques instants plus tard, sur le banc de la grotte. Il fronça ses gros sourcils broussailleux, regarda Paul qui cueillait des fleurs et proféra de sa voix bourrue :

— Si vous voulez manger la gratte, le chaudron est vide,

Et le soir quand il les vit partir, en compagnie de Gustave il hocha la tête et commanda :

— Revenez mardi, pour les cerises !

Comme ils arrivèrent de bonne heure, le matin, ils firent la cueillette. Nicolas Clochette, le jardinier, apporta des échelles, des paniers. L'oncle s'épuisait en recommandations :

— Et cueillez-les une à une ! Posez-les une à une ! Je n'en veux pas d'écrasées !

Au premier panier plein il gagna la cuisine, où il s'installa près de Jaquette, à tirer les noyaux avec un cure-dent. Nicolas s'en fut aux cerisiers de la vigne, et quand Thérèse se retourna sur son échelle, Paul était seul à ses pieds, les yeux fixes et à ce point attirant qu'elle en pensa tomber.

Il regardait sa chevelure lourde et noire qui pesait sur la nuque dans le rejet de la tête en arrière. Cette chevelure vivait, puissante et animale, irritante dans sa végétation drue, et éclatant d'un lustre sombre sur la matité douce de la peau. Elle tentait violemment le toucher par sa souplesse et son brillant, comme une toison. Elle émouvait l'odorat de son parfum, et le jeune homme, qui la prenait de tout son regard, sentit soudain le choc de son sang déferlant contre ses digues comme une vague.

Ce fut un étourdissement. L'instinct s'enfla dans le bouillonnement des sèves, emportant le respect, les poésies, les piétés, ainsi que des épaves. Le soleil chauffait le verger mûrissant ; le vent grisait de l'odeur des foins et du ferment des vignes

qui éclataient en fleurs. Thérèse mit la main sur son cœur où la belle vie tressautait d'ivresse. Une corbeille chavira ; les cerises coulèrent en flot rouge. Elle tomba dans les bras de Paul, et ses lèvres s'ouvrirent aux siennes, comme un sillon de la terre grasse.

Quand ils délièrent leur étreinte et se revirent l'un et l'autre, ils n'eurent pas honte d'eux-mêmes et se sourirent avec reconnaissance. Mais elle avait compris la fragilité de sa force : elle eut peur.

L'oncle demandait les cerises. Près de la pompe Jaquette Padiou récurait la bassine de cuivre, avec un bouchon de foin, et l'on entendait Nicolas qui cassait les cotrets sur le genou. Les confitures réclamaient leur monde.

Le soir, contre son habitude, l'oncle Gilles embrassa Thérèse, avec sa moustache rude qui piquait et lui dit :

— Tu peux t'y fier, va, c'est un bon garçon, mais une autre fois qu'il ne renverse pas mes cerises !

Il rit de la mine de sa nièce qui devint cramoisie, et, tout de suite, il lui mit une botte de roses entre les mains.

— Tiens, voilà pour ta mère, et fichez-moi le camp !

Alors il avait été convenu au retour, entre les jeunes gens, que Paul ferait demander au plus tôt la main de Thérèse. Madame Fouquet fut avertie, et d'étonnement ne trouva rien à répondre. Par politesse elle se réserva du temps « pour réfléchir ».

La réflexion fut courte et Thérèse en connut les résultats le soir même : elle ne devait pas compter épouser un garçon sans fortune et sans situation. Incidemment Gustave fut blâmé pour ses fréquentations. M. Fouquet le pria, d'un ton sévère, d'avoir à choisir désormais ses amis ; et madame Fouquet reprit l'habituel reproche :

— Il faut s'attendre à tout, n'est-ce pas, d'un monsieur qui se plaît à fréquenter les gueux !

On lui passait mal son indépendance et parce qu'il aimait pêcher à la ligne, sur les quais, derrière les pontons, en compagnie des traîne-savates, ses parents estimaient qu'il les déshonorait.

Thérèse crut rêver. Pas un instant, dans la sérénité magnifique de sa joie, elle n'avait prévu le refus. Sa jeunesse ne

connaissait pas d'obstacle et l'amour est au delà des réalités. Une nuit de veille l'éclaira sur les convenances du mariage. Mais tout de suite elle pensa qu'il était facile d'accommoder les choses, que Paul trouverait aisément la situation requise, et qu'elle l'attendrait, fût-ce des années.

A force d'être suppliés, les Fouquet acceptèrent l'expérience. Faible pour son fils, la vieille madame Chantemille vendit ses valeurs, réalisa un capital qui permit à Paul une association dans une entreprise de caoutchouc régénéré, dont l'inventeur n'attendait que des commandites pour faire fortune.

Des mois s'écoulèrent. En famille une opposition sourde et lancinante cernait Thérèse. On ne l'attaquait point directement, mais toute occasion était bonne pour la piquer d'une allusion et la rebuter. Sa mère annonçait successivement les mariages :

— La petite Bourdel épouse le sous-directeur des Filatures Courdemanche, un garçon qui se fait douze mille francs à la trentaine !

Ou bien :

— Les fiançailles de mademoiselle Chagnolles, la fille de l'avocat, sont officielles ; elle épouse un Chazin-Barbeaux, des gens de la butte Saint-Macaire !

Et quand la conversation déviait sur l'amour ou la beauté, des sentences telles que : « L'amour ne se mange pas en salade », ou : « Joli garçon, c'est le désordre de la maison », tranchaient comme des lames les propos de bonne humeur.

Thérèse se résignait sans plier, fortifiée dans la résistance par l'espoir indestructible du cœur et la complicité de Gustave. Pitoyable à sa sœur, dont il connaissait trop la droiture pour l'effleurer d'un soupçon, il lui ménageait des entrevues avec Paul, de préférence à La Joliverie, grâce à la sympathie muette de l'oncle Gilles.

Le temps nourrissait l'amour des jeunes gens à la fois par la contrainte, l'habitude et le désir. Paul avait grandi aux yeux de Thérèse par son courageux effort vers une fortune dont elle était l'enjeu. Elle lui paraissait plus souhaitable depuis qu'il la devait mériter. Et il revenait pleinement, dans l'exercice de ses facultés et la joie de la lutte, à l'instinct pri-

mitif, qui lui dévoilait sa race à venir, dans les formes flexibles et larges d'une vierge saine.

Mais le destin lui manqua brusquement, à la manière tragique de la vie. L'affaire de caoutchouc croula dans les malfaçons. Les régénérés retournaient en poudre à l'usine, — pneumatiques, semelles, talons ! — pour la confusion de l'inventeur qui prit le parti d'emporter la caisse et de filer. Madame Chantemille en fit une maladie, et, quand Paul se présenta chez les Fouquet, monsieur se chargea de le mettre à la porte avec ces paroles d'expérience :

— On vous avait prévenu, jeune homme, le caoutchouc, c'est de la spéculation, comme les sucres ; mieux aurait valu la conserve ou le savon !

Thérèse est dans l'existence comme un arbre ébranché. Elle n'a plus de rameaux pour capter la lumière tonique, le vent joyeux, et sans profit la sève coule de ses plaies. Par amour-propre elle fait bonne contenance au milieu des siens. Elle a pâli et maigri un peu. Madame Fouquet accuse le printemps et recommande les dépuratifs. Gustave seul la plaint en silence. Elle l'a bien compris quand il l'a nommée « petite sœur », appellation puérile qui l'a bouleversée comme une étreinte. D'ailleurs, elle préfère le silence ou le mépris ; devant la pitié elle se sent faible et les larmes montent à ses yeux.

Les Fouquet triomphèrent sans ménagement et démasquèrent le prétendant qu'ils tenaient en réserve. M. le chanoine Hilaire de la Barbette, qui se mêlait volontiers de mariage, l'avait introduit lui-même et se portait garant de sa parfaite honorabilité.

— Mon prédécesseur, l'excellent abbé Lemolle, — assurait-il, — n'a pas eu de meilleur élève : c'est une fleur de notre collège...

Au demeurant, ce futur, dénommé Joseph Brignot, était un confortable garçon, placide et gras, qui atteignait la quarantaine dans le commerce, réputé profitable, des vins en gros. Un septuagénaire poussif, son parrain, lui tenait lieu d'associé et devait lui léguer sa part. L'affaire se présentait bien.

Malgré tout, Thérèse eut un ressaut quand on lui annonça que ce monsieur, frôlé au hasard d'une soirée, serait son mari.

Elle était trop sensible encore pour ne pas se dérober, bien qu'elle eût compris déjà l'inflexibilité des conventions mondaines. Elle argumenta, supplia sa mère, criant :

— Mais je ne l'aime pas !

A quoi madame Fouquet rétorquait :

— Crois-tu donc qu'il faille aimer un homme pour l'épouser ?

Alors elle voulut gagner du temps, parce que sa douleur se ravivait, parce qu'elle avait peur de l'intrus, parce que toute sa pensée, et toute sa chair se hérissaient d'instinct, sans réfléchir. Son âge et la vanité maternelle eurent raison d'elle.

— Tu as vingt-deux ans, et trois de tes amies sont mariées.

Elle connut qu'elle serait livrée et elle souffrit ainsi que la proie dont saute la fragile poitrine. Des résolutions extrêmes la tentèrent, mais l'habitude de faire figure la roidit. Elle tomba dans la résignation comme dans un sépulcre, et Joseph Brignot la vit presque sourire à ses avances respectueuses.

Il avait le bon goût, d'ailleurs, de ne point faire le galantin. Il s'insinuait en ami, avec une bonhomie déférente, sans toucher, même par une allusion, aux choses du cœur. Il savait conduire l'entretien parmi les généralités, sans jamais se livrer lui-même, sans avoir le souci de pénétrer, semblait-il, celle qu'il aurait dû conquérir.

Il était ponctuel et parfait. Il faisait sa cour régulièrement de six à sept et la rehaussait d'un cadeau le dimanche, en venant dîner. A table il parlait affaires, chiens, chasse ou ménage avec la même entente ; au sujet de sa vieille mère il s'attendrissait.

Entretenue de prévenances, madame Fouquet le louait fort. M. Fouquet disait de lui : « C'est un garçon de tête ! » et il prétendait s'y connaître. On ne demandait point son avis à Thérèse. Elle le supportait parce qu'il avait su rester étranger près d'elle.

Les affaires, bien réglées, on s'abandonna à la joie convenue des fiançailles. Il y eut un grand dîner auquel fut convié, pour lui rendre grâce, le supérieur des Saints-Innocents. Cette pré-

sence de M. le chanoine Hilaire de la Barbette arrondit le bonheur commun. Il aimait la grande chère et honorait le vin du bon Dieu, qu'il portait gaillardement dans sa corpulence. Au dessert, il émit des vœux et des sourires, avec discrétion, « pour ces chers enfants, poussés l'un vers l'autre par le mutuel élan de leur cœur ».

La bague offerte par Brignot, une couronne de diamants sommée d'un gros rubis, fut remarquée. On dit qu'il « avait bien fait les choses ». Thérèse fut cajolée de dépit par ses amies. M. Fouquet fixa une date pour le mariage.

L'appartement était retenu, quand doucettement, le vieux parrain, oublié dans son fauteuil quinteux, trépassa avec une hâte inopportune. Joseph Brignot s'excusa du contretemps et prit congé pour régler la situation. Elle parut, en quatrième page du *Moniteur Industriel*, à la rubrique des faillites. M. Fouquet pensa tomber d'un coup de sang puis fonça dans la ville « pour éclaircir l'affaire ».

Tout le monde en parlait, tout le monde savait le détail, et tel qui faisait le discret, la veille, s'étonnait publiquement que Brignot eût si longtemps duré.

— Mais, cher monsieur, sa maîtresse le ruinait !

— Sa maîtresse?...

— Vous pensiez qu'il avait rompu ! Allons donc, à quarante ans, une vieille amie ! Et le jeu !

— Le jeu?...

— Avant-hier, il perdait encore cinquante louis ! La maison de commerce du bonhomme, une vieille canaille entre nous, ne paiera pas le quart des dettes !

M. Fouquet ferma les poings, souffla, gronda. « Ah ! ça ne se passerait pas comme ça ! On l'avait joué, de complicité avec le vieux ! mais on allait trouver à qui parler ! Et d'abord, chez Brignot ! »

Il n'eut pas le temps de bousculer la vieille bonne qui ouvrit. Elle interrogea la première :

— Vous venez-t-il des pompes funèbres?

— Quoi? quoi? Où est Brignot?

— Criez pas tant, mon bon monsieur, sa sœur vient d'arriver et ça lui a fait un coup quand elle l'a vu mort ! Un si bon homme et si rangé ! qui qu'aurait cru qu'il se serait fait périr !

M. Fouquet passa, flairant la mystification. Mais deux portes plus loin l'appareil de la mort l'arrêtait. Des cierges, l'eau bénite, une femme à genoux, et, sur le lit cru, la face grasse et paisible de Brignot, un caillot de sang dans les cheveux. C'était le scandale. M. Fouquet n'eut plus qu'une idée : masquer le suicide. Brignot se plaignait du cœur, n'est-ce pas? Eh ! parbleu, une crise d'asystolie l'avait tué !

Il porta la nouvelle par la ville en déplorant « le malheur de sa pauvre fille ». Il pensait qu'il l'avait échappé belle, mais recevait les condoléances comme un dû. La dignité triste de son attitude lui fut comptée. Ses partenaires habituels firent leur trente-et-un à *La Marine* en le plaignant.

L'impudence d'un bijoutier, qui lui présenta le soir la note de la bague de fiançailles, s'élevant à deux mille francs, raviva son humeur. Thérèse en pâtit parce qu'il lui vit encore le bijou au doigt. Madame Fouquet survint dans l'instant et aggrava la scène. Les dupes honteuses s'accablèrent d'aigres reproches, puis, d'un commun accord, accusèrent la victime.

— Petite sotte ! c'était à toi de lui tirer les vers du nez !

Thérèse se sent abîmée, et, dans le premier moment, le rouge de l'humiliation lui monte au visage. L'hypocrisie pateline de Brignot ne la touche pas tant que sa bassesse, et c'est d'avoir paru bonne tout juste à payer des dettes qu'elle souffre. Peu lui importe qu'il soit mort : à réfléchir elle s'en réjouira timidement dans son cœur. Mais l'offense porte dru d'abord, et les réalités terribles de la vie la saisissent.

Elle fléchit d'instinct, se retire en elle-même. La double expérience, qui a meurtri son âme et sa dignité, l'isole et la nourrit d'orgueil. Elle se voit cernée par un destin redoutable et infrangible, contre lequel sa volonté est dérisoire. Elle est assez forte, sans doute, et assez accommodée à sa condition pour accepter sans plier le sacrifice. Elle retournera dans le monde, comme elle le doit, portant l'oubli dans son rire, dans sa sérénité. Et elle plaint des amies dont elle n'avait pas compris auparavant l'héroïsme.

Les Fouquet ne rappelèrent jamais l'aventure dont ils gardaient un cuisant souvenir. D'un jour à l'autre les entretiens

de la table évoluèrent. Les récriminations de madame contre les bonnes reprirent leur place, usurpée par la louange des mérites supposés de feu Brignot, et monsieur retomba aux affaires.

Il avait coutume d'interroger ses fils sur la situation quotidienne en déjeunant. La cloche des fabriques sonnait à midi. Un quart d'heure après M. Fouquet entrait dans la salle à manger où la famille l'attendait pour s'asseoir. Il expédiait le premier plat à larges coups de mâchoires, la face contre l'assiette et terminait d'une rasade, lampée d'un trait. Après quoi il demandait, en s'essuyant la moustache :

— Eh bien?

Gustave, qui faisait les foires à la place de l'oncle Valentin, ruiné par l'alcoolisme, parlait d'abord. Amédée, le cadet, rendait compte, ensuite, de sa surveillance aux chantiers. Cependant, Thérèse, à la droite du père, lui fournissait à mesure du pain et remplissait son verre. On voyait madame Fouquet lancer, par-dessus le dialogue, des regards impératifs à la femme de chambre.

Ils mangeaient tous copieusement et buvaient sec, leurs fortes charpentes d'aplomb contre la table, et broyant des crocs. Leur musculature et leur capacité d'estomac réclamaient la grande chère. Thérèse elle-même, soumise aux besoins d'une complexion vigoureuse, reprit vite l'appétit, et sa mère traita « d'enfantillages » ses jeûnes passés.

A une heure, au sabotement des hommes qui rentraient dans la cour, M. Fouquet se levait et montrait sa silhouette de patron derrière la fenêtre. Puis on servait le café pour ces messieurs. Thérèse passait les cigares et sortait derrière sa mère.

Elle avait pris goût aux retraites prolongées dans sa chambre, qui était au second, et donnait sur le port. C'était un refuge confidentiel qu'elle retrouvait comme un ami. La maison vivait au-dessous d'elle confusément : bruit de vaisselle, de pas, éclats de voix, que couvrait soudain le tumulte ferrailleur des camions entraînés par les jurons des hommes. Elle entendait souffler les quais comme un portefaix qui ahane, et, sous ses yeux, le fleuve roulait ses masses dans le soleil.

Le fleuve est changeant. Tantôt limoneux et gras il dérive en plaques lourdes, tantôt clair et métallique il file en rubans lustrés, tantôt il se rebrousse en houpettes drues contre le vent. Docile, il lèche le granit âpre qui l'enserre, tend l'échine aux coques denses et emporte à son courant les péniches impotentes. Dans le matin il fume comme un cheval ; le soir on le voit rouge comme du sang.

Thérèse l'aimait pour les souvenirs que recèle tout paysage qui limita une jeunesse, et aussi en raison de la joie conquérante de vivre qu'il remuait dans son labeur exubérant. Ce magnificat de la vie, tonnant par-dessus les plaintes de son cœur blessé, l'avait inconsciemment soulagée. Une petite fille prenait des forces, là-haut, près de la fenêtre, à l'odeur de victoire qui montait du grand fleuve chargé de flottes aventureuses, de machines crispées, de soleil et d'hommes triomphants.

Et brusquement il lui devint hostile.

Elle regardait, ce soir-là, distraitement les mâtures croisillonnées. Un vapeur transatlantique largua ses amarres et dériva pensif et fier. Il y avait de l'attirance et du regret dans ce départ. Elle rêva de lointains, vit des cieux étrangers dans l'envergure des grands voiliers, et son âme lui échappait délicieusement quand elle reconnut les navires. Ce fut prompt. Les sabords blancs et noirs des trois-mâts, à quai, criaient le nom de l'armateur. Il avait gardé à ses bateaux en acier ce mode de peinture de la vieille marine, comme une marque que la ville entière connaissait. En tête de mât flottait le pavillon triangulaire, bleu, frappé d'un F rouge, des Feugerolles.

Elle rentra dans sa chambre d'un mouvement instinctif. Madame Fouquet parut à la porte dans le même temps.

— Il est trois heures, — dit-elle, — habille-toi pour le thé des Maugras et prends ton corsage liberty, sans guimpe ; il y aura le fils Feugerolles.

III

LES JEUX ET LES RIS

Dès qu'il passait le seuil de la brasserie du *Valet de Cœur* un salut unanime l'accueillait :

— Tiens, voilà Gaston !

Et Sidoine, le gérant, courtaud, soufflé et blême comme une tumeur, lui coulait un « Ça va, monsieur Gaston? » que les garçons reprenaient avec une désinvolture familière qui n'allait pas sans camaraderie.

Il avançait de son grand pas déhanché parmi les tables, le chapeau rebroussé sur son poil roux, l'œil vague sous le monocle. Sa forte main serrait les doigts tendus au passage. Et il jetait une seule fois pour tous, les amis et le personnel, un « Bonjour, les vieux ! » retentissant.

A la première chaise libre il s'affalait sans choisir. Il connaissait tout le monde, et les très jeunes gens s'honoraient de faire une place au fils Feugerolles. Aussitôt le colosse Justin, engagé pour sortir les ivrognes tapageurs, lui servait le vermouth-cassis par habitude.

Les trois salles en enfilade rougeoyaient à la clarté des lustres qui imprégnaient l'atmosphère fumeuse, barattée par les ventilateurs du plafond. Les céramiques et les ors des frises, baissés de ton, s'accordaient aux fresques molles des murs, tandis que, du côté de la rue obscure, les verrières mon-

traient des pâtes ternes dans une résille de plomb. Des balafres de cuivre traversaient le comptoir.

Les habitués menaient leur train à grande voix, tous passablement échauffés et quelques-uns parfaitement ivres. La coutume les ramenait là chaque soir, à l'heure de l'apéritif, après les randonnées d'affaires dans la ville basse où ils avaient déjà trinqué aux cafés de *La Marine*, des *Quatre Nations* et de *L'Alliance Franco-Russe*.

Vers sept heures, ils montaient la butte jusqu'à la place Saint-Macaire dont la municipalité radicale venait de changer le nom au bénéfice de celui d'Émile Zola nouvellement buriné sur les plaques. Le *Valet de Cœur* et *L'Écu Royal* s'y faisaient vis-à-vis. Les vieux inclinaient vers celui-ci où les manilles étaient paisibles ; la jeunesse comblait la brasserie.

Elle ne désemplissait guère jusqu'à deux heures du matin, moment où Justin vidait son monde par derrière, dans la petite rue des Benoistons. A peine si le dîner éclaircissait quelques tables. Les bons clients trouvaient là les hors-d'œuvre au poivre, toute la fabrication pimentée de Crosse and Blackwell et le bifteck au raifort.

Au sixième vermouth, Valentin Fouquet se déclenchait. Une secousse lui détendait l'échine, il repoussait son feutre et retrouvant l'habitude prise avec les paysans dans les foires, où il troquait des phosphates, il clamait :

— Les amis, on va trinquer !

Il ne rentrait chez lui que le samedi pour changer de linge. Mais le samedi sa vieille bonne l'attendait en dodelinant près de la lampe, jusqu'au matin, sur le *Petit Office de la Sainte-Vierge*. A coups de pieds dans la porte, Valentin, qui ne trouvait jamais la serrure, la réveillait chaque fois, dans un sursaut de peur. Elle ouvrait. Monsieur se traînait silencieusement, ou grognait, cramponné au chambranle.

— Si c'est Dieu possible !

Elle le veillait près du lit où il râlait, le sang au crâne. A l'aube, la cloche de Saint-Benoît, qui sonnait la première messe dominicale, la réveillait et elle courait à l'église, en bonnet, prier Dieu pour son « pauvr' maître ».

Valentin estimait Gaston parce qu'il vidait d'un trait le

Bocal. C'était une chope colossale, où l'on versait un litre de bière ou de vin, et qu'il était noble de lamper d'un geste. L'épreuve classait son homme, mais beaucoup y manquaient. Les plus fameux chevaliers du *Bocal* étaient d'Avanton-Paché et Marolles qui le vidaient deux fois sans cesser de sourire.

Le chef couronné d'une casquette galonnée, Marolles colportait des olives par les cafés. Les hommes de cinquante ans se rappelaient qu'il défilait en coach attelé à quatre, les jours de course après l'Empire, des laquais bottés au marchepied. La ruine l'avait trouvé insouciant. Dans la splendeur, ses goûts le portaient à boire et à jouer avec ses palefreniers. Il s'accommoda d'une situation de parasite, endossant les vêtements des amis, mangeant des restes au fond gluant des auberges et rendant aux femmes de menus services qu'elles payaient en complaisances.

Le comte d'Avanton-Paché avait, au contraire, gardé les formes. Gras, chauve, important, il exhibait encore des jaquettes et l'hiver la pelisse doublée de petit-gris. Depuis que son frère lui avait coupé les secours, il s'était adjoint une serviette de maroquin qu'il serrait avec ostentation sous le bras gauche, en compagnie de sa canne à pomme. Il y cachait sa garde-robe qu'il promenait dans ses domiciles de hasard. Mais à *La Marine* ou aux *Quatre Nations* il parlait affaires avec ces messieurs de la finance en claquant son maroquin. Pour dire le vrai, il figurait, avec la majesté de son titre, au conseil de ces sociétés hyperboliques que montent des aigrefins psychologues pour duper les vieilles dames avares et les crédules ecclésiastiques. Il tirait de ce fait quelques profits.

Au *Valet de Cœur*, d'Avanton-Paché provoquait l'épreuve du *Bocal*, lorsqu'il n'avait point dîné. Comme par enchantement, Marolles paraissait au même instant, flairant de son gros nez turgide, tutoyant et donnant du « p'tit gars » à la ronde. Feugerolles payait volontiers la tournée pour la joie de voir ses maîtres vider le *Bocal*. On faisait cercle. La jeunesse sanguine, aux fortes mandibules, se massait avec les sous-officiers de dragons, la tête rivée dans le col en tuyau du dolman. Et chaque fois que Marolles levait la grande chope, Justin, le colosse, admirait simplement :

— Tu parles d'un estomac !

Un soir, un Anglais long et glabre vit la chose et dit :

— Well ! moâ drink champaigne toute le verre ! Well !

Valentin Fouquet brama d'allégresse et commanda du Mumm ! Les tables se vidèrent ; on monta sur les chaises pour voir ; vainement Sidoine tenta de maintenir l'ordre. L'Anglais attendait, placide, héroïque.

Le premier verre passa d'un jet et il dit :

— One !

Comme on négligeait, dans la surprise, de remplir la chope, il y vida lui-même une seconde bouteille. Il but et dit :

— Two !

Les bouchons claquaient dans les trépignements. Un troisième verre disparut.

— Three !

Au quatrième, il trembla. Puis une éclaboussure cristalline sonna dans le silence émerveillé. Le *Bocal* éclatait sur le marbre :

— Four !

La dame de la caisse pleurait d'émotion sur le bras du gérant. Marolles applaudissait, et d'Avanton-Paché tendait avec dignité sa main cordiale à l'Anglais. Mais le vainqueur fut enlevé d'un coup en triomphe sur les épaules de la jeunesse.

On vit sa silhouette raide osciller comme un pieu pardessus les têtes. Une poussée s'enfla vers le fond trouble de la brasserie où se groupaient les fils du maire radical Bouniol, en compagnie de Piéplu, fils du préfet, et d'Escanagueul, président du comité républicain. La horde noble accosta rondement le parti gouvernemental qu'elle tolérait malaisément dans son voisinage Le gros de Fongueuse lança la première insulte, du Plantier fit le coup de poing, et la bourgeoisie rablée allait donner quand Justin fonça sur la cohue,

Au même moment l'Anglais se cassa et chut sur les têtes, blême, les yeux chavirés. On cria : « Un médecin ! » Des femmes riaient nerveusement, la face hagarde. Valentin Fouquet brandissait son verre « pour trinquer, les amis ! », tandis que Quelvet, debout sur une table, entonnait de sa basse creuse le *God save the king*.

Sachant que beaucoup de ces messieurs aimaient à ne pas payer, Sidoine fit fermer les portes par crainte des fuites. Le calme revint et l'on entendit parler le comte d'Avanton-Paché de sa voix grasse :

— Ces jeunes gens, mon Dieu, ça n'est pas de leur faute ! Mauvaise éducation, voilà ! principes révolutionnaires ! Le papa est radical, le papa est socialiste ! voilà ! voilà ! ça lit de mauvais journaux, de mauvais livres

— Moi, — affirma Feugerolles, — préfet ou maire, je m'en moque, mais faut tout de même de la canaillerie pour être socialiste !

Sur cet échange d'opinions, on sabla le champagne joyeusement et tout le monde fut d'accord.

Les Fouquet se réjouirent de ces mœurs lâchées qu'ils estimaient garantir l'union de leur fille. Depuis l'affaire Brignot, ils redoutaient une maîtresse, et ils considéraient avec indulgence les farces du fils Feugerolles qui leur parurent sans conséquence. Madame, qui était serrée par tempérament, s'inquiéta bien un peu de sa prodigalité. Mais monsieur affirma que cela était sans importance, qu'il jetait sa gourme et se rangerait sitôt marié.

Pour hâter l'alliance des deux partis qui se tâtaient, M. Fouquet crut politique d'abandonner momentanément le trente-et-un, à quoi il jouait la consommation à *La Marine* en compagnie des gens de l'Ile, Bourdel, Rouchette et Jarillon, pour monter à *L'Écu Royal* où la Butte et les Cours tenaient assises. M. Feugerolles y entrait régulièrement à six heures tapant, un peu hautain et la face digne dans le cadre de ses favoris roux. M. Fouquet se levait pour lui offrir la banquette après qu'il avait salué à la ronde.

Denis Badereau reposait son estomac avec un quart de Vichy aux côtés de Bruchemotte, le Commandant, qui préférait un Picon « pour faire le plein ». Ils échangeaient des vues sur l'art culinaire et se confiaient leurs menus à voix mouillée.

M. Feugerolles tournait des galantises en faveur de dames mûres et bien habillées qui fréquentaient *L'Écu Royal.* On les appelait par leur petit nom, précédé d'un madame révéren-

cieux : madame Alice, madame Berthe. Et le nom de leur bourgeois chevalier, que tout le monde connaissait, ne se confiait jamais qu'à l'oreille.

Au fond, sous les tapisseries sombres fleurdelisées, des joueurs se battaient à la manille, par petites tables. Un tintement de louis filait parfois, comme un rayon, dans l'entrebâillement d'une porte d'où sortait quelque vieux impénétrable ou un jeune homme le front obscurci.

Chazin-Barbeaux, Pinet l'armateur s'engouffraient dans l'antre, affairés. Le café sommeillait doucement dans la fumée des cigares. Des conciliabules entraînaient au hasard un garçon dans un coin, où, subrepticement, le joueur le tapait d'un louis.

Lorsque Gaston passait, se dirigeant vers le jeu, son père toussotait légèrement pour l'avertir. M. Fouquet lui faisait une place avec beaucoup d'amitié et ils parlaient affaires tous ensemble et d'instinct, comme des gens sérieux. M. Feugerolles critiquait avec sévérité la prime à la marine marchande, ce bouche-trou de loi, faufilé comme les autres, au hasard des circonstances et de l'incompétence sur les loques de la République. M. Fouquet parlait de serrer la vis aux fainéants qui réclamaient la journée de dix heures !

L'auto de Badereau qui embrayait rappelait le dîner. Ils s'entendaient tacitement pour ne se point gêner. Après des politesses pour l'honneur de régler les consommations, chacun tirait de son côté : Gaston vers le baccara et M. Feugerolles vers la sortie des ateliers. Quant à M. Fouquet, après deux ou trois lacets dans les rues voisines, il s'écartait mystérieusement vers les hauts de Saint-Macaire.

L'annonce du mariage de Feugerolles éclata brusquement au *Valet de Cœur*, un soir que Maugras, en bombe, lâcha la confidence. Gaston n'avait pas parlé en raison d'un sentiment complexe, qu'il ne démêlait point, où il y avait de la pudeur, de l'insouciance et la crainte du ridicule. Dénoncé, il le prit en plaisantant pour faire rire. Mais les amis, l'appelant « lâcheur » et « cachottier », le mirent à l'amende d'une tournée.

Autour de lui, les buveurs coffrés vidaient les chopes à grandes lippes, le nez dans la mousse, lorsque quelqu'un s'avisa

de demander le nom de la fiancée. Maugras, tout debout, renseigna en criant par-dessus les têtes :

— Tiens, voilà son frère ! Eh ! Fouquet !

Gustave passait au fond de la brasserie en compagnie d'une jeune femme qui parut mince et souple. Il envoya un salut de la main et s'éclipsa. Sidoine et les chevaliers du *Bocal* se récriaient de surprise :

— Hein ! c'est la fille à Fouquet que tu épouses? La fille à Valentin?

bien que Gaston s'épuisât à les détromper :

— Mais non, les vieux ! c'est sa nièce !

D'Avanton-Paché, ayant ouï ces propos, n'attendit pas davantage. Il marcha d'un pas égal vers la table où Valentin mijotait dans l'ivresse : il portait des félicitations sur la lèvre comme une fleur.

— Mon cher, permettez à un vieil ami de vous serrer la main. J'apprends le mariage de votre nièce avec le fils Feugerolles ; c'est là une union qui promet et dont je veux me réjouir avec vous.

Et heurtant le marbre de sa canne à pomme, il commanda avec magnificence :

— Garçon ! deux kummels !

dont il mit les soucoupes au compte de Valentin.

Le bonhomme grommela :

— Les amis, on va trinquer !

Puis, tout à coup, comprenant les paroles du vieil ami, il pleurnicha :

— Thérèse... ma petite Thérèse... est-ce qu'il va me l'enlever cet animal-là !

Il ne la voyait pas deux fois par mois ; mais brusquement des larmes inondèrent sa couperose ardente ! Gaston, accouru dans l'émotion générale :

— Ben quoi, vieux !

— Ma petite Thérèse !... dis que tu ne me l'enlèveras pas, ma petite Thérèse !...

— C'est le cœur, voyez-vous, ça ne se commande pas, — expliquait d'Avanton-Paché. — Garçon ! envoyez des cigares !

Ennuyé, tourmentant son monocle, Gaston cherchait une

diversion, quand Marolles, qui trimballait par là son baquet d'olives, la lui fournit, au vol.

— Ben, p'tit gars, on va enterrer cette vie de garçon?

— Et proprement, les vieux, et je vous invite tous !

Un double ban crépita en cadence. Des amis surgirent de tous les coins de la brasserie, du premier et des salons particuliers, tandis que d'Avanton-Paché, qui avait le sens parfait des circonstances, commandait :

— Champagne !

(A suivre.)

MARC ELDER

LES VAGABONDS DE LA GLOIRE[1]

SALONIQUE - PARIS - ROME - CORFOU

21 mars 1916.

Les avions allemands survinrent comme la nuit blanchissait. Un silence infini recouvrait le lourd sommeil de l'aube. Dans la petite maison, au seuil de la campagne, je dormais si bien, fenêtres ouvertes, que mon être inconscient semblait parti pour un immense voyage au néant. Quatre bruits sourds allèrent le chercher là, et le firent remonter, en quatre bonds, jusqu'au réveil.

« Ourrh ! » « Aourrh ! » « Raourrgh ! » « Craourrgh ! »

M'habillant en hâte devant la fenêtre, je cherchai les hôtes bruyants de ce petit matin. Le froid piquait. De la gelée blanche couvrait les herbes, les toits et émanait une odeur pâle. Le ciel semblait d'ardoise pulvérisée où les paupières cligno-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1916, du 1er janvier et du 15 février 1917. — Cet article et les précédents seront réunis en un volume qui paraîtra prochainement.

tantes ne distinguaient rien. Sur tous les seuils, des formes blanches, pieds nus, répondaient à l'appel de la mort qui tombait ; les femmes et les enfants s'interpellaient de porte à porte, de terrasse à terrasse, et formaient un concert aux notes alternées. La peur courait rapidement de logis en logis ; par-dessus les toits, tournant le coin des murs, entrant par les cheminées, survenaient de partout les « Ourrh ! » des bombes lointaines et les « Craourrgh ! » des éclatements proches. Des lueurs roses naissaient et mouraient, subitement, sans qu'on devinât le point où leur jolie clarté piquait de la destruction. Issus de la rade et des batteries antiaériennes, des pinceaux de projecteurs tricotaient un réseau qui ne réussissait pas à enserrer les invisibles aéroplanes ; ces faisceaux de lumière semblaient des aiguilles de verre diaphane dans la nuit déjà brouillée, et chaque instant d'aurore grandissante altérait leur blancheur.

Vêtu, mais non lavé, je sortis sur le terrain vague. Tant qu'à ne point connaître où les Allemands allaient diriger leurs bombes, je préférais être au grand air, loin des murs qui s'écroulent, et jouir entièrement de cette aurore dramatique. A force de scruter le firmament qui blêmissait de seconde en seconde, j'y vis rôder les libellules aux ailes translucides, faites pour ainsi dire avec de l'ombre découpée. Elles allaient deux par deux, liées par quelque fil, noircissaient à mesure que l'étendue s'illuminait, et volaient vite, vite. A la jumelle, j'en comptais six paires, mais peut-être me trompais-je : lorsque, abandonnant un canton du ciel où je venais de traquer l'une d'elles, je croyais dans quelque autre région en identifier une deuxième, je retrouvais peut-être la première qui avait eu le temps d'accomplir un demi-tour aérien. Je cessai de compter. Ces aéroplanes étaient nombreux, actifs et décevants. Ceux-ci voguaient à toute altitude, menus comme des moustiques, et le regard avait autant de peine à les saisir que deux doigts se fermant à pincer une poussière. Ceux-là passaient en trombe à portée d'un jet de flèche. Par comparaison avec les premiers, on eût cru qu'ils osaient placer à la main, sur les toits et dans les rues, leurs bombes. De ce ballet d'oiseaux mortels descendaient des colonnes de son vissées tout droit ; c'étaient d'abord comme des frous-frous nonchalants et balancés en tire-bou-

chon, qui marquaient le déclic du départ sous le doigt du pilote, l'hésitation du projectile oscillant autour de la verticale ; et puis, tel un doigt courant sur la corde d'un violon depuis les clefs jusqu'à l'archet, la bombe se redressant, s'accélérant, poussait le son du grave à l'aigu ; et enfin, gerbe sonore épanouie en fin de descente comme un feu d'artifice en fin de montée, la trajectoire se brisait en cent mille morceaux : « Crrrrââ! », balayait maisons, jardins ou êtres vivants, et s'évaporait en ondes cruelles qui déchiraient les tympans et faisaient rentrer les têtes dans les épaules : « Ououourgh ! ».

De toutes les maisons et masures voisines, les gens sortaient en foule, mi-vêtus et hagards. Leurs yeux parcouraient le ciel où passaient les fourgons de mort, et cherchaient sur le terrain vague, sous les arbres, un abri. Mais un rapide calcul leur montrait que rien ne les protègerait. Ils aperçurent enfin le petit groupe de Français, d'officiers, au milieu duquel je me trouvais, et coururent en hâte vers nous. Grecs, Turcs, Allemands ou amis ne songeaient point à connaître quel pavillon était peint sur les aéroplanes — ils tuaient — ni à quels protecteurs ils demandaient appui. Nos galons, notre assurance leur paraissaient le meilleur des talismans. Pressés, pittoresques, bégayant de peur, accroupis autour de nous et nous saisissant fébrilement les mains, ils écoutaient nos propos, faisaient des prières, touchaient leurs amulettes. Le vieux Turc, de la maison duquel j'entendais tous les soirs venir des sons de guitare et de chants orientaux, vint mettre, lui, ses deux filles et sa femme, sous notre égide particulière. Il fallait qu'il eût bien peur, pour permettre que sans voiles, et presque dévêtues, les trois gazelles de son foyer fussent livrées aux regards des roumis, au contact de leur main, à leur sauvegarde.

Mais pensions-nous à contempler ces épaules blanches, ces yeux luisants sous des chevelures fluides? Le matin blanchissait. Le dessin des avions se marquait, net, dans le ciel argenté. De partout, maintenant, grondaient les salves des canons aériens. Elles venaient des postes terrestres qui environnent Salonique, pétillantes et sèches ; elles venaient de tous les navires mouillés sur rade, sourdes et déchirantes. Les shrapnells, les obus spéciaux, éclataient à mi-ciel, autour des avions

qui continuaient leurs spires de pointage. A chaque groupe d'explosions, quatre fleurs de coton semblaient naître, sans bruit, de l'atmosphère atone ; elles apparaissaient soudain, mystérieusement, bien arrondies, bien dessinées, et aussitôt l'avion autour de quoi elles formaient un tétraèdre de mort, était secoué comme si les fils qui le suspendaient au firmament se brisaient ensemble. L'avion, cependant, redressait et poursuivait sa course ; quatre pulsations de bruit, quatre détonations, parvenaient à nos oreilles ; sous la brise matinale, les fleurs de fumée s'allongeaient, s'effilochaient, et en quelques instants se fondaient dans la substance des brumailles. Partout, à droite et à gauche, sur la ville et sur son pourtour, le ciel était plein, l'atmosphère était assourdie par cette danse de choses lumineuses et de rumeurs sonores : les avions fins aux circuits entrelacés, les chutes sifflantes des bombes, les coups de canons et les fracas de shrapnells. Tout cela était beau, irréel, dans l'infinie mansuétude des roses et des lilas qui se posaient doucement sur l'empyrée. Un impresario divin, cherchant à rehausser de quelques touches humaines les grâces naturelles d'un matin d'Orient, n'eût pas inventé mieux que ces membrures volantes, ces vibrations de chute et ces flocons aériens. Il a été donné à notre âge, à notre guerre, de créer tout au moins ces visions sublimes où l'attente de la mort donne à toutes sensations leur paroxysme de beauté. Comblés d'horreur, nous aurons vu ce qu'à Dieu plaise qu'aucun autre âge ne voie plus. Mais, pour notre rançon, nous aurons vu des spectacles suprêmes que les autres âges douteront que nous ayons vus. La beauté et la mort, éternelles compagnes, ennoblissent cette aurore. Là-bas, près des confins de Salonique, du côté où s'arrêtent les voies ferrées de Macédoine, une aurore boréale immense enflamme tout le ciel. Comme un puits artésien de lueurs, elle jaillit, rouge, striée de noir et de jaune, et s'éploie sur un pan d'horizon, telle un éventail au bord bien arrêté, et dont les branches multiples, noyées dans le tissu sombre, jaillissent du même point de terre en traits écarlates et rapidement éteints. Quelques secondes plus tard, un tremblement de terre et de son monte par nos jambes jusqu'à nos épaules, par nos oreilles jusqu'à notre cerveau : c'est le tonnerre de l'explosion qui ébranle le ciel entier. Les

Allemands ont fait but, cette fois-ci. L'éventail lointain s'installe, attirant tous les regards, nourri de fumées noires et de fusées rouges ; il grandit lentement, comme une tache d'huile verticale, et dès lors chacun est hanté par l'effroyable dévastation que quelques bombes bien placées ont dû réaliser là-bas. Le jour est devenu presque blanc, les dorures solaires s'enrichissent sur les crêtes, on ne s'intéresse presque plus aux dernières évolutions des aéroplanes ; quelques explosions retentissent encore, mais leur lueur est noyée dans la lumière, leur bruit n'est qu'un faible écho du vacarme de tout à l'heure. Depuis soixante-dix minutes, les Allemands occupent notre ciel, et ont lâché toute la cargaison de meurtre. Ils ont, comme en tout, dépassé la mesure : l'épouvante s'émousse, le tir des canons se précise, la beauté du spectacle s'évapore. Enfin, l'un après l'autre, ils virent vers les montagnes et disparaissent; guêpes vidées de leur venin. Sur le chemin du retour aux repaires bulgares, ils vont rencontrer nos escadrilles de combat, parties hors de vue dans de grands circuits vers la droite et vers la gauche ; elles ont gagné de la hauteur et la distance, et attendent, au-dessus des cols obligatoires, les bombardeurs de villes ouvertes. Avant une heure, dans les battues vertigineuses de l'air, nos bons ouvriers auront fondu sur les fuyards ; avant ce soir, les téléphones et le télégraphe nous fera connaître que sur les froids versants de la montagne trois amas calcinés de métal, de chair humaine et de toiles germaniques forment tout ce qui reste de trois avions qui venaient d'assassiner des innocents et que les mitrailleuses françaises ont abattus comme bêtes malfaisantes.

Avant qu'un service d'ordre n'ait prohibé l'approche des zones bombardées, je visite avec quelques amis les parages de la grande explosion. De recherche en recherche, nous arrivons à l'autre bout de Salonique, hors des faubourgs, dans des terrains nus où la gare de marchandises, des entrepôts, des hangars sont parsemés sur une vaste étendue ; un grand dépôt pour explosifs et grenades, des casernements du génie et de l'intendance, se trouvaient là hier, régulateurs entre les arrivages des navires et les expéditions vers les tranchées. Il n'en demeure rien. Un chaos de flammes et de fumées s'étale sur

plusieurs hectares, y prend source, se nourrit de copeaux, d'étincelles qu'il aspire dans ses volutes courbes et laisse retomber au loin. A des kilomètres de distance, le sol est semé de grenades et d'engins, brisés ou intacts, serrés comme des pierres sur le lit d'un ruisseau sec. Quelques hommes, barbe roussie et chemise brûlée, courent çà et là, s'arrêtent, repartent. Ce sont les rescapés de la terrible commotion. Son fracas les assourdit encore, et ils tiennent des propos incohérents ; leurs yeux aveuglés par l'enfer ne voient plus rien dans le jour calme. Interrogés, ils chevrotent, et regardent derrière eux pour voir si rien n'éclate. L'un d'eux sort de sa poche un doigt, une oreille, un lambeau de cuir chevelu, seuls restes d'un des factionnaires qui veillaient le dépôt de grenades. Pendant qu'il parle, des détonations retentissent, à dix, à vingt mètres, grenades amorcées par leur chute et qui explosent avec une heure de retard. L'homme s'enfuit, affolé. Nous nous éloignons, dans la direction de la ville. La route est jonchée de débris d'acier, de plomb, d'ailettes fracassées ; des parcelles d'explosif, jaunes et friables comme un fromage sec, font par endroit des taches sablonneuses. Afin de conserver un souvenir de cette visite, je ramasse une des grenades dont l'enveloppe est cabossée, déchirée, et qui me paraît inoffensive. Dans la main, elle me semble brûlante, je la repose à terre doucement ; avant que nous ayons fait cinq pas, elle éclate sur la route, et sa mitraille siffle à nos oreilles. Par sympathie, d'autres explosent un peu partout, feux follets de bruit. Cela durera jusqu'au soir, et des visiteurs seront blessés au crépuscule.

Le vent de la grande explosion a passé sur la gare, les trains, les cantonnements, comme une main qui aurait poussé les toitures sans toucher aux fondations. Toutes les bâtisses sont inclinées, intactes, construites obliques pour ainsi dire. Les cheminées penchent, les fenêtres sont retrécies, étirées, posées sur les façades ainsi que les bâtons d'une page d'écriture. Telles des boîtes de carton dont les coins auraient joué, tous les wagons de deux trains font des angles aigus, comme si, lors d'un arrêt brusque, leur couverture avait un moment continué la marche. Plus loin, à la limite des faubourgs, de bizarres constructions de brique se sont écroulées ; pans, murailles et planchers ressemblent à des cartes d'un château qui n'aurait

pas fini de s'aplatir. Dans les ruelles pauvres, des toits entiers, des façades se sont déplacées sur la rue qu'elles encombrent. De distance en distance, une maison entière est supprimée, sous la chute d'une des bombes des avions dont on peut suivre ainsi le parcours. Une immensité de peuple grouillant, miséreux, frappé de stupeur, contemple les devantures gondolées, les vitres arrachées partout, jusqu'aux grandes artères, jusqu'au quai, les cheminées écrasées, les avalanches de tuiles. Les demeures ne sont pas seules à avoir souffert de cette rage stupide : des morts par dizaines, des blessés par centaines, ont été frappés en grappes dans ces logis surpeuplés, où une chambre, parfois un lit, réunissent toute une famille prolifique. Le mutisme de l'horreur frappe cette populace pourtant bavarde. On regarde. On se tait. On passe. Du silence monte dans quelque ruelle un ululement d'oiseau blessé. Par-dessus la rangée d'épaules qui entoure cette litanie, nous voyons une femme échevelée, agenouillée contre le corps de son mari, étendu mort sur le pavé sale, tout le visage détruit par un atroce écrasement. Elle l'étreint à pleins bras, baise ses cheveux ensanglantés, la face disparue, et puis se relève et, farouche, hurle son amour et sa détresse. Les poings tendus au ciel, ses yeux menaçant le cercle des vivants, folle, la veuve secoue son visage terrible et rouge, d'où sa bouche, bordée d'écume rouge, lance des imprécations où elle insulte Dieu, les hommes, l'univers entier. Et puis elle s'écroule, secouée de sanglots secs, couvrant tout entier et pétrissant celui qui ne répond plus.

Y a-t-il donc tant de bonheur sur terre, pour que les hommes aient permis qu'un bandit prussien y jette à pleines poignées de tels deuils inexpiables?

22-27 mars 1916. — Paquebot *Plata.*

Le grand paquebot devait quitter Salonique à trois heures et demie, mais ne leva l'ancre qu'à cinq heures. Les incidents habituels provoquèrent ce retard : ils amusent le voyageur

professionnel, agacent les officiers du bord, ahurissent le malheureux terrien transplanté du train-train des villes à l'inconnu des bateaux.

Ce sont, d'abord, les messieurs ou dames qui ont perdu leurs bagages. Séduits par les promesses d'un batelier, ils lui ont confié malles et valises, et sont venus au paquebot sur quelque embarcation rapide, à vapeur ou à pétrole. Jurant par tous les dieux orientaux, le batelier avait promis d'arriver à trois heures précises ; il en est quatre et demie, rien ne paraît. Les messieurs et dames courent de l'avant à l'arrière, suppliant commandant et officiers d'attendre, expliquant aux matelots, qui rient sous cape, le contenu précieux des bagages, essuient la transpiration de leur front chargé d'inquiétude, et proclament que c'est la dernière fois qu'ils prendront le bateau.

Enfin, dix minutes avant le départ, l'on voit ramper sur rade un amoncellement de bagages aux étiquettes neuves et aux courroies jaunes, qui s'avance avec majesté sous la poussée mesurée des deux avirons d'un seul nautonnier. Celui-ci, routier des appareillages, a appris sur le quai que le paquebot ne part qu'à cinq heures ; il en a profité pour expédier quelques petites courses lucratives, boire un ou deux verres, et embarquer les malles de quelques autres messieurs et dames, très en retard, qui lui ont payé à prix d'or la faveur d'ajouter plusieurs valises à la volumineuse pile. Souriant et serein, il accoste ; selon son humeur, il répond par le mépris ou par l'invective aux doléances précipitées de ses clients ; pêle-mêle, les malles montent à bord ; les unes craquent, d'autres s'ouvrent ; il manque une valise à celui-ci, une chapelière à celui-là; l'on recompte dans le brouhaha ; enfin, comme la sirène du départ siffle ses trois coups graves, chacun, rasséréné, retrouve ses gros et menus objets. Une large main tendue, le batelier sollicite sa rémunération. On lui tend des billets de banque, beaucoup de billets. Il explore ses poches, enfouies dans le mystère de son gilet ou de sa culotte, et ne trouve nulle monnaie. Tous s'impatientent et crient, lui plus haut que les autres ; la cloche d'un maître d'hôtel coupe le tumulte de son drelin-drelin haletant, qui signifie d'évacuer le paquebot. Empochant les billets, le batelier dévale l'échelle, et, poursuivi par des imprécations dont il n'a cure, s'éloigne à petits coups

d'avirons narquois. Ce manège lui assure les rentes de sa vieillesse, et il aurait bien tort de se gêner. Il recommencera demain, tous les jours. C'est un filou à répétition.

Il y a les autres catégories de retardataires : le paquet de sacs postaux, venus des tranchées à dos de cheval, d'homme, ou en araba, et qui pousse du quai au moment où le paquebot lève l'ancre ; les employés font de grands bras ; le sifflet du canot jette des flocons haletants ; quelques minutes de hâte feraient manquer à cent, à mille familles de France, les lettres orientales, consolations du foyer... On attend.

Et puis le personnage officiel, important, le passager de luxe, habitué à l'autocratie sur terre et qui se croit souverain à bord. Il s'adresse au commandant du paquebot sur un ton protecteur et dégagé, l'informe que de très hauts fonctionnaires viennent lui rendre la visite de départ, le charger pour la France de messages confidentiels, et demande de ne faire appareiller le navire que lorsque ce beau monde aura pris la peine de s'en aller. Le commandant, qui en a vu bien d'autres, assaisonne avec précision la déférence due au gros bonnet et la souveraineté que consacrent les règlements maritimes. Maître après Dieu, dit le dicton. Malgré tout, pour ne point trop déplaire, on attend...

Et puis d'autres passagers, sans mandat, montent avec une caravane d'amis et de connaissances, à qui leur faconde fait les honneurs de la cabine, du salon, du fumoir. Fureteurs et stupides, les amis et connaissances s'empêtrent dans le dédale des couloirs, s'égarent, se perdent dans une chaufferie croyant monter sur le pont, et entendent tout à coup à travers dix épaisseurs de métal, les trois sifflets annonciateurs du départ. Eux en bas, le passager disert en haut, éprouvent la peur de partir sans le vouloir et l'inquiétude de retarder le départ. Ceux-là appellent, ceux-ci s'excusent. On cherche, l'on trouve, mais l'on attend...

Et puis il y a ceux qui n'ont pas de billets, ni de réquisitions, qui se trouvent là sans qu'on sache pourquoi ni comment, et cependant veulent partir. Le commissaire exige des titres, des espèces sonnantes. On attend... Et puis ceux qui supposent que le navire s'arrête en route au lieu de filer droit à Marseille, et qui débarquent au dernier moment parce que leur desti-

nation est l'Égypte, la Tunisie ou l'Amérique du Sud ; ceux qui découvrent soudain qu'il leur faut expédier, je ne sais où, des télégrammes, des lettres et des cartes d'extrême urgence : ils griffonnent, gribouillent, collent timbres de travers et enveloppes d'un trait de langue, jettent le tout par-dessus bord à l'éternel batelier qui empoche les honoraires et ne mettra rien à la poste ; et ceux qui se trompent de bateau, installent leur baluchon dans une cabine, montrent, à la dernière minute, leur titre de passage au commissaire qui les réexpédie, et promptement, vers tel autre paquebot empanaché lui-même des fumées de l'appareillage, appareillé peut-être... On attend. On attend. On attend.

Tout a une fin. Du haut de sa passerelle, le commandant du paquebot lance quelques coups de sifflets, auxquels répondent les officiers de la manœuvre avant et de la manœuvre arrière ; des sonneries de timbres, étouffées dans les flancs du navire, portent aux machines les ordres de marche, et le navire frémit imperceptiblement, toute la rade, vapeurs, voiliers et chalands, commence à glisser lentement sur le fond du rivage. Les nombreuses barques chargées d'amis semblent collées sur la surface où le haut navire se meut sans un bruit ; penchés contre la balustrade, les passagers silencieux répondent de la main aux mouchoirs agités qui deviennent petits, plus petits, indistincts. Les visages amicaux reculent dans le lointain, dans le passé ; la ville, son quai sonore et ses minarets droits s'uniformisent et se brouillent comme un pastel que l'éloignement frotte du doigt. Même endurci, le voyageur ressent un léger froid au cœur, et une grande envie de parler à quiconque ; le crépuscule et la distance effacent de son regard le coin d'univers où bons et mauvais jours, ennuis et joies, forment déjà l'un des trésors du souvenir. Ennuyé, incertain, il s'accoude à quelque balustrade, et rêvasse ; ou bien, pour occuper ses doigts et le premier quart d'heure d'arrachement, il descend dans sa cabine, et y dispose tant bien que mal savons et brosse à dents, pyjamas et vêtements chauds.

Avant que ne sonne la cloche du dîner, ce brouillard de mélancolie a déjà disparu. Il y suffit deux ou trois présentations

avec les passagers de même classe, une cigarette sur le pont, la curiosité renaissante de la physionomie et de l'allure des compagnons nouveaux. Chaque voyage a sa vie propre, suivant la saison, le point du départ et la population des passagers. Sur la ligne de Salonique, il est rare que les navires ne transportent pas exclusivement des troupes et du matériel militaire ; ce genre de traversée, pour important qu'il soit, court risque de manquer d'imprévu.

Par bonheur, les passagers de la *Plata* ne sont point trop nombreux, ce qui supprime l'entassement, ni tous du même état, de quoi j'augure quelque diversité. Sans doute, un fort contingent de soldats et de marins, officiers et non gradés, forme le noyau des voyageurs. Permissionnaires ou convalescents, ils vont se reposer en France ; les dures fatigues de leurs campagnes précédentes autorisent à leur égard une discipline plus bienveillante, sinon moins stricte. Alpins, artilleurs ou cavaliers, ils portent des uniformes défraîchis et des bourguignottes cabossées ; sur leurs traits tirés et dans leurs yeux creux, on devine les longues semaines, les mois passés aux Dardanelles, à Gallipoli, en Macédoine. Beaucoup sont des héros, non pas ceux de qui l'on imprime les noms et les photographies, mais les héros muets et nécessaires de la boue, de la fièvre et de la patience. Assis sur le pont, dans le coin de tranchée maritime qu'ils ont élu déjà pour le voyage, ils devisent sans éclats de voix. Ils sont fatigués. La France est encore bien loin. La pudeur des combattants retient au fond de leur cœur les grandes choses qu'ils ont vues. Et puis, une pensée muette, inespérée rôde autour de ces âmes qui cependant ne redoutent rien de ce qui se voit.

Quelques officiers anglais, dont deux généraux ; des monteurs et ingénieurs revenant en France après des travaux techniques à l'Armée d'Orient ; plusieurs civils agréables et beaux parleurs, aux emplois mal définis — missions, service de renseignements, police —; un groupe de journalistes neutres ou alliés ; plusieurs dames qui expliquent avec volubilité des mésaventures vagues et des destinations nuageuses, forment le contingent des personnes qui savent d'où elles viennent et prétendent savoir où elles vont. Quels que soient leur âge et leurs desseins, elles se posent mutuellement, tout

bas, les mêmes questions que les soldats permissionnaires n'osent dire.

Le reste des passagers n'a cure de proclamer bien haut le tourment secret de chacun. Ce sont des Levantins, hommes, femmes, enfants, embarqués pêle-mêle avec hardes et meubles, et qui déguerpissent de Salonique. Sans égard à leur nationalité ni à leur religion, le bombardement d'hier leur a donné une chair de poule et ils ont pris le premier bateau, sans savoir où échouera leur destin, pourvu que ce soit loin des choses qui tombent du ciel et éclatent sur terre. En groupes compacts, obstruant promenoirs et corridors, l'air égaré et les yeux fixes, ils dévident en propos hachés, n'osant même pas regarder par-dessus leur épaule Salonique la maudite, les réminiscences de leur épouvante et les excuses de leur fuite. Chaque mille parcouru rendrait l'assurance à leur couardise si chaque mille ne les enfonçait davantage dans le ténébreux mystère des flots où se cachent les sous-marins. Gribouilles de la pleutrerie, ces Levantins se demandent si le risque d'aujourd'hui n'est pas plus grand que celui d'hier : la soirée sereine, le ciel vide, le calme du golfe effacent la réalité des bombes. Ces êtres falots ont peur d'avoir eu trop peur, et, réchauffés de fuir le Charybde — avion, ils grelottent déjà du Scylla — sous-marin.

Après mainte consultation, un délégué se sépare du groupe et me vient questionner. Le hasard veut qu'en cette traversée je sois investi à bord des fonctions de « commandant d'armes ». Cette fonction échoit au passager militaire le plus ancien en grade, de la nation dont le navire porte le pavillon. Sous réserve de soumettre ses intentions au commandant du navire, il est chargé de la discipline et de l'ordre parmi tous les passagers militaires : il établit des consignes, ordonne des appels ou des exercices, reçoit les réclamations, inflige des punitions. Ces pouvoirs n'empiètent nullement sur ceux du vrai commandant — à la sanction duquel ils sont subordonnés — et permettent à celui-ci de se consacrer uniquement à la veille, à la conduite du navire. En temps de paix, les passagers civils sont soustraits à la discipline du commandant d'armes ; les nécessités de la guerre les y soumettent.

Très vite renseigné, car les Levantins, à défaut d'autres vertus, savent toujours où se trouve l'autorité, le bloc des

pusillanimes aiguille donc vers moi un petit homme au dos voûté, de qui le visage est fort pâle. Je devine que sa maladie n'est pas un excès de sang rouge. En trois courbettes et quatre sourires, l'ambassadeur se présente et expose ses titres. Est-il professeur, marchand de rahat-loukoum, réfugié turc ou employé de commerce, je ne le devine guère, quoique je l'entende mentionner ces quatre états civils. Le cercle des poltrons se forme autour de nous, oreilles béantes et mines anxieuses. A brûle-pourpoint, comme un quidam demande à quelque météorologue s'il pleuvra dans huit jours, l'orateur m'interpelle :

— Pensez-vous, mon capitaine, que nous serons torpillés?

Vif mouvement d'attention. L'oracle va parler. Mais l'oracle sait fort bien que s'il dit « Non ! », on lui répondra « Qu'en savez-vous? » et que s'il dit « Oui ! », on lui répondra également « Qu'en savez-vous? » D'ailleurs, il n'en sait rien et répond avec franchise :

— Je n'en sais rien, monsieur.

— Alors, mon capitaine, qui le saura?

La riposte est prompte, habile aussi. Les poltrons hochent la tête avec assentiment.

— Personne, monsieur. Pas plus moi que les commandants de sous-marins, ni que von Tirpitz, ni que votre ministre de la marine. Dans les tranchées, nul ne sait quand viendra l'obus. Sur mer, nul ne sait d'où viendra la torpille. A chacun sa chance.

— Mais, mon capitaine, quelle est votre impression personnelle, votre opinion à vous? Y a-t-il beaucoup de sous-marins sur notre route? Faut-il nous méfier?

— Vous êtes embarqués jusqu'à Marseille. Le sort en est jeté. Le commandant et l'équipage veillent. Pas plus que vous ils ne souhaitent d'être noyés. Ce que vous faites une fois, ils le font cinquante fois par an. N'ayez pas d'inquiétude et suivez les instructions qu'on vous donnera.

— Mais vous, mon capitaine, que ferez-vous? Nous ferons comme vous.

— Oui, nous ferons comme vous, — répète un écho multiple, car le cercle s'enrichit de riposte en riposte.

— Le jour, je mangerai, lirai, fumerai sur le pont, s'il fait beau, dans le salon, s'il fait vilain. La nuit, je me coucherai

dès que j'aurai sommeil, dans ma couchette naturellement, et me lèverai le plus tard possible. Si la torpille arrive, eh bien ! nous verrons.

Cette déclaration déçoit. Je suppose que tous ces terriens imaginent que les officiers de marine connaissent des rites secrets, des incantations mystérieuses qui savent détourner la torpille. L'on m'en veut de ne rien dévoiler. L'on scrute mon visage. De bouche à oreille, des interprétations se chuchotent. Est-il vraiment possible que l'oracle n'ait d'autre panacée que manger quand il a faim, dormir quand il a sommeil? Non, cela n'est pas possible. Mon orateur malingre exprime ce doute du cercle grossissant des enquêteurs.

— Certes, mon capitaine, vous n'avez pas peur. Nous connaissons tous le courage des marins, des marins de France. Mais nous, mais nous...

Évidemment, il ne peut pas dire :

« Mais nous qui avons peur... »

Et une hésitation suspend son discours. Il faut sauver la face. Il faut arracher aussi les rites et les incantations protectrices.

— ... Mais nous qui ne sommes point entraînés aux risques de la mer, nous avons quelque raison de savoir comment nous nous sauverons, dans le cas où..., au cas où..., en supposant que..., enfin, vous comprenez.

— A merveille. Il est trop tard pour réunir les passagers et l'équipage, sans quoi je l'eusse déja fait ; mais demain, à la première heure, l'on appellera tout le monde, sans exception. Je vous indiquerai vos postes. Vous n'aurez qu'à vous souvenir de mes instructions, à les exécuter le cas échéant. Mais, je vous en prie, ne vous effrayez pas. Ce qui est écrit est écrit. Puisque vous voulez mon impression, il ne nous arrivera rien. Dans cinq jours, nous débarquerons tous à la Joliette.

Rassérénés, quelques auditeurs philosophes se détachent du cercle, et vont propager la parole du commandant d'armes. Les inquiets malgré tout demeurent, et cent questions m'assaillent :

« Combien y a-t-il de sous-marins en mer Égée? » « On dit que les sous-marins allemands sont énormes. » « Et le passage de Malte ! » « Comment est faite une torpille? » « Est-il vrai

qu'on ne voit pas le périscope? » « Où les sous-marins se ravitaillent-ils? » « Hier, j'ai vu un marin qui m'a dit que... » « Pourquoi navigue-t-on le jour, puisque la nuit ils ne voient rien... » « Moi, j'ai tout mon or dans ma ceinture... » « Pourvu que je n'ai pas le mal de mer quand on sera torpillé... » « Combien de temps un bateau met-il à couler?... » « La mer est-elle profonde ici? » « Est-ce qu'on peut nager après avoir mangé, parce que je ne mangerais rien jusqu'à Marseille. » « Faut-il garder ses souliers? » « Où doit-on regarder pour voir le sous-marin? »

Harcelé de droite et de gauche, je réponds tant bien que mal, émerveillé de la prodigieuse ignorance que trahit chacune de ces questions anxieuses. Maintes années de carrière m'ont cependant persuadé que le savoir maritime est aussi étranger au public que le thibétain à un enfant de la classe maternelle, mais en ce soir où j'eusse tant aimé contempler une dernière fois mes amis l'Athos et l'Olympe, remontés à la hauteur où je n'irai plus les coudoyer, il me semble que la peur, harnachée d'ineptie, se soit intronisée sur le bateau pour me rendre plus amer le départ de Salonique.

Salutaire, la cloche du dîner sonne. Quelques instants plus tard, dans la salle bien éclairée, aux hublots clos, j'ai fui la cohorte des questionneurs et leurs fadaises. Mais, hélas ! pour émané qu'il soit d'un public plus cultivé, l'interrogatoire que je subis tourmente mon repas de façon bien fâcheuse.

Il semble que tout individu, ordinairement éclairé dans le train de la vie, se pourvoie en mettant le pied sur un bateau d'un catéchisme de questions destinées au supplice des marins. A la table des premières, ces questions sont plus insidieuses. Les enquêteurs se rappellent quelque livre de fausse vulgarisation, des articles de journaux écrits par des incompétents, des illustrations inexactes, des films cinématographiques truqués. Ils ont des idées, des inventions originales, et les exposent en termes impropres ; ils ont fait un peu de mécanique, ou d'électricité, ou quelques voyages d'affaires sur des paquebots transatlantiques, et cela leur suffit pour émettre des vues définitives sur la torpille, la télégraphie sans fil ou la protection des routes de mer. Les plus modestes, ou les plus habiles, prennent garde de se risquer en des théories où l'interlocuteur

renseigné aura toujours le dessus, mais ceux-là sont les plus dangereux : ils posent des questions baroques, d'allure naïve, prétendent ne rien savoir et souhaiter simplement de se renseigner : il faut des démonstrations en quatre points, pour leur faire comprendre pourquoi l'on fait ceci, pourquoi l'on ne fait point cela, comment telle mesure est possible ou impossible.

Contraint par ma qualité de commandant d'armes et de marin, je me vois obligé de prendre le dé de la conversation. Ayant escompté la détente absolue du corps et de l'esprit, j'envisage avec appréhension ces dix repas, ces cent heures de traversée, où chacun viendra aux renseignements comme auprès d'un dictionnaire ouvert par le hasard. Mais bah ! ne faut-il point éclairer, rassurer tous ces voyageurs? Pas plus qu'eux, je ne sais où est le danger, mais il est réel, caché; s'il fond sur nous, chacun doit l'affronter en connaissance de cause, non point dans la panique.

Le lendemain, à la première heure du jour, notre paquebot a quitté depuis longtemps le golfe de Salonique et progresse rapidement dans la mer Égée. A droite, lointaines et basses, les terres continentales de Thessalie, d'Attique forment une ligne unie sous les feux du soleil levant ; à gauche, et devant, et derrière, les statues maritimes des îles aux noms célèbres emplissent tous les plans de la vue : violettes, bien découpées, chacune solitaire dans les groupes glissants de l'archipel, elles émergent seulement de la tête, ou sortent jusqu'aux épaules, ou se tiennent debout sur leur socle, selon les distances et l'éclairage. Il fait un temps de lumière et de beauté achevées ; c'est la première journée printanière ; l'onde est aussi joyeusement calme que sont vertes les prairies terrestres. Les sous-marins ennemis doivent se réjouir au sein de l'onde : l'affût leur promet un beau tableau.

D'accord avec le commandant de la *Plata*, je fais monter sur le rouf des embarcations tout le personnel des passagers ou de l'équipage. Demi-vêtus, en pantoufles et chemises de nuit, les Levantins jaillissent par les échelles, lèvres tremblantes et visages hagards ; ils sont harnachés des ceintures de sauvetage, posées tout de guingois :

— Où est le sous-marin? Est-ce qu'on a le temps de se sauver?

Je les rassure. Je leur explique... L'on va montrer à chacun le canot où il doit embarquer en cas d'évacuation. C'est un exercice... Il n'y a rien en vue. Il n'y a rien à craindre...

Mais ils doutent et scrutent mes airs de visage, le timbre de ma voix... Je leur cache quelque chose... Leurs yeux fureteurs parcourent l'horizon, où rien ne paraît. Ils ont les paupières boursouflées et la peau luisante de l'insomnie : je les soupçonne d'avoir passé la nuit assis sur leur couchette et tremblants, prêtant l'oreille aux moindres rumeurs... à moins qu'ils ne soient restés sur le pont.

Amusés et bavards, les alpins, artilleurs et matelots arrivent sans se presser, en ordre : ils en ont vu bien d'autres... Kodaks en main, cigarettes aux lèvres, les civils montent, assez vite, mais dignes... Emmitouflées dans des peignoirs douillets et des capelines, les dames sautillent sur les degrés des échelles, font de petites mines frileuses, et puis s'installent, bien sages, le long des cheminées où elles se chauffent le dos en attendant l'appel ; elles demeurent fatalistes et pas du tout encombrantes... Calmes, en retard, les Anglais posent un pied solide sur le pont supérieur : ils sont lavés, rasés, tubés, briqués, astiqués et tirés à quatre épingles.

Le premier brouhaha terminé, j'aligne tout ce monde sur deux rangs, je compte, et divise le total par le nombre d'embarcations. Faisant sortir les officiers, je les désigne comme commandants d'armes de chaque canot, chargés d'aider l'officier du paquebot destiné à embarquer avec eux. Les équipages ainsi constitués, l'on écrit à la craie, bien visiblement, sur la coque de chaque canot, le nom de ceux et celles qui doivent y monter. Les passagers vérifient, de leurs propres yeux, que des barils d'eau potable, des caisses de biscuits emmagasinés sous les bancs permettront de ne pas mourir d'inanition pendant au moins quatre ou cinq jours. On leur indique nommément leur place sur tel banc, afin qu'ils y aillent tout de suite et évitent la bousculade. Je les invite à se souvenir du numéro de leur canot, à regarder le visage de leur chef de file, de tous leurs compagnons éventuels. Tout cela va très bien. Dociles, anxieux de bien faire, militaires et civils écoutent, exécutent,

ne posent pas de question... sauf toutefois les Levantins qui s'imaginent sans doute que par quelque grâce d'exception la discipline commune doit leur donner les meilleures places, assurer spécialement leur salut, et leur éviter toute fatigue.

Bref, les équipes sont formées, encadrées, renseignées. Il faut les instruire. J'ordonne le silence, et fais un discours en plusieurs points, à savoir :

Que deux fois par vingt-quatre heures, soit le jour, soit la nuit, la sirène du paquebot sifflera plusieurs coups précipités, signal habituel du danger de torpille ; à ce signal, tous les passagers devront se munir de leur bouée de sauvetage, et monter immédiatement au même poste où ils se trouvent à l'heure présente ;

Qu'il leur est recommandé, pendant leurs loisirs, de parcourir *les yeux fermés* le chemin de leur cabine, des salons ou salles à manger jusqu'au pont des embarcations, afin qu'en cas d'alerte de nuit ou d'extinction des lumières par noyage des dynamos, ils trouvent aisément, en se guidant à la main, les corridors et échelles les plus directes ;

Que les matelots du bord, chargés de la manœuvre des embarcations, doivent seuls toucher aux cordages et palans destinés à les amener à la mer ; que pendant les simples exercices, toute personne qui essayera de manœuvrer les dits cordages sera mise aux arrêts dans sa cabine ; qu'en cas de danger réel toute personne qui les touchera, les coupera, ou montera dans les embarcations avant que l'ordre n'en soit donné, sera fusillée sur-le-champ par des factionnaires désignés à cet effet, la sécurité et l'ordre général passant avant la vie d'un maladroit, criminel en l'espèce ;

Que sous aucun prétexte, et quelles que soient les circonstances, personne ne doit s'écarter des consignes précédentes, étudiées et établies pour le salut du plus grand nombre, leur transgression pouvant provoquer la déroute, la débandade, la perte d'une ou plusieurs équipes, d'un ou plusieurs canots ; qu'en particulier c'est courir à une mort presque certaine que de se jeter à l'eau avant que le navire ne soit englouti ; et que, si chacun se pénètre bien de ces règles, il est à peu près sûr de s'en tirer.

Cette harangue fait son effet. J'en explique les passages

principaux pour les esprits obtus — l'on devine qui —; je montre les radeaux, les amas de planches disposés sur le pont, destinés à flotter en cas de naufrage, et où pourront s'accrocher les maladroits, les retardataires et ceux qui seraient tombés à l'eau par mégarde. Les visages sont devenus rasserénés; l'on sourit et l'on cause. Le danger inconnu, celui qui crée la peur, a été expliqué, simplifié, presque détourné. *In petto* chacun se jure qu'il fera selon l'ordre ; si les autres sont assez stupides pour vouloir inventer, lui tout au moins se sauvera. Lorsqu'à ces signes immatériels qui prouvent qu'une assemblée est persuadée, je comprends que la leçon est sue, je fais rompre les rangs, renvoie tout le monde à ses occupations, non sans avoir ponctué le discours d'un vigoureux :

— Et surtout, ne vous en faites pas !

On ne s'en fait plus. C'est fini. Presque plus de questions, à peine des renseignements. Pendant quelques heures, le paquebot est rempli d'aveugles qui tâtonnent, butent, se relèvent et recherchent le chemin. Quand ils ont enfin appris leurs parcours, ils se sentent prêts au pire. Les uns jouent aux cartes, chantent, dorment ; d'autres viennent m'informer de leur prouesse — surtout les Levantins. Je réunis quatre alpins solides et décidés, leur remets revolver et cartouches, leur montre le poste où ils devront bondir, et abattre quiconque toucherait aux cordages : ils comprennent, et je puis compter sur eux. Afin de couper l'ennui de la traversée, de faire comprendre surtout que chacun doit concourir à la sécurité du bâtiment, j'organise six escouades de passagers veilleurs, avec chefs de veille à bâbord et à tribord, devant et derrière ; soit de jour, soit de nuit, pendant quatre heures, ils regarderont en même temps que les timoniers du paquebot. Avant midi, le sens de la responsabilité a pénétré déjà cette troupe amorphe qui n'avait d'inquiétude que parce qu'elle ne savait pas. Auprès des canons, je désigne des factionnaires parmi les artilleurs ; ils serviront de pourvoyeurs de projectiles en cas d'attaque. J'incorpore au service du bord les marins passagers, afin qu'ils soulagent le service des matelots du paquebot, peu nombreux et surmenés.

Dès le déjeuner, tout le navire est mis sur le pied de veille. L'horloge montée marchera jusqu'en France. La bonne volonté

crée la bonne humeur. Sauf des rondes de contrôle, je ne suis plus autre chose qu'un passager ordinaire, qui lis, cause ou se promène, avec la certitude que chacun sait ce qu'il aura à faire.

J'avais indiqué aux passagers, pour le premier exercice d'évacuation, cinq minutes de délai entre l'alerte et la présence sur le pont des embarcations. Lorsqu'au soir, pendant le dîner, les coups de sirène retentirent à l'impromptu, je comptai sur ma montre. En quatre minutes et quart, tous les chefs d'embarcation m'avaient rendu l'appel complet. Personne n'était essoufflé, ni anxieux. Cela devint un jeu, le jeu de la traversée. Puis un sport. La nuit, en mer Ionienne, deux jours après le départ, les passagers ne mirent pas quatre minutes à sauter de la couchette, se vêtir, prendre leur ceinture de sauvetage et arriver à leur poste. Pendant les cinq jours de traversée, l'on reçut des nouvelles de torpillages proches ou lointains. Chacun avait le sourire. Près de la Sicile, un grand navire anglais que nous croisâmes à dix heures, fut envoyé au fond à midi. Ce sous-marin-là n'avait pas dû passer loin de nous. Les passagers en parlèrent en vieux loups de mer. A la dernière alerte, entre Corse et Marseille, ils battirent leur record, et furent prêts en deux minutes vingt secondes, exactement.

En France. — Avril 1916.

La première surprise de ceux qui revoient la patrie après une longue absence, est de comprendre tout ce que dit un chacun, à la douane, dans les rues, dans les magasins et hôtels. Une aise particulière, la sensation du retour au bercail, rendent plus faciles, je dirai presque inexistantes, les infinies démarches de l'arrière, les pertes de temps et petites vexations qu'un soupçon de bienveillance et de psychologie, chez les autorités des ports, éviteraient aux voyageurs anxieux de repos.

Mais ces menues mauvaises humeurs s'évaporent, dans la vraie joie de fouler la terre de France. L'amour du pays n'est

point un vain mot, ni vague, ni de rhétorique. Certains l'ont galvaudé par des rapsodies enflées. Ceux-là n'ont point quitté leur patrie... ou si peu. Leurs grandes phrases ressemblent à celles d'un banquier expliquant la misère, d'un vieux garçon célébrant l'héroïsme des mères qui ont perdu leurs fils au front, d'un sexagénaire développant, à la fin d'un bon dîner et dans un salon tiède, les merveilleuses souffrances des héros de la tranchée... Ils ne savent pas et ils disent mal. La misère, l'héroïsme et la souffrance ne suscitent point d'expressions grandiloquentes. De même l'amour du pays. Les petites joies, les émotions minuscules, sans expression pour ainsi dire, en constituent la trame et cette sorte de béatitude inconnue à ceux qui baignent dans la douceur du terroir.

Manier les billets de la Banque de France, pouvoir expliquer à un cocher ce que l'on veut et où l'on va ; boire à une terrasse de café une boisson nette et non d'affreuses mixtures ; acheter toute fraîche une feuille imprimée, où l'on lit les nouvelles du jour, de l'heure, écrites en langage quelquefois incertain, académique cependant au prix des solécismes étrangers ; commander un menu français, goûter de la cuisine française, à une table autour de quoi tout le monde parle français ; fumer des cigares ou cigarettes à l'arome authentique, dégagé de ces drogues dont on empoisonne les palais d'outre-mer ; connaître le numéro des gants, des faux cols, des chaussures, du chapeau qui remontent votre garde-robe ; comprendre le sens de toutes paroles ; s'expliquer en trois secondes, avoir réponse en deux... Je n'en finirais point. Combien de fois n'ai-je pas goûté ces retours? Celui-ci n'est pas inférieur aux autres. Les mêmes liens ténus s'accrochent tout doucement, bien tièdes et familiers, à l'esprit et au cœur. On aime tout de ce qu'on voit. Les défauts plaisent autant que les vertus. Cet esprit un peu critique, cette ironie parfois vive, rarement cruelle, dont nous revêtons nos faiblesses, surtout nos grandeurs, par je ne sais quelle bienséance nationale de ne point nous poser en peuple unique au monde, cette liberté de parole et de pensée, le voyageur débarquant les retrouve avec un plaisir malicieux. Il sait bien qu'elles nous valent les reproches aigus de ceux qui nous connaissent mal et ne pénètrent point au delà du masque superficiel ; il a quelquefois regretté, au dehors, le

vêtement un peu déguisé dont la France recouvre la noblesse de ses formes et le rythme de ses mouvements ; il a pris dessein, peut-être, de ne point retomber dans ses erreurs de naguère, dans ses dénigrements légers. Mais allez donc demander à Célimène d'abdiquer la coquetterie ! En quelques heures, la bonne vieille satire, fleur de notre sol, bouillonne et pétille. On la retrouve en même temps que l'usage du parler français, de la question et de la riposte française. Elle était dissimulée dans des nuances de langage dont on ne fait l'emploi qu'en famille — elles sont trop subtiles ; elle dormait au fond de l'intelligence, comme une richesse frêle et précieuse qui ne se gaspille point chez les profanes ; chacun l'avait laissée sur le quai de départ, en moratorium, et la retrouve plus vivante d'avoir sommeillé longtemps.

Mieux vont les choses, plus profonde et générale est la satire. Dans la chambre d'un grand malade, nul n'ose parler à voix haute, et le progrès de la guérison se mesure à la vivacité des propos qu'on se risque à dire. Les Français en usent de même, mais n'en font point bravade ; c'est pourquoi leur patrie demeure le vivant mystère de cette guerre et de l'histoire. Pas une voix, pas un cri n'ont brisé le silence de concorde de la patrie arc-boutée, les dents serrées, contre le mascaret germanique. La Marne, l'Yser, le salut du monde, furent la contraction d'un être sain et vigoureux contre la mort. Il se taisait, laissant aux forces latentes, aux énergies accumulées dans tous ses muscles, la redoutable besogne de maintenir la vie, puis d'accrocher la guérison. Aussi longtemps que l'univers, penché avec angoisse sur cette blessée aux lèvres closes put se demander si la France allait être le linceul ou le berceau de la liberté future, notre patrie ne se souvint pas qu'elle savait parler. Les autres, les vociférateurs allemands, hurlaient déjà dans l'oreille de toutes les nations qu'ils nous avaient assené le coup qui nous mettait à genoux pour l'éternité. Il savaient bien qu'ils mentaient, et d'aucuns le leur laissaient entendre. Alors, ils annoncèrent qu'à Verdun, sur le visage de la France, ils allaient nous marteler et nous jeter par terre ; le monde comprendrait que notre silence n'était qu'épuisement, non point l'attente de la victoire. Ils frappèrent.

J'arrive de Marseille, je retrouve Paris, au moment où les

armées teutonnes, lancées comme des obus sur le blindage de la France, s'y sont écrasées et pulvérisées. Toute cette jactance de Berlin n'a pu qu'effleurer notre cuirasse et s'effrite à ses pieds en amoncellements de cadavres. Stupéfaite et rageuse, elle s'y acharne encore, mais c'est partie perdue. Nos engins dominent les leurs, nos soldats ne veulent point reculer, notre patrie vaincre.

De cette certitude, le pays tout entier rentre en convalescence. Comment pouvait-il être pendant ces mois si longs où je ne l'ai point vu? Je ne le saurai guère que d'après les récits et les journaux parvenus là-bas d'où je viens. Les amis que je rencontre parlent peu de ces âges héroïques. La tourmente journalière emporte les pensées, les existences, dans un train vertigineux. D'ailleurs, la réticence de ceux qui sont restés au pays rappelle ces modesties des soldats revenant du front : chacun tait son œuvre passée, et le questionneur ennuie. Par hasard, dans l'abandon de la causerie, un détail fuse, une confidence filtre, mais on l'arrête aussitôt. Plus tard, bien après la guerre, les souvenirs classés sortiront des mémoires et des lèvres, et c'est alors seulement que s'écrira l'épopée où chacun aura joué sa partie. Les quelques jours que je passe en France ne m'apprennent pas beaucoup plus que ce que j'en savais déjà. Par les yeux seulement, je puis noter les différences de ce que je croyais voir et de ce que je vois réellement. Après une si longue absence, la vision, acquiert une sorte de fraîcheur renouvelée, à cause des disparates entre la vie française et les gestes méditerranéens orientaux, les spectacles lointains, le train de toutes choses étrangères, elle reçoit mieux aussi.

—

Une question est générale. « Trouvez-vous, disent les interlocuteurs, trouvez-vous que nous ayons l'air d'être en guerre? »

Il y a, dans cet interrogatoire unanime, des inquiétudes de toutes sortes. Les pessimistes, les embusqués, ceux qui collaborent à la guerre du minimum de leurs moyens, et cherchent par la critique d'autrui l'excuse de leur apathie, accompagnent leur question de considérants qui déconcertent : ils veulent, semble-t-il, apprendre au voyageur que tout en France est au pire, et que dans les autres pays... « Ah! les autres pays,

monsieur! que de choses ne nous apprennent-ils pas?... » Les optimistes, les esprits de peu de critique, ne souffrent point qu'on assigne à la guerre une durée supérieure à trois mois, à l'automne, au maximum ; on les croirait sortis d'un de ces grands cadres de la galerie des Batailles, au palais de Versailles ; ils en sont encore aux sièges, aux offensives bien pomponnées de Van der Meulen ou de Rigault ; cent canons ici, cent mille hommes là, un million d'obus derrière : « Nous faisons la trouée, monsieur, et nous voilà sur le Rhin... » D'autres parlent peu. Prophéties ou pronostics leurs sont étrangers. Ils se battent, reçoivent les crapouillots et les bombes, font des prisonniers, tuent des Allemands, et savent que ce n'est pas mince affaire. A juger le travail dans leur petit coin de front, ils devinent l'œuvre immense à accomplir sur les mers, dans les usines, à l'étranger, aux camps de formation. Tout ce qu'ils demandent, avec précaution et un peu de crainte, c'est : « Et vous, monsieur, qui venez de loin, qu'en pensez-vous? »

A ceux-ci et à ceux-là, quelle que soit l'anxiété de leur patriotisme, je ne vois qu'une réponse à faire, sincère, vérifiée chaque jour : « La France est très bien. » Après tant de mois passés au dehors, on pouvait craindre que la réalité ne correspondît pas à l'attente de celui qui ne voyait point. Certes, il faudrait être bien ignorant de la nature humaine pour supposer que l'abnégation, le don total et mystique, si j'ose dire, de chacun et de chacune, ait pu survivre après deux ans de guerre à l'élan des premières semaines. Nul ne peut se tenir au paroxysme de la joie, ni du deuil, ni de la douleur, ni de l'amour, ni d'aucune émotion trop puissante. L'enthousiasme n'échappe point à cette règle. Après l'ivresse de ses épousailles avec la guerre, la France a connu des tortures et des contentements qui ont créé, moyenne et permanente, sa mentalité guerrière. Cette guerre, aussi bien dans sa croissance que dans ses alternatives et les sentiments qu'elle aura suscités chez les nations, ressemble à un être vivant. Elle aura eu une jeunesse passionnée, un âge mûr calme et résolu. Elle aura une vieillesse, une décrépitude et une mort. Quand l'histoire l'étudiera, elle notera les pulsations et les progrès de cette vie réelle, qui ne sont pas plus sensibles aux acteurs présents que ne le sont à

un homme actif les menus passages d'un état d'esprit à un autre. Sur le moment, l'on s'inquiète de savoir ce qu'on pense, ce qu'on veut, ce qu'on va faire ; il faut être sorti de crise et avoir pris du recul pour juger lucidement de ce qu'on a été, pour s'approuver ou se critiquer.

La France d'avril 1916 vit l'âge mûr de cette guerre. L'ensemble des causes initiales a donné son effet ; tel un adolescent qui a commis des fautes et se propose, plus assagi, de poursuivre sans erreur une carrière moins dangereuse, elle réfléchit et elle critique. Chaque Français a son patriotisme, comme il a ses opinions et sa croyance. Chacun d'eux expose ses idées, qui ne sont pas celles du voisin, et tendent cependant au même but, la victoire. Cette diversité d'opinions produit, aux oreilles de ceux qui en sont journellement assourdis, une manière de discordance qui peut décevoir les ennemis ou les neutres : mais comme on se tromperait, si l'on supposait que la moindre de ces querelles ne concourt pas à une fin unanime.

Notre France est unie : l'on connaît des nations qui n'en peuvent dire autant. Nulle province, nul département n'y fait bande à part. Il n'est pas un seul de ses enfants, isolé, en groupe, en coalition, qui, soit en public, soit au fond de son âme, ose se proclamer germanophile : seule entre toutes ses alliées, elle peut montrer une harmonie aussi complète. Seule encore, elle a offert, du premier jour et aux premiers coups, le plus pur de sa force et le plus rouge de son sang. Elle était mal préparée, mais elle était prête. Pas un de ses foyers qui n'ait donné un homme, pas une de ses familles qui n'ait subi son deuil ; où est l'autre peuple qui mérite une telle louange? Quoi qu'on lui ait demandé, argent, soldats, privations ou patience, elle l'a donné sans restreindre. Elle ne l'a pas donné en esclave, qui obéit sans comprendre ; elle ne l'a pas donné en marchandant, en exigeant le prix de son sacrifice ; elle ne l'a pas donné sous les coups redoublés de la nécessité, de mauvaise grâce, après mille et mille objections. Non, simplement, loyalement, avec le cœur, parce que son bon sens et son âme ont dit qu'en face du plus félon des adversaires il lui seyait de prendre figure de noblesse et de chevalerie.

Qu'importent, désormais, les quelques verrues sur quoi

s'hypnotisent des esprits chagrins? « Les théâtres sont rouverts, dit l'un, regardez ces affiches ! » « Venez voir les thés à la mode, dit l'autre, et le luxe effréné des toilettes ! » « Ah ! si vous connaissiez l'étrange morale de certaines femmes, articule un troisième ! » Et, tous ensemble : « Pendant ce temps, nos soldats et nos marins souffrent ! L'arrière n'est pas digne de l'avant ! »

Rassurez-vous, Catons et Arsinoës ! Ceux qui peinent réellement, au front et sur les mers, ne souhaitent pas que la France s'engourdisse dans une paralysie générale d'ennui. Ils se battent et se font tuer pour assurer le bien-être, le bonheur des générations futures, d'accord, mais aussi pour entretenir la bonne humeur de celle-ci. L'hypocondrie ne fait point les grandes œuvres. Ils n'iront pas à la mort avec plus d'entrain s'ils supposent que derrière eux, au foyer et dans la rue, tous les yeux pleurent, toutes les âmes s'étiolent. Ils savent que vos cœurs souffrent et que votre tendresse attend leur retour, mais ils vous en voudraient de ne pas montrer à l'univers ce visage souriant dont la subtilité française a toujours caché ses affres les plus cruelles. Égayez-vous, modérément, comme s'ils étaient là ; c'est la vraie gratitude qu'attendent leurs efforts. Croyez-vous que, dans leurs moments de permission, il leur serait agréable de retrouver un pays morose, mélancolique, dont seraient bannis et le rêve et le gai savoir? Alors, et à juste titre, ils vous reprocheraient de ne point remplir votre devoir à l'arrière, et de transformer la France en une sorte de Germanie, en une nation que chaque jour de guerre enfonce davantage dans le marasme, la désolation et le désespoir. La chanson aux lèvres, ils reçoivent les obus ; attendez leur victoire en souriant.

Je ne vais pas jusqu'à prétendre que certains spectacles ne choquent point. Loin de pratiquer cette modération dans le plaisir où les soldats ne verraient rien à reprendre, certaines catégories d'individus semblent raffiner d'inconscience ; non seulement ils semblent croire que la guerre ne doit rien changer à leur genre d'existence, mais ils s'efforcent d'y vivre plus luxueusement, plus joyeusement qu'au temps de paix. Pour peu nombreux que soient ces fâcheux échantillons d'humanité, ils font du bruit, on ne peut s'empêcher de les coudoyer, d'en

être offusqué ; leurs unités bruyantes cachent les innombrables existences dévouées, muettes, calmes, qui constituent le corps de la nation... Je ne suis pas sûr que toutes ces belles évaporées, que tous ces jeunes gens qui continuent à adorer la mode, soient de race ni de naissance françaises. Jadis, la réputation de la Babylone parisienne était fondée sur une congrégation étrangère, recrutée chez ces bons apôtres qui nous en faisaient injure. De même, aujourd'hui, Paris ne peut se défendre de supporter maint visiteur, que la guerre ne touche ni de près ni de loin, et que son impuissance d'adaptation au ton général marque avec certitude comme étranger à notre pays... Et puis, quand même certains d'entre eux seraient Français, ils sont sans doute ceux-là qu'avant la guerre leur train de vie ou leurs allures rendaient méprisables à notre bon goût. Tels ils se posaient, tels ils demeurent. Accordons-leur du mépris, voire de la haine, mais n'outrepassons pas l'équité, et gardons-nous d'imputer à la nation entière, admirable et stoïque, les vaines inanités d'une poignée d'inconscients.

Ces taches légères, perceptibles à Paris ou dans les grandes villes, miroirs grossissants, disparaissent au sein des campagnes. Penchés sur la terre riche où dort la nourriture des soldats et des familles, vieillards et paysannes travaillent. L'amour du sol est augmenté par la fatigue du manque d'hommes ; rien ne distrait du devoir sacré d'entretenir la glèbe. On pense à la guerre, mais c'est pour lutter contre elle, sans paroles ni gestes inutiles. Sur les sillons, à l'étable ou dans la grange, partout où des lèvres simples prennent le temps de causer avec le passant, l'on devine la permanence de deux idées, finir vite la guerre, mais la finir bien. Aucun sophisme ne peut détourner ni troubler ce réseau puissant de décisions calmes. S'il est vrai que la victoire doit s'obtenir par la résistance du quart d'heure final, la France le trouvera dans cette race patiente des labours et des pâturages. Fruste, peu compliqué, Jacques Bonhomme s'est accroché depuis quinze siècles à la terre et a triomphé de toutes les catastrophes, pour en conserver la possession et augmenter sa richesse ; il trouvera moyen de donner à la patrie ces quinze minutes inscrites au cadran de la victoire.

L'Orient me rappelle. Les quelques jours de travail où j'ai préparé ma prochaine besogne, sont écoulés. Entre des visites d'usines ou de chantiers, des stations dans les bureaux, j'ai aperçu Paris, deux ou trois villes, un peu de campagne. Je m'en vais content. Avant le départ, un officier de mes amis m'emmène faire au front une promenade de quelques heures. J'ai vu la merveille de nos armées. Quoi qu'on en ait dit, et dans les termes les plus hauts, elle dépasse toute attente. Les grandes voix des écrivains guerriers n'exagèrent rien ; celles des poètes de l'avenir n'y atteindront pas. Il faudrait que la France entière, l'univers, pussent faire le pèlerinage des tranchées et des batteries. Quel doute s'élèverait dès lors sur la sincérité de notre guerre et l'étendue de notre sacrifice? Qui oserait nous refuser, dans le concert des nations, la première place qu'ont gagnée notre sang, notre constance et nos deuils? Souvenons-nous de nos morts, et faisons-leur la victoire dont ils ont été les architectes.

Au crépuscule, derrière les lignes, je traverse un petit cimetière de soldats. Bleuets, pâquerettes et coquelicots poussent autour des croix blanches, où sont inscrits les noms de ceux qui ne dormiront point au pied du clocher natal. La terre frémit, autour d'eux, de la lointaine rumeur des canons, et ils tremblent, dans leur dernier sommeil, posés entre la France et les héros des tranchées. Partout, des Vosges à la mer des Flandres, ces nécropoles agrestes, nobles comme des sanctuaires antiques, font au front de la France une couronne de sépultures que l'ennemi ne violera pas. C'est ma dernière vision avant de retourner aux ciels splendides d'Orient. Ici, le soir est pur et doux ; le couchant devient mauve, et quelques petits oiseaux font un fin cantique pour endormir les mânes des martyrs. Ce chant qui déchire l'âme est le prélude de l'hymne triomphal dont la France, reine et libérée, saluera bientôt l'œuvre des soldats. O morts, vos ossements sont le diadème de la patrie.

Rome, 1er mai 1916.

Pas un tramway ne circule dans les rues ; presque tous les magasins sont clos. Hier, Rome vivait et bruissait. Aujour-

d'hui, la fête du travail enveloppe ses rues, ses places et ses jardins d'une torpeur qu'il est étrange, après deux années de guerre, de retrouver dans une des capitales de l'Europe belligérante. Que faire, sinon revoir et goûter les splendeurs antiques et modernes?

Mes compagnons et moi interrompons nos démarches italiennes pour ce pèlerinage d'une journée. Un divin soleil de printemps la rehausse. Il s'éploie sur les sept collines avec tant de généreuse douceur qu'il faut faire effort pour se souvenir de la guerre. Je vais à Corfou ; mes deux amis rejoignent, l'un l'aviation militaire de Salonique, l'autre la mission navale d'Athènes. Ensemble, nous venons de quitter la France ennoblie par son effort et penchée sur lui ; nos destins vont nous séparer bientôt sur les marches extrêmes de la guerre orientale. Entre les besognes de la semaine dernière et celles de la prochaine, cette promenade sans autre dessein que le plaisir des yeux et la délectation des souvenirs forme quelques heures de vacances parfaites.

Le Forum et le Colisée, le Pincio et le Vatican, pôles de la gloire et des délices romaines. Hors Paris, je ne ne connais point d'autre ville où le plus ignorant des voyageurs sente mieux qu'il se promène dans l'histoire. Les pierres parlent. Les ruines appellent vers les siècles passés. Elles sont comme ces femmes très belles que la vieillesse outrage sans leur ôter la flamme du regard, l'éclat du teint, et ce je ne sais quoi d'indestructible qui fait rêver le passant : « Que cette femme dut être belle, puisque ses cheveux blancs séduisent encore ! »

Quel âge, sinon le nôtre, pourra jamais comprendre la douloureuse majesté des ruines? Quelles âmes, sinon les françaises, recevront un choc plus sourd devant une colonne rompue, des statues mutilées, un amas de pierres amoureusement sculptées par les hommes et massacrées par des Barbares? Les temples écroulés du Capitole connurent la jeunesse rayonnante de la cathédrale de Reims. Nos yeux contemplent aujourd'hui la même patine atténuée dont la pitié du temps revêtira les décombres de nos villes martyres. Là-bas comme ici, les pierres qui gisent à terre sont les larmes de l'Histoire.

Brindisi, 3 mai 1916.

De Vintimille à Brindisi, sur ce long trajet diagonal de la péninsule italienne, rendu plus long par les retards de trains et l'incertitude des correspondances, une conviction se forme, s'amplifie d'étape en étape, et devient impérieuse. Sur cette terre que la nature avait faite riche, et à qui l'unité politique a rendu l'union d'effort vers la prospérité, un extraordinaire jaillissement d'œuvres grandes, de travaux, d'industrie humaine, traduit à chaque pas la deuxième renaissance de l'Italie. Les beaux ports, heureusement situés dans des golfes et des baies bien placés sur les routes commerciales, s'accroissent de bassins immenses, de jetées de granit, propres à recevoir les plus puissants paquebots du trafic universel. Les nobles villes, respectueuses de leurs trésors d'art, les entourent de monuments altiers, gares, hôtels de ville, bourses et galeries, nécessaires au mouvement des foules modernes et à l'opulence des transactions nouvelles. L'on ne sent point, dans ces architectures, de hâte ni de petitesse. Les quartiers récents, ceux où la pierre d'hier a remplacé les laideurs enchevêtrées de jadis, montrent une ordonnance solide et raffinée ; quelquefois, l'œil s'étonne de telle bâtisse où le maçon, anxieux de s'évader des styles et procédés classiques, a créé d'informes ornementations, magnifiques et écrasantes ; mais ce sont raretés ; l'ensemble plaît, donne au promeneur un sentiment de plénitude aérée, solide, agréable à l'œil. Certes, cette Italie en construction ne sera point indigne de ses deux aînées, l'Italie antique et l'Italie du moyen âge.

Ce sont là visions accessibles à tous, au voyageur oisif, à l'homme du monde sans autre culture que celles du goût, au promeneur, muni d'un bon guide et curieux seulement des plaisirs du regard, qui se réjouit de rencontrer d'un seul clin d'œil, dans un raccourci frappant, les créations des trois grands siècles bâtisseurs : le vingtième, le quinzième et le premier de notre ère. Mais la joyeuse surprise se prolonge et s'épanouit lorsqu'après l'admiration de son œuvre artisti-

que, l'on pénètre plus avant dans l'infinie variété des usines, des manufactures et des chantiers, quand on visite et étudie les sources du labeur de l'Italie actuelle. Là devant, il faut s'incliner. Quelque informé que l'on soit du génie de cette race, de sa pléiade de savants et de créateurs qui ont inventé, innové ou perfectionné dans tous les domaines de la science, l'admiration s'impose en face des puissantes industries que la nation adolescente a implantées sur tout son sol. La chimie, l'électricité, la mécanique, les tissus ou l'aviation, chaque effort de l'habileté humaine s'y abrite dans des palais. La lumière tombe à flots sur les ouvriers, le confort des bureaux et salles d'études rend plus agréables les recherches de l'ingénieur, l'ampleur des voûtes et la propreté des ateliers traduit la puissance gaie, le progrès souriant. Tout cela n'est que l'extérieur. Si le visiteur averti examine les machines, les procédés et les tours de main, il voit que cette splendeur n'est point seulement peinture et belle présentation. Chaque outil, chaque perfectionnement représentent la dernière trouvaille de l'ingéniosité des hommes. Dans un salon de cuivre, d'acier ou de ciment, elle agit et produit. Le moindre détail est étudié. Un fil, un engrenage, un manomètre trahissent la recherche, les résultats de la dernière semaine, que ce soit en Amérique, en Allemagne ou en France. Heureux et fiers, les ingénieurs indiquent au passant le pourquoi et le comment de tels procédés qui surprennent. Chaque usine est un luxueux résumé de tout ce qui peut se faire. Elle présente à la fois la sécurité de l'avenir, l'aise dans la réalisation, la magnificence des moyens. Une envie secrète, une jalousie que l'on n'exprime pas, surgissent au fur et à mesure de ces visites.

Sans doute, l'on sent dans cet essor la main, la manière et les capitaux germaniques : pendant plus de trente années, sur cette terre d'élection où ils ont deviné la plus riche de leurs colonies industrielles, les Allemands ont prodigué leurs conseils et leur or. A la nation, nouvelle née, gonflée d'espérances et de fortune latente, mais privée de crédit, ils ont prêté le leur. Par leur aide journalière, l'Italie a fait surgir ce merveilleux ensemble commercial et industriel qui l'a placée au premier rang des directeurs de la civilisation. La guerre présente lui a ouvert les yeux. Elle a compris que, dans le trust mondial

où l'Allemagne prétendait se soumettre toutes les forces productrices de l'univers, l'alliée de Berlin n'entendait pas lui donner un rang plus haut que celui de succursale. Elle s'est ressaisie. Se rappelant son histoire, elle a compris que l'heure était venue d'éluder une tutelle trop autoritaire ; dernière venue des grandes nations, l'Italie s'est souvenue qu'elle avait eu besoin d'autrui pour rassembler son territoire, constituer une patrie, créer son unité. A tour de rôle, chacune des nations d'Europe lui a prêté son aide temporaire ; aujourd'hui, pour sa gloire économique, les Austro-Allemands prétendaient donner leur or en échange de servilité. Elle les écarte d'un coup d'épaules. Elle reprend sa place au milieu des peuples libres et progressifs où on l'attendait depuis longtemps. Ce n'est point une intruse, encore moins une indigente, mais une Minerve armée de pied en cap, lumineuse, opulente et subtile, qui se jette dans la bataille afin de paraître encore plus grande lors de la paix qu'elle aura aidé à conquérir.

Brindisi, 4 mai 1916.

Sous l'autorité supérieure de l'amiral italien, commandant en chef à Brindisi, de nombreuses forces navales concourent à la surveillance de l'Adriatique et au harcèlement des côtes autrichiennes. Quelques croiseurs britanniques, deux puissantes escadrilles de contre-torpilleurs et de sous-marins français, une nombreuse défense mobile italienne, peuplent ce port aux multiples méandres. Dans les bassins et darses, entrant et sortant, sifflant et fumant, les navires gris sombre, gris clair et gris vert montrent cette perpétuelle activité de la ville maritime. Par groupes allègres, les bateaux légers qui prennent la faction du large sortent au matin ; après quelques jours de repos et de réparation, ils partent, couverts de signaux, repeints à neuf et pimpants, pour une tournée de gloire incertaine et de fatigues assurées. D'autres se faufilent au soir, invisibles et muets dans le dédale des bouées et des digues aux feux éteints ; l'on n'entend pas plus leur passage

que celui d'un oiseau dans l'air ; avant l'aurore prochaine, ils seront là-bas, sous les hautes rives du Monténégro et de l'Albanie, chassant et chassés. A leur retour, nocturne ou en pleine lumière, ils auront ce même air fatigué des soldats qui vont à l'arrière effacer les boues du front : une cuirasse de sel revêtira leurs cheminées ; sous la vague et l'embrun d'une semaine de dure navigation, la peinture arrachée montrera des dartres d'acier ; fourbus, courbés sous les pesantes vêtures de caoutchouc et d'huile, les hommes auront des visages mal rasés, du charbon au coin des paupières et des lèvres, des yeux rougis par la brûlure du vent et de l'écume. Quelques heures plus tard, matelots et torpilleurs seront à nouveau rajeunis. Les uns dans les rues sonores, les autres au mouillage abrité, attendront avec insouciance et gaîté les prochaines besognes.

Le temps est lointain où Brindisi, seuil de l'Europe occidentale vers les Indes et l'Extrême-Orient, ne recevait comme visiteurs de marque que les luxueux paquebots, porteurs et preneurs de la malle asiatique. Ils emplissaient le port de leurs carènes aux innombrables hublots, l'atmosphère du mugissement de leurs sirènes, la ville du flot pacifique et affairé des voyageurs et de leurs bagages. La guerre a mis, ici encore, un cadenas à cette activité féconde. L'Adriatique, la Méditerranée ne livrent plus de passage qu'aux navires de bataille ou ravitailleurs de bataille. Brindisi est close au commerce. Marchés, cafés et rues regorgent de marins qui parlent tous les langages alliés. La gare reçoit, sans cesse, les lourds wagons craquant sous le poids des munitions et approvisionnements de guerre. Sur la liste des hôtels, on ne lit que noms d'officiers venus de Grèce ou partant là-bas, chargés de missions et d'ordres, investis de commandements, en route pour leur poste. L'on constate, mieux qu'en tout autre port, le mouvement effréné de forces humaines que notre alliance dirige en tous les lieux où la victoire peut s'acquérir. La population civile est submergée, engloutie dans cet afflux perpétuel d'uniformes, de casquettes et de galons qui se précipitent en grande hâte vers les destinations de guerre. De la gare au quai, anxieux de saisir le premier train, le premier bateau, ils se présentent et vont montrer leurs papiers aux chefs des missions maritimes ou militaires, françaises ou britanniques. On

leur passe rapidement les nouvelles du jour, reçues par radiogrammes ; ils apportent les récits du pays d'où ils viennent : Paris, Salonique, Alexandrie ou Londres. Quelques heures plus tard, la vitesse les a repris, et ils ne se rappellent de Brindisi qu'un tourbillon de demandes et de réponses, de papiers lus, paraphés et contresignés, de courses en canot, en voiture, en automobile, à la recherche d'une cabine, d'un compartiment ou d'une malle égarée.

Plus calmes, en dehors de leurs navigations dangereuses, les marins détachés dans ce faubourg maritime y goûtent une existence provinciale, ennuyée, presque d'exil. Les nombreux camarades que crée une existence errante, et que l'on ne s'étonne plus de rencontrer en quelque coin perdu que ce soit, vous happent au passage et vous entraînent sur leur bateau : « D'où viens-tu? Raconte-moi les nouvelles. Viens donc cinq minutes à bord de mon sous-marin. Tu dîneras avec nous. Il y a un tel et un tel. Tu verras aussi le commandant du..., tu sais, celui qui a coulé un autrichien la semaine dernière. Il l'a d'ailleurs échappé belle. »

Entre deux tubes lance-torpilles, le cercle se forme. Des autres sous-marins, pressés au mouillage et reluisants, se détache un ami, un compagnon de quelque ancienne campagne, qui arrive en courant, main tendue, pour ne pas non plus manquer les nouvelles. La conversation s'amplifie, pleine de ces détails précis, simples, dont est fait le dialogue d'hommes du même métier. Les hasards de la mer, l'avarie ou la chance imprévues, la guigne de celui-ci, la veine de tel autre, les doléances de l'inévitable mécontent, tout s'enchaîne. Voilà quelques bons instants de gagnés, aussi bien pour le voyageur que pour l'exilé. L'on continue à table, où des officiers inconnus s'asseyent à vos côtés, se présentent sans phrases, et apportent leur paragraphe à la gazette du jour. Aux tables voisines, des Italiens, des Anglais disent bonjour et interpellent. Tout ce monde jeune, agissant et féru d'action, loge dans un vaste paquebot germanique, interné à Brindisi, et aménagé en caravansérail des officiers de sous-marins. Il y a aussi des aviateurs, des aéronautes, tous ceux qui, de par leurs fonctions, ne sont point pourvus d'un logement réglementaire. Dans la grande salle à manger du paquebot, aux dorures et

aux rinceaux dessinés à Munich, l'essaim des officiers alliés se répartit suivant les goûts, les spécialités et les nations ; des matelots maîtres d'hôtel servent le même menu écrit en trois langages, de même qu'une seule pensée anime les causeries : la haine de ceux qui ont construit cette auberge flottante.

Canal d'Otrante. — De Brindisi à Corfou, 9 mai 1916.

Sur un petit chalutier, nous traversons le canal d'Otrante. Il est fatigué, branlant de la quille à la pointe des mâts. Depuis des mois le patron ni l'équipage ne se souviennent d'un vrai repos. Aujourd'hui en Adriatique, demain en Ionienne, toujours sur l'eau immense et mauvaise, ils dorment dans des draps humides, le jour ou la nuit, indifféremment, s'arrêtant aux ports pour quelques heures de charbonnage, repartant bien vite après avoir pris quelques passagers ou des colis perdus. Ils sont macérés, salis, et montrent cette bougonnerie pleine d'entrain des vrais loups de mer.

Hier au soir, nous avons mis plusieurs heures à sortir de Brindisi. Entre le mouillage du chalutier et l'issue des chenaux, la distance d'un mille ou deux, à peine, eût pu être couverte en quinze minutes. Mais il faisait une nuit d'encre. La brume, épaisse et blanchâtre, empêchait que l'on vît à deux pas. Et puis, la veille, quelques avions autrichiens avaient laissé choir sur la ville quelques bombes bien placées. De ce fait, l'obscurité et la prudence ont redoublé. La gare abrite des trains entiers de munitions, et les autorités ne souhaitent point qu'une nouvelle incursion nocturne, guidée par les lumières du port, vienne semer parmi les wagons et les rues la mort et la destruction. Quand nous avons quitté le quai, la ville était plus sombre que d'ordinaire. Les lampes bleues, faibles versluisants des cités italiennes, s'étaient presque toutes éteintes sur les places et carrefours, et nous avions buté dans maint rail, mainte caisse égarée sur la chaussée, avant d'atteindre sur le bord sombre de l'embarcadère l'obscur bachot qui nous conduisit au chalutier.

De huit heures du soir à deux heures du matin, dans les passes et entre les corps morts, hésitant, stoppé, repartant, noyé dans les ténèbres où quelques voix, des cris soudains, plusieurs bateaux surgissant du noir et y retournant, avaient été les spectres au milieu de quoi le chalutier cherchait sa voie,— un pilote enfin vint nous prendre, et nous sortit. L'hélice se mit en marche résolument, et le frêle bateau pointa dans l'immensité livide où rôdent les sous-marins. Tant bien que mal, mes compagnons et moi nous installâmes, roulés dans des couvertures, aux coins de la cabine du patron, grande comme une grande armoire. Nous nous répartîmes la veille, afin d'aider les braves gens qui la font depuis si longtemps.

Je reste sur la passerelle jusqu'à cinq heures du matin. Il fait humide et froid. Les yeux pleurent. Les cigarettes allumées se mouillent et s'éteignent. On ne voit rien que cette fumée blême et traînante, la brume, transpiration de l'eau. Quelques lueurs sales flottent au ras de l'horizon. L'aube approche. Mon camarade vient me relever à la veille. Je descends chercher dans l'armoire-logement un mauvais sommeil qui ne vient pas. Au moment où je commence à ne plus sentir sous mes coudes le bois de mon grabat, et où le roulis du chalutier devient comme le bercement d'un rêve, un brouhaha subit anime le bateau. Je me réveille, écoute, et vais me rendormir. Un coup de canon éclate. Grimpant l'échelle droite, je tombe sur mon camarade qui, dans la pénombre grise de l'aube, murmure à mon oreille : « Un sous-marin. »

Il est là, fort près. Nous attendait-il? L'avons-nous surpris dans sa patrouille nocturne? Le sommet de sa coque boursoufle, gris sur gris, l'eau calme. Plusieurs obus, bien dirigés, tombent tout près de lui, et forment autour de ce fantôme de navire comme des colonnes de fumée. L'ennemi s'enfonce. Il fait peu clair, il ne fait plus noir, et l'on ne distingue rien de précis. Que le sous-marin ait plongé ou non, notre chalutier fait un grand circuit, tourne le dos, et pique vers le sud. Tout le monde est à son poste, attendant de revoir quoi que ce soit. Personne n'aperçoit chose qui remue, sinon un ourlet incer-

tain sur la surface des ondes, une cicatrice qui marche, vite, très vite, vers nous. C'est le sillage d'une torpille. Le patron lance à gauche son chalutier. Je vais vers l'arrière, où il semble que se dirige la torpille. Arrivé au mât de pavillon, je la vois qui passe, presque à toucher, coupant notre chemin à angle droit. Elle nous a manqués de rien, mais déjà la voici hors de vue, et seules les bulles d'air de son passage, inoffensives, viennent crever dans notre écume.

Le jour, clair et pur, grandit. Après un détour, le chalutier reprend sa route vers Corfou. Les veilleurs de service continuent leur faction. Les autres se lavent, fument, se promènent sur le pont étroit. La faim nous prend. Mais le patron nous annonce qu'on avait négligé de lui dire qu'il prendrait, hier soir, trois officiers passagers. Il n'a, pour nous, aucune provision d'aucune espèce, et sa provende personnelle est maigre, car son escale à Brindisi a été courte, et il comptait se ravitailler à Corfou. Nous avons faim, je le répète. Il faut trouver à manger. Sur le pont, de grandes caisses de bois blanc portent l'étiquette de croiseurs, de cuirassés mouillés à Corfou ou aux îles Ioniennes. Le parfum de ces caisses signifie victuailles. Celle-ci contient des conserves. La paille de celle-là recèle des œufs... Les trois compères se consultent, et tombent d'accord. Un tournevis, un marteau, des tenailles, font jouer une planche ici, un joint là... Une heure plus tard, à tour de rôle, nous allons surveiller à la cuisine en plein vent l'omelette, le poulet en gelée et les asperges en branche que notre industrie a volés aux nourritures des grands navires. Sur une table grande comme un damier, nous dévorons ces rapines, rehaussées d'un fromage et d'une bouteille de vin également cambriolés. Nous n'avons pas de remords. Tout au plus rions-nous du chef de gamelle inconnu qui découvrira le trou ménagé dans ses provisions. Elles sont, d'ailleurs, succulentes.

Corfou grandit, son cortège d'îlots, de montagnes altières emplit notre horizon. Pour mes camarades, c'est une simple escale entre Paris et Athènes ou Salonique. Pour moi, c'est le nouveau terrain d'où les avions maritimes, lancés en vol sur l'Adriatique, l'Épire et l'archipel Ionien, vont faire la police des cieux et des ondes. Jadis, dans la genèse de cette guerre, je l'ai côtoyée souvent sans y atterrir. Elle m'avait paru belle,

sous les crépuscules et les aurores d'antan. Ses formes, violettes et grandissantes, semblent de bon accueil en ce soir qui la rapproche. A cinq heures, au milieu de marins de France, de soldats serbes et de spectateurs grecs, je foule son quai lumineux et nu.

RENÉ MILAN

POÈMES

FRESQUES

I

« Redoute, ô jeune cœur, mes présents, — dit l'Amour. —
Tu ne la connais pas encore, mais, un jour,
Elle viendra vers toi qui l'attendais. Ta vie
D'une lumière d'or sera soudain emplie ;
Tu frémiras d'orgueil en regardant ses yeux
Et tu te sentiras presque pareil aux Dieux
Parce que les secrets de son beau corps farouche
Seront à toi et que tu sauras que sa bouche
A le goût d'un fruit doux et que ses tendres seins
Accouplent leur rondeur en des contours divins ;
Et ceux qui te verront passer, grave, auprès d'elle,
La maudiront tout bas qu'elle te soit si belle
Et pleureront de haine et grinceront des dents
Sans se ressouvenir de leurs anciens tourments,

Et, tandis que leurs yeux suivront avec envie
Le couple harmonieux qui marche par la vie,
Moi, je torturerai ton cœur, car, chaque jour,
On paye la rançon des présents de l'Amour. »

II

Attache à ton pied nu cette sandale ailée.
L'air fraîchit et la nuit, déjà moins étoilée,
S'incline vers l'aurore et pressent le matin.
Quelque chose de doux, de tendre et de divin,
S'éveille dans ton cœur avec l'aube prochaine ;
Trempe tes jeunes mains dans l'eau de la fontaine,
Car peut-être, jadis, un Dieu s'est, en passant,
Pour y boire, penché sur la source d'argent.
Mais l'heure approche, le temps fuit, l'ombre est plus pâle.
Ne tarde plus. L'aile palpite à ta sandale ;
N'attends pas le soleil et n'attends pas le jour
Et monte d'un vol pur dans le ciel de l'amour !

III

L'Amour ! Parfois il dort, jeune, farouche et nu.
Auprès de lui, le fer que sa main a tenu
Gît sur la terre rude ou brille en l'herbe grasse ;
Parfois aussi, sur le chemin où Psyché passe,
Astucieux et solitaire, il apparaît ;
Parfois encore il rôde à travers la forêt
Où son pas presque ailé foule la feuille morte,
A moins qu'il n'aille, pèlerin, de porte en porte,
La coquille à l'épaule et le bourdon aux doigts...
Tour à tour, couronné comme les fils de rois,

Ou pauvre ainsi que ceux qui demandent l'aumône,
A travers le printemps comme à travers l'automne,
Humble ou fier, suppliant ou brusque, tour à tour
Fourbe ou tendre, furtif ou grave — étant l'Amour. —
Ce qu'il cherche, ce qu'il désire, ce qu'il veut,
Que son regard soit un regard d'ombre ou de feu,
Qu'il implore à voix basse ou qu'il parle à voix haute,
Qu'il porte une colombe ou qu'il tienne une rose,
Ce qu'il lui faut — étant l'Amour — c'est, ô Psyché,
C'est votre geste, sur son sommeil nu, penché !

LE SOUVENIR

Te souviens-tu, ô Roméo, te souviens-tu
Des beaux soirs en sang sur Vérone
Et de l'Adige vert et jaune?
Te souviens-tu
Du jardin frais
Et des fontaines
Et des cyprès
Et des palais rivaux et verrouillés de haines
Avec leurs herses et leurs chaînes?
Te souviens-tu,
O Montagu?

Et de la fête qui dansait dans les hautes salles
Avec ses masques?
Et des batailles
En pleine rue et sur les places,
Dague en main, épée au poing,
Et des torches parmi la rixe ; et, sur les dalles,
Des blessés pâles,
Qui dégrafaient, pour mourir, leur pourpoint?

As-tu donc oublié la vieille nourrice
Au chef branlant
Et l'apothicaire bavard aux mains complices
Et sa boutique
Avec l'auvent,
Et le flacon de narcotique
Et le gros moine en froc brun où pend
Le chapelet à grains d'olives
Longues et lisses,
Toutes les gens,
Toutes les choses,
Et le balcon et le rossignol et les roses?

Tu te tais, Roméo. L'Adige jaune
Et vert reflète encor les quais courbes de Vérone :
Les moulins tournent sur l'eau qui fuit
Torrentueuse et monotone...
La dalle luit
Le long des palais; des jardins
S'endorment entre les hauts murs peints;
Trois Anglais dans les Arènes
Escaladent les gradins...
Il y a marché sur la Place aux Herbes :
Les grands parasols rouges ombragent les courges vertes;
Les colombes boivent aux fontaines
Et, dans la cour du vieux couvent des Capucins,
L'auge de pierre est pleine d'herbes
Que l'on dit être *son* tombeau,
O Roméo!

Tu te tais, mais si je criais son nom d'amour
Comme l'on jette
Dans l'eau muette
Un caillou lourd,
Si je disais son nom tout bas,
Son nom d'amour,
Ne te souviendrais-tu pas?

C'EST BIEN VOUS...

C'est bien vous ! Et toujours ce grand air orgueilleux
Et dur que, quelquefois, donne la vie à ceux
Qui l'ont, servilement, à leurs genoux, ployée,
Et qui, sur son épaule esclave et rudoyée,
Ont fait peser leur rude poing, de tout son poids...
La violence vibre au fond de votre voix,
Même quand vous parlez très doucement dans l'ombre ;
Votre pied ferme écrase en marchant un décombre
Et semble, dans l'écho, le pas d'un conquérant.
C'est vous. Vous dédaignez les armes qu'on vous rend :
Votre geste est tranquille et votre front sans fièvre ;
Rien d'amer ne se crispe au coin de votre lèvre ;
Vous êtes, étant sûr d'hier, sûr de demain,
Et cependant, quand je vous vois, ami hautain,
Pareil à quelque Dieu que vous seriez vous-même,
Vous qu'on envie et qu'on admire, vous qu'on aime,
J'ai peur — et j'ai pitié de vous, car en vos yeux
Je distingue un lointain éclair mystérieux
Et je sens, prévoyant la future tempête,
Quel souffle du Destin courbera votre tête,
Vous si haut, et peut-être, ô cœur blessé, qu'un jour
Pleurera votre orgueil aux genoux de l'Amour.

LE DIADÈME

Souviens-toi de ta vie et regarde-toi vivre.
Tout soir a pour couchant l'or dont son aube a lui ;
Ainsi que le serpent s'achève par la guivre
C'est le jour qui te fait tes songes de la nuit ;

Le mot qu'on ne dit pas est inscrit sur le livre
Et, lorsque le bonheur t'offre son divin fruit,
Si ta bouche un instant à le mordre s'enivre,
C'est que tu t'es mené toi-même jusqu'à lui.

Souviens-toi de ta vie, ô vivant, car en elle
Est le secret qui te la rend douce ou cruelle ;
Il n'est d'autre destin que d'avoir été soi.

Cléopâtre déjà portait en diadème,
Invisible et royal à son front sans effroi,
L'aspic qui la tua du venin d'elle-même.

A SHAKESPEARE

L'Orgueil, l'Ambition, la Luxure, la Haine
Taciturne, qui rampe et bondit tour à tour;
Tout l'héroïsme, tout le rêve, tout l'amour ;
Ce qui pleure, s'exalte ou rit dans l'âme humaine ;

La louche Envie et qui, de la dent, mord sa chaîne ;
La Ruse au pas secret, la Colère au poing lourd ;
Le sceptre, le poignard, la torche, le tambour
Et la face danoise et la face africaine !

Tout cela : rois, héros, amants, les fous, les sages,
Palpite dans ton drame avec mille visages,
Chacun peint en sa vie et sa diversité.

Sur l'homme tout entier s'étend ton vaste empire,
Formidable et divin d'être la vérité,
Où tu règnes, parmi les Passions, Shakspeare !

SUR UN EXEMPLAIRE DE LA « CITÉ DES EAUX »

A Bernard Metman.

Versailles ! J'ai chanté tes marbres et tes eaux,
Ta pompe, ton éclat et ta mélancolie,
Et cette solitude où s'est ensevelie
La splendeur de tes jours triomphants et royaux ;

A toi qu'ont célébré cent poètes rivaux,
Non le dernier d'entre eux, à mon tour, je dédie
Ces vers que m'a dictés pour ma muse enhardie
Ton Apollon debout qui cabre ses chevaux.

Que ce livre où revit au verbe ton image
Respectueusement t'apporte mon hommage
O Versailles, jardin des eaux, palais des rois !

Et si, vainquant l'oubli d'un siècle sans mémoire,
Il lui est de survivre au delà de ma voix
Que son éternité lui vienne de ta gloire.

CHANSON

Cet ardent jardin d'Italie,
Souvenez-vous,
Était beau de mélancolie...

Cette terrasse de Touraine,
Souvenez-vous,
Dominait le fleuve et la plaine ;

Cet étroit courtil de campagne,
Souvenez-vous,
Sentait la mer et la Bretagne ;

Ce parterre d'Ile de France,
Souvenez-vous,
Était clair comme une romance ;

Cet humble clos de Normandie,
Souvenez-vous
De son herbe grasse et fleurie...

Souvenez-vous de la terrasse,
Du courtil, du clos, du jardin,
Et de cette rose, à Damas,
Près du Turbé de Saladin...

ODELETTE

Reprends la route du bois sombre,
Longe la haie et passe auprès
Du vieux cyprès
Dont l'ombre
S'allonge aiguë et grave, et tourne avec le jour ;
Reprends la route sans détour
Et revois l'ombre
Du vieux cyprès...

As-tu bien emporté
Sous ton manteau d'or et de laine,
Avec toi, la flûte d'ébène
Où ton haleine,
Hiver, été,
A tant chanté?

Regarde, c'est bien là que tu venais t'asseoir,
Avec la flûte entre tes lèvres ;
L'écho sommeille au fond du soir,
La lune entre les pins se lève,
Le bois est noir.

Mais pourquoi pleurer, en silence, de la sorte,
Parce que tant de ta vie est morte?
Qu'importe
Puisque tu peux faire revivre
L'aube et le jour,
Le midi lourd,
La nuit pensive
Et tout l'amour,
Et te revivre
En ton chant, avec tout l'amour !

ODE

J'aurais dû te donner tous les soins de ma vie,
O beau laurier luisant,
Jusques à renforcer ta racine assouvie
Du tribut de mon sang,

De l'immortel éclat de ton feuillage sombre
Enorgueillir mes yeux,
Et ne point, d'un seul pas, m'éloigner de ton ombre ;
De toi seul anxieux

Écouter pour seul chant celui de ton murmure,
Aède aérien,
Et, le regard tourné vers la gloire future,
Y conformer le mien !

Mais, hélas, trop longtemps j'ai délaissé la cime
Du mont où tu poussais
Et ma flûte peureuse a craint le vent sublime
Qui hante les sommets.

C'est pourquoi, repentants, lorsqu'au soir de mon âge
Mes pas te reviendront,
Je n'aurai pas le droit que ton amer feuillage
S'entrelace à mon front.

Heureux, n'étant de ceux que ta branche couronne
De son honneur altier,
Si, dans mes faibles mains, tu laisses en aumône
Une feuille, ô Laurier !

LA LYRE

A Gabriele d'Annunzio.

Que l'éclaire l'aurore ou que la nuit le voile,
Vigilant, haut, et prêt au combat meurtrier
Dont il guette sans peur le péril familier
Venu vers lui de par delà la mer sans voile,

Le fier oiseau de feu, de métal et de toile,
En son vol sûr qui porte un poète guerrier
Par la gloire aujourd'hui ceint d'un double laurier,
Rôde au ciel dangereux où ne luit nulle étoile.

Il plane. Le moteur bourdonne puissamment
Et, d'en bas, l'on croirait, à son bourdonnement,
En l'air grave qu'emplit une onde métallique.

Entendre, sous le doigt sublime et souverain
D'un Dieu lauré touchant à sa corde d'airain,
Vibrer au fond du ciel une Lyre héroïque.

SOLDATS

Nous voici. Nos voix sont fortes
Car nos cœurs sont glorieux
Et le pas de nos cohortes
Semble une marche de Dieux ;

Nos visages sont farouches
Sous nos casques faits d'acier
Et nous avons dans nos bouches
Un âpre goût de laurier ;

Nos mains sont noires de poudre,
Et l'on voit sur notre peau
Les mêmes traces de foudre
Que sur les plis du drapeau ;

Nos semelles de cuir rude
Sont lourdes au pied pesant,
A Verdun comme à Dixmude,
D'avoir marché dans du sang...

Ne regarde pas nos nippes
Sales et nos pieds boueux,
Ni nos bidons, ni nos pipes.
Regarde plutôt nos yeux.

Car ce qu'ils ont vu, prodige
Que nul autre n'égala,
Ce qu'ils ont vu, c'est, te dis-je,
La Victoire, ces yeux-là !

HENRI DE RÉGNIER

LES TROUBLES NERVEUX

ET LA GUERRE[1]

I

On ne rencontre pas que des accidents confusionnels chez les combattants que l'explosion d'un projectile recouvre de terre ou que le vent d'un éclatement projette à distance; on trouve également chez eux des troubles nerveux multiples, tels que la surdité, la surdi-mutité, le mutisme, la cécité, l'anesthésie et l'analgésie, les aphasies sensorielles ou motrices, les tremblements, les tics, les paralysies, les troubles circulatoires, etc.; comme beaucoup de ces troubles sont en relation non seulement avec l'émotion et l'ébranlement nerveux produits par l'explosion, mais aussi avec les modalités physiques du choc explosif, il est indispensable de dire quelques mots du mécanisme de l'explosion, tel que les physiciens le conçoivent.

Une explosion, nous disent-ils, est une combustion instantanée, une décomposition brusque qui libère un volume considérable de gaz portés à une température très élevée. Les effets mécaniques sont dus au fait même de l'explosion et à la détente qu'elle détermine. Une partie de la force vive

1. Voir les deux articles du docteur G. Dumas sur les *Troubles mentaux et la Guerre*, parus dans la *Revue de Paris* du 15 juin et du 15 juillet 1916.

inhérente aux molécules gazeuses se communique soit aux projectiles, soit aux parois fracturées du récipient et aux corps environnants qui sont ébranlés, renversés, disloqués, brisés en morceaux et projetés dans des directions différentes.

Quand la durée des réactions moléculaires qui s'accomplissent dans la substance explosive est particulièrement brève, les gaz de l'explosion développent des poussées si rapides que les corps environnants, même quand ils sont gazeux comme l'air, n'ont pas le temps de se mettre en mouvement pour y obéir graduellement ; l'air oppose alors à la détente des gaz des résistances qu'on peut comparer à celles d'une paroi fixe.

D'autre part, l'explosion, considérée dans la substance qui explose, s'y produit par une série de chocs qui partent de la première couche atteinte, se transmettent successivement aux autres couches et constituent l'onde explosive. Par suite de la décomposition successive des couches atteintes par les chocs, l'intensité de l'onde explosive, sans cesse renouvelée, demeure constante, tandis que sa vitesse augmente et peut atteindre 6 000 mètres à la seconde.

Ces ondes d'origine chimique donnent naissance, dans les milieux environnants, à des ondes physiques qui transmettent l'ébranlement, depuis le centre explosif et tout autour de lui, avec une intensité qui ne cesse pas de décroître parce que rien ne la renouvelle.

Les ondes qui se propagent ainsi se caractérisent par des compressions et des déformations subites du milieu qui les transmet ; elles cheminent avec une vitesse initiale très grande et gardent leur régularité jusqu'au moment où le milieu est interrompu ; là, ces compressions et déformations changent de nature et se transforment en un mouvement d'impulsion, c'est-à-dire qu'elles reproduisent, plus ou moins affaibli suivant la distance, le choc qui leur a donné naissance. Ainsi s'expliquerait le fait bien connu qu'une cartouche qui explose peut, sans contact de particule solide, faire exploser à distance une autre cartouche, explosion qui ne se produit pas si la seconde cartouche, suspendue à un fil, oppose une résistance moindre au mouvement d'impulsion qu'elle reçoit [1].

1. Cf. Berthelot, *la Force des matières explosives*. 1er vol., p. 1, 10, 11, 68, 69, 76, 121, 122, 199. Paris, 1883.

Ajoutons que toute explosion s'accompagne de décompressions brusques dues au vide relatif qui succède au refoulement de l'atmosphère.

J'ai, moi-même, constaté, lors du bombardement par avions de la ville de Y..., qu'une bombe ayant éclaté sur le sol, contre le mur de l'église Saint-G..., les vitraux les plus voisins s'étaient cintrés de dedans en dehors comme si l'explosion avait produit, dans son dernier temps, une forte aspiration. Un ingénieur, R. Arnoux, nous a apporté une indication beaucoup plus précise : ayant eu l'occasion d'observer, au cours de cette guerre, un baromètre de poche mis hors d'usage par l'explosion d'un gros obus allemand, il s'est aperçu que ce baromètre, simplement dérangé, avait fonctionné comme un baromètre à minima. Il a pu ainsi constater que l'explosion avait provoqué, dans la pièce où se trouvait l'instrument, à trois mètres du centre d'éclatement, une dépression très brève d'une demi-atmosphère et un refoulement qui s'opérait, d'après ses calculs, sous une pression de 10 360 kilogrammes par mètre carré, avec une vitesse de 276 mètres à la seconde [1].

Ces données élémentaires permettent de comprendre qu'à la suite d'un éclatement d'obus, dans un rayon qui ne dépasse guère 10 mètres et qui peut être souvent beaucoup plus court, on observe, en sus des blessures et des morts dues aux projectiles, trois espèces d'effets.

1° L'individu est projeté à distance ou simplement renversé par la poussée des gaz et de l'air ;

2° Il est soumis à de brusques variations de pression ;

3° Il peut être exposé à recevoir des chocs à distance, par suite de la transformation des ondes physiques d'explosion en mouvement d'impulsion au contact de son corps.

En même temps qu'à ces agents mécaniques, quelques auteurs, P. Sollier et M. Chartier en France [2], Lewin [3] en Allemagne, ont attribué un rôle aux gaz toxiques développés par l'explosion et notamment à l'oxyde de carbone. Il se peut

1. Arnoux, Société des Ingénieurs civils de France, 25 juin 1915.
2. *Les Commotions par explosif*, *Paris médical*, octobre 1915.
3. *Ueber Vergiftung*, etc., *Munch. Med. Wochenschr.* 1915, n° 14.

que des intoxications de ce genre se produisent lorsque l'explosion a lieu dans un espace relativement clos, dans une cave ou un abri souterrain par exemple, mais je n'ai pas eu l'occasion d'en rencontrer chez les commotionnés de la nᵉ armée.

Nous aurons donc à invoquer et à discuter l'influence de quatre facteurs pour expliquer les accidents nerveux qui se rencontrent chez les sujets atteints d'obusite ou de commotion par explosif. Ces facteurs sont l'émotion, l'ébranlement physique du corps et du système nerveux, les variations de pression et peut-être le choc à distance.

***

Parmi les troubles nerveux que l'on trouve chez les commotionnés, il en est de constants ou tout au moins de très fréquents qui concernent la vie végétative et l'émotivité.

Quand on excite, chez le normal, le tendon rotulien ou le tendon d'Achille par un léger choc, on obtient une propulsion de la jambe en avant ou une extension du pied sur la jambe ; ce sont là des réflexes tendineux et on peut en provoquer d'analogues partout où un tendon est accessible à la percussion. Quand on excite, par un frottement ou par une piqûre d'épingle, la plante des pieds, de l'abdomen ou d'autres surfaces cutanées, on obtient un léger fléchissement des orteils, une contraction des muscles abdominaux ou toute autre contraction correspondant à la région excitée. Ce sont là des réflexes cutanés. Quand on fait porter sur la rétine une excitation lumineuse, on provoque dans les fibres circulaires de l'iris un contraction réflexe qui rétrécit plus ou moins l'orifice pupillaire. Sans entrer dans d'autres détails, nous dirons que chez les commotionnés, les réflexes tendineux sont presque toujours plus vifs, que les réflexes cutanés présentent cette modification dans les trois quarts des cas et les réflexes pupillaires dans un tiers des cas seulement. Un très petit nombre de sujets avaient un ou plusieurs réflexes cutanés abolis ; les autres avaient des réflexes cutanés normaux. Un grand nombre avaient des réflexes pupillaires à peu près nuls et les

pupilles dilatées ; souvent la dilatation était inégale. Les autres avaient des réflexes pupillaires normaux.

Dans l'ordre circulatoire, j'ai constaté souvent l'accélération permanente du cœur et plus souvent encore son ralentissement également permanent ; mais le plus grand nombre des sujets que j'ai observés se maintenaient dans la moyenne, entre 70 et 85.

A ces troubles de l'innervation du cœur il faut joindre un déséquilibre beaucoup plus fréquent de l'innervation des artérioles de la peau que j'ai rencontré, pour ma part, dans la presque totalité des cas et qu'on désigne, suivant son intensité, sous le nom de raie de Trousseau ou de dermographisme. (δέρμα, *peau*, γράφω, *j'écris*.)

Chez beaucoup de nos sujets (60 p. 100 environ), la peau frottée avec l'ongle présente une raie d'abord blanche, puis rouge, qui persiste longtemps... C'est une sorte de dermographisme léger. Chez les autres commotionnés, on voit apparaître, pour la même excitation, une raie rouge à laquelle succède une raie blanche qui devient de plus en plus saillante. On peut ainsi tracer sur la peau, avec le crayon ou l'ongle, des caractères en relief qui s'effacent après une durée variable.

Dans les muscles du pharynx et de l'œsophage, beaucoup de commotionnés accusent un sentiment de constriction qui, chez plusieurs d'entre eux, se traduit objectivement par des spasmes toutes les fois qu'ils veulent avaler ; d'autres accusent aussi un sentiment de gêne respiratoire qui correspond objectivement à de l'oppression et à de la dyspnée.

Un grand nombre ont, pour les raisons les plus futiles, des crises aiguës de peur ou d'angoisse qui se manifestent par une accélération de la respiration et du pouls, par des larmes, des transpirations profuses, du tremblement, des bégaiements et de l'agitation motrice. L'imitation, même grossière, du bruit du canon suffit pour provoquer des réactions d'angoisse chez un grand nombre de ceux qui ne sont pas en état de stupeur. On peut même, avec les plus susceptibles, se borner à prononcer de simples mots d'épreuve, tels que canon, fusil, obus, marmite, etc... Quelques malades, qui souffrent particulièrement de cette susceptibilité, demandent qu'on ne leur parle jamais de la guerre ; tel Blondel, qui m'écrit quinze jours après son

accident : « Aujourd'hui encore, je ne peux lire les nouvelles de la guerre dans les journaux et j'évite soigneusement les conversations relatives à ce sujet ; l'impression que me produisent ces faits est telle que je ne peux m'empêcher de pleurer et qu'une confusion inexplicable gagne mon cerveau. Cette confusion est, il est vrai, passagère si j'essaie de donner un autre cours à mes pensées. » Mais, quelque soins que l'on apporte à écarter de ces malades les souvenirs pénibles, les faits parlent souvent d'eux-mêmes et déterminent de véritables crises émotives. C'est ainsi que le bombardement par avions de la ville de Y... a littéralement affolé plusieurs de nos commotionnés, pourtant bien en sécurité dans les caves de l'hôpital.

Ces troubles réflexes et émotifs, qui sont plus ou moins marqués suivant les individus et qui sont rarement au complet chez le même, se produisent d'ordinaire en assez grand nombre pour former une sorte de tableau clinique ; ils correspondent à peu près aux symptômes par lesquels Dupré a caractérisé la constitution émotive, et, comme nous le verrons, c'est une question de savoir si cette constitution a été créée ou seulement révélée chez les commotionnés par la commotion.

***

Avec ces troubles nerveux de la vie végétative, mais dans une proportion beaucoup moindre, on rencontre, chez les commotionnés, les accidents nerveux de la vie de relation, parmi lesquels le plus fréquent est le mutisme.

Sur 348 sujets que nous avons examinés en dix mois, 65 ont été muets et, qu'ils souffrissent de leur infirmité ou qu'ils en prissent leur parti — ce qui était le cas le plus fréquent — ils ne répondaient que par écrit ou par signe aux questions posées, sans paraître se douter que l'on pût répondre autrement.

Prenons-en quelques-uns au hasard parmi ceux qui s'expriment ainsi et ordonnons-leur de parler. Les uns, le plus grand nombre, font une très forte expiration sans actionner leur larynx, de sorte que la colonne d'air qui sort de la trachée n'entraîne aucune vibration des cordes vocales. Les autres, dont la proportion beaucoup plus faible n'atteint pas 20 p. 100,

ne font aucun effort d'expiration ; ils se bornent à ouvrir la bouche sans remuer ni la langue ni les lèvres. La plupart savent encore se servir de leur langue pour la mouvoir dans toutes les directions et de leurs lèvres pour faire mine de sucer, de souffler, etc., mais ils ne peuvent plus articuler un mot, et ils n'imitent pas du tout ou ils imitent très mal et sans aucun résultat les mouvements d'articulation qu'on fait devant eux. Il semble donc que chez les uns c'est la phonation qui est atteinte, et chez les autres l'articulation.

Un très petit nombre de commotionnés parlent à voix basse, comme s'ils n'avaient pas la force de parler tout haut, et, quand on les presse d'élever la voix, ils se disent incapables de l'effort qu'on leur demande.

D'autres, surtout ceux qui ont été muets et qu'on a guéri par des procédés rapides, parlent lentement, en scandant les mots : « Je-vais-beau-coup-mieux; je-sens-que-ce-la-re-vient. » D'autres bégaient après ou sans avoir été muets, ils s'arrêtent sur certaines syllabes, en particulier sur les syllabes des mots un peu longs et les répètent d'une façon « spasmodique et explosive » comme l'ont très justement écrit Paul Sollier et J. Chartier [1].

On rencontre également, dans l'ordre moteur, des paralysies, des vertiges, des tremblements et des tics.

Les paralysies sont produites par la perte de la motilité volontaire, soit dans un groupe de muscles, soit dans un membre, soit dans les deux membres supérieurs ou inférieurs, soit dans une moitié du corps.

Lévy Valensi a rapporté le cas d'un soldat qui ayant eu tout d'abord une atteinte de paralysie radiale vraisemblablement provoquée par le froid, a présenté après l'explosion de sa tranchée, une paralysie des muscles extenseurs et fléchisseurs de la même main [2].

Jolly [3] rapporte le cas très analogue d'un militaire qui avait fait, il y a dix ans, une paralysie radiale gauche et qui a fait une paralysie brachiale double à la suite d'une explosion de grenade.

1. Le Mutisme et l'inaudition fonctionnels, *Revue de médecine*. Décembre 1916.
2. *Presse médicale*, n° 23, 1915.
3. Schmidt's, *Jahrb. d. ges. Medizin*, 321, 141, 1915

On a rapporté de même plusieurs cas de paralysies d'un membre inférieur ou des deux membres survenues à la suite d'explosion d'obus à proximité.

Pour ce qui me concerne, je n'ai pas observé de paralysie complète mais cinq cas de parésie crurale simple ou double. Les sujets pouvaient encore mouvoir, mais sans force, les membres inférieurs.

Saclof, qui avait été précipité par le vent de l'explosion dans un trou qu'il creusait, a présenté non pas une paralysie des jambes mais des dérobements subits pendant tout le temps qu'a duré son délire onirique. Il s'avançait dans la salle, les yeux perdus dans le vide, parce qu'il était resté aveugle après son accident, et la main tendue devant lui pour éviter les obstacles. Puis, tout à coup, il paraissait regarder quelque chose sous ses pas et faisait un grand geste d'effroi. Il s'affaissait alors brusquement. Le reste du temps, dans les moments de répit, il allait et venait dans la pièce, sans que la marche parût troublée autrement que par la cécité.

Je n'ai rencontré que quatre fois chez des commotionnés ce trouble curieux qu'on appelle astasie-abasie et dans lequel les malades, sans parésie ni paralysie des membres inférieurs, sans incoordination des autres mouvements, sont incapables de coordonner leurs contractions musculaires pour la station debout et pour la marche. Chez tous la marche était gênée ou rendue impossible par les mouvements de flexion et d'extension ou par les mouvements de trépidation qui s'exécutaient dans les jambes quand ils étaient debout.

Je tends à croire également que les hémiplégies par commotion ont été assez rares. Je n'en ai rencontré que trois cas. Encore dans l'un s'agissait-il d'une hémiparésie plutôt que d'une hémiplégie. Le cas le plus net a été celui du soldat Buffet qui était allongé sur un lit de camp, vers trois heures de l'après-midi, dans une cabane qui lui servait d'abri, lorsqu'une torpille, crevant le toit, est venue tomber près de lui; il n'a eu que le temps de gagner la porte et de l'ouvrir; le vent de l'explosion l'a projeté en avant et l'a roulé par terre. Il a perdu connaissance pendant quelques minutes, mais il a pu gagner tout seul le poste de secours pour faire panser une plaie contuse qu'il s'était faite, en tombant, sur la partie

droite du front. Le lendemain, il a senti son côté gauche plus lourd ; quelques heures plus tard, il traînait ce côté plus qu'il ne le mouvait, et, en trente-six heures, une paralysie flasque et totale du membre supérieur et du membre inférieur s'est établie.

On a beaucoup parlé, dans les réunions de neurologistes de l'armée, d'une catégorie de commotionnés très étranges, au moins par leur aspect extérieur, et qui se caractérisent par une incurvation plus ou moins accusée du tronc. Souques et madame Rosanof-Saloff qui les ont baptisés du nom de campto-cormiques (κάμπτω je courbe, κόρμός le tronc) en ont donné une très bonne description [1], en insistant sur les déformations morphologiques qui se produisent au niveau des lombes, du dos, du ventre et des fesses, par suite de l'attitude vicieuse de la colonne vertébrale ; mais, plus le sujet se courbe, plus il est obligé de porter la tête en haut et en avant pour regarder devant lui, et cette attitude, aussi caractéristique que la précédente, raccourcit la nuque en y dessinant des plis transversaux.

J'ai observé neuf courbe-troncs dans la *n*e armée ; chez les uns l'incurvation était particulièrement marquée dans la partie dorsale de la colonne ; chez la plupart, elle était surtout manifeste dans la région lombaire. Quand on leur demandait la raison de leur attitude, ils répondaient invariablement qu'ils ne pouvaient se redresser sans souffrance, et, de fait, ils paraissaient souffrir et résistaient en se plaignant quand on essayait de les redresser en leur appuyant le dos contre un mur.

On constate, chez beaucoup de commotionnés, des tremblements tantôt continus, tantôt intermittents, tantôt généralisés à tous les membres, tantôt limités aux bras et aux jambes, quelquefois à un bras ou à une jambe, et quelquefois enfin à une extrémité.

Je n'ai constaté que dix fois chez nos commotionnés des mouvements expressifs automatiques ; l'un d'eux, Eyrich, avait, quatre fois par minute, des contractions localisées à l'épaule et au bras gauche et qui reproduisaient assez exacte-

1. *Revue de neurologie*, novembre-décembre 1915, p. 937.

ment une des expressions de la peur. L'avant-bras se fléchissait sur la poitrine dans un geste de protection, tandis que l'épaule remontait brusquement. Le sujet paraissait chaque fois regarder fixement quelque chose. Il était alors dans un délire onirique silencieux et ne répondait même pas aux questions posées à voix basse. Il a gardé ces contractions quelques jours après être sorti de son délire, mais comme il avait perdu tout souvenir de l'état dont il sortait, il n'a jamais pu me donner la moindre explication.

Parmi les neuf autres malades, deux torpillés ont eu, pendant leur délire onirique, des mouvements d'oscillation de la tête qu'ils portaient tantôt à droite, tantôt à gauche d'une façon continue, avec l'œil fixe et une expression inquiète. Les mouvements d'oscillation se sont atténués d'eux-mêmes après la disparition de l'onirisme et ont cessé en quelques jours. Les sept autres malades avaient des tressaillements plus ou moins espacés ; c'étaient des mouvements automatiques et réflexes très analogues à ceux de l'étonnement et de la peur.

***

Dans l'ordre sensitif, les troubles qui frappent le plus, sans qu'on ait besoin de les chercher, c'est la cécité et la surdité.

Ces surdités présentent tous les degrés, depuis la surdité légère ou moyenne jusqu'à la surdité totale ; elles sont bilatérales ou unilatérales.

Presque tous les sourds accusent des bourdonnements, des bruits qu'ils comparent à des sons de cloches ou à des canonnades lointaines (boum, boum, boum) et plus souvent encore à des sifflements tout à fait analogues à ceux que nous entendons après un cri aigu : « Je vis dans les sifflements, dit Galois, ils m'entourent ; où que j'aille, j'ai la sensation que tout siffle et je n'entendrai rien tant que ces sifflements continueront. »

Six sourds seulement m'ont déclaré ne rien entendre, ni bourdonnements, ni sifflements.

Un certain nombre de sourds étaient en même temps

muets et rentraient par là dans une catégorie que nous connaissons.

Gilbert Ballet nous a mis très heureusement en garde contre une erreur qui consisterait à prendre pour des sifflements ou des bourdonnements des images auditives intenses et obsédantes ; il a conté le cas d'un zouave, commotionné par un éclatement d'obus, qui entendait l'obus siffler et éclater, plusieurs mois après son accident. Ce phénomène de représentation mentale et presque d'hallucination, qui se produit quelquefois, n'a en effet aucun rapport avec les sifflements et les bourdonnements que nous constatons et qui ont, comme on le verra, une tout autre origine.

Dans un certain nombre de cas, les sifflements et les bourdonnements se sont accompagnés de troubles de l'équilibre, les sujets ayant éprouvé les sensations illusoires de déplacement et réagi contre elles par des mouvements nécessairement inadaptés.

J'ai observé dix fois seulement ces troubles de l'équilibre et toujours avec bourdonnements et diminution de l'ouïe ; le tableau clinique réalise alors les symptômes de ce que les vieux cliniciens appelaient la maladie de Ménière.

Le cas le plus remarquable a été celui de Perro, un jeune soldat de dix-huit ans, qui a présenté, entre autres symptômes, après l'éclatement d'un obus à proximité, une surdité presque complète de l'oreille droite avec de forts bourdonnements du même côté et l'illusion que les objets tournaient en cercle de gauche à droite.

Il présentait aussi des oscillations de la tête de bas en haut et de haut en bas, ainsi que des oscillations des globes oculaires dans le même sens, et, de temps à autre, il paraissait entraîné en arrière et à gauche comme s'il avait été sur le point de culbuter. Il avait des troubles de l'équilibre quand il marchait devant lui ou dans le sens de la largeur, et il s'affolait littéralement, avec angoisse, accélération du pouls, transpiration aux tempes si on essayait de lui faire gravir un escalier ou une échelle ou même si on le soulevait en l'air en le prenant par les bras.

Je n'ai vu que neuf commotionnés atteints de cécité bilatérale et unilatérale. Grasset a eu affaire, il y a quelques mois,

à une série de muets qui avaient tous été aveugles et sourds ou tout au moins sourds [1]. Il y avait là pure coïncidence. La cécité, même très incomplète, est assez rare chez les commotionnés ; les muets ne sont pas nécessairement sourds et encore moins aveugles.

Toutefois Saclof, celui-là même qui a eu du dérobement subit des jambes, a été aphone, sourd-muet et aveugle lorsqu'il a repris connaissance quelques heures après son accident, et, trois semaines plus tard, il voyait encore, de chaque œil, un nuage opaque qui occupait toute l'étendue du champ visuel.

Un autre commotionné, Paulin, ancien élève de la Sorbonne, a bien voulu me raconter, avec quelques détails, ce qu'il se rappelle des circonstances dans lesquelles il fut atteint d'un trouble bilatéral et passager de la vue. « Je ne me rappelle plus rien, m'écrit-il, de ce qui a précédé et suivi l'explosion de la marmite. (C'était ce qu'il y a de mieux, une Jack Johnson 210.) Je sais seulement que l'on m'a porté dans la tranchée et de là au poste de secours. En fait de blessures, je n'ai alors qu'un fort noir au front et quelques déchirures à la peau du ventre. J'ai été projeté en l'air, paraît-il, et me suis cogné la tête en retombant. Le premier sentiment que j'éprouve, le troisième jour, est celui d'une stupidité qui se manifeste principalement par des confusions de mots, un bégaiement continuel dès que je veux parler, enfin, à de certains moments, une cécité presque complète. Je vois d'abord une sorte d'insecte qui se promène en l'air de droite à gauche ; aussitôt tout se brouille et les objets me paraissent rentrer les uns dans les autres ; je ne distingue plus rien d'extérieur. »

Trois autres commotionnés ont présenté une cécité incomplète et unilatérale (deux cécités gauches et une droite), et ils ont gardé dans l'œil atteint un brouillard qui a duré huit jours pour le premier et trois semaines pour le second.

Quatre autres, qui ont été aussi muets, se plaignent encore d'y voir trouble des deux yeux, quinze jours après qu'ils ont recouvré la parole.

A côté de ces troubles qui frappent l'observateur par leur

1. Les Psychonévroses de guerre, *Presse médicale*, 1er avril 1915

fréquence ou leur importance, on peut noter beaucoup de troubles sensitifs plus discrets comme l'anesthésie et l'analgésie. Ces anesthésies et ces analgésies s'étendent parfois à toute la surface cutanée du corps; c'est le cas de Bonnard, un courbe-tronc, qui sent confusément les contacts et qui ne sent pas les piqûres depuis sa commotion, quelle que soit la zone cutanée sur laquelle on opère, excepté le visage. D'autres fois, l'anesthésie ou l'analgésie occupent seulement un côté du corps. C'est le cas de Saclof, peu sensible aux contacts et à la piqûre sur le côté droit. Eyrich est sensible au contact sur le côté droit, mais il annonce les piqûres comme des contacts pour toute partie droite de son corps sans pouvoir dire où on l'a touché. Dillo ne sent plus son bras droit, ne croit plus l'avoir quand il ne le regarde pas : il présente dans toute cette région une diminution de la sensibilité tactile, musculaire, articulaire, ainsi que de la sensibilité à la douleur, et le côté droit tout entier sent très confusément les contacts et les piqûres.

Favre, qui a été sourd-muet, a présenté une insensibilité de tout le côté droit du corps pour le contact et la piqûre ainsi qu'une parésie du bras droit et de la jambe droite.

Chez Crivelli, j'ai constaté un curieux phénomène connu sous le nom d'allochirie ; le malade attribue au côté gauche dont la sensibilité est restée intacte non seulement les contacts et les piqûres du côté droit, mais les contacts et les piqûres du côté gauche dont les sensibilités tactile et douloureuse sont très diminuées.

Souvent les analgésies et les anesthésies de nos commotionnés, au lieu d'occuper toute la surface ou un côté du corps sont irrégulièrement disposées. Chez Baptiste c'est la partie droite de l'abdomen et le bras droit, du poignet à l'épaule, qui sont anesthésiques ; chez Colin la partie gauche du thorax est insensible au contact et à la douleur.

Il s'agit d'ailleurs, dans presque tous les cas, d'une diminution de la sensibilité plutôt que d'une analgésie ou d'une anesthésie complètes.

En opposition avec ces fréquentes diminutions de la sensibilité tactile et de la sensibilité douloureuse, tous les observateurs ont constaté quelques exaltations de la sensibilité dou-

loureuse diversement localisée. J'en ai constaté quelques cas, notamment chez Bonnard et d'autres courbe-troncs qui présentaient de l'hypéralgésie le long de la colonne vertébrale et notamment dans la région lombaire ; chez Boulet qui, avec une anesthésie totale de la cornée pour le contact et la douleur, présente une exaltation de la sensibilité douloureuse sur toute la surface du ventre, chez Baptiste qui présente une exaltation de la sensibilité douloureuse dans la région inguinale gauche.

Il arrive assez souvent que l'impotence fonctionnelle d'un organe ou d'un membre soit accompagnée de l'anesthésie de l'organe, du membre ou de la région tout entière. C'est ainsi que Georges Guillain[1] a constaté, chez un muet commotionné, en même temps qu'une paralysie apparente de la langue, une disparition du réflexe pharyngien et une anesthésie buccolinguale.

Sollier va même jusqu'à penser que les troubles de la sensibilité sont toujours superposés aux troubles moteurs. Nous avons signalé cette superposition chez Favre à la fois parésié, anesthésique et analgésique du côté droit et nous aurions pu la signaler également chez Dillo qui présente une parésie de la jambe droite. Mais il s'en faut de beaucoup que le fait nous ait apparu comme constant.

Le dernier muet qu'il m'a été donné de voir avec le docteur Galtier et dont nous avons exploré ensemble la sensibilité, n'avait aucune espèce d'anesthésie de la gorge, du cou, de la langue ; il avait un réflexe pharyngien très net et, sur toute la surface du corps, une sensibilité normale pour le contact, la douleur, le chaud et le froid.

Dans l'ordre mental, je rappelle que j'ai déjà signalé des amnésies globales, s'étendant à toute la vie, — telle l'amnésie du marbrier qui ne se souvenait ni de son nom ni de sa femme ni de son métier ni de rien après sa commotion — et les amnésies électives ne concernant qu'une catégorie très particulière de souvenirs.

Il est des amnésies encore plus spéciales. C'est ainsi que le lieutenant Marot, un émotionné atteint de cécité verbale, est incapable de lire les textes imprimés et les textes manuscrits,

1. Réunion médicale de la 6e armée, 3 mai 1915.

et que, mis en présence d'un texte manuscrit qu'il doit copier, il le dessine sans reconnaître les lettres, avec une telle servilité que je ne puis plus distinguer la copie du modèle.

Delnod, un jeune garçon assez fin et assez instruit, atteint comme Marot de cécité verbale, copie, avec la même exactitude servile et sans y reconnaître une seule lettre, des textes anglais, russes, grecs. L'un et l'autre signent aisément leur nom, avec un beau paraphe, grâce à la conservation de leurs habitudes motrices, mais ils sont incapables de reconnaître leur paraphe et de lire leur nom.

Je demande à Marot s'il pourrait écrire sur une enveloppe l'adresse de sa femme ; il prend une enveloppe et se confiant, comme pour sa signature, à ses habitudes motrices, il écrit sans hésitation : « Madame Marot, 18, Chemin de X... à N..., Gard », mais il est incapable de se relire.

J'ai connu trois cas de ce genre auxquels il faut joindre le cas du musicien Soldis qui faisait de la cécité musicale et se déclarait incapable de lire les lignes d'une portée et de reconnaître la clef de sol.

Dans la surdité verbale, les malades entendent le son des mots, mais n'en comprennent plus le sens ; leur propre langue parlée devant eux leur fait l'effet d'une langue étrangère qu'on ne leur aurait jamais parlée. Je n'ai pas rencontré de malade qui eût de la surdité verbale pour le français, mais j'en ai rencontré un, Morel, un élève de la Sorbonne, qui avait une surdité verbale complète pour le latin et une surdité atténuée pour le grec qui lui donnait l'impression d'un langage incompréhensible et cependant familier.

Chez aucun commotionné, je n'ai rencontré de l'agraphie c'est-à-dire la perte des mouvements nécessaires à l'écriture.

En revanche j'ai vu quelques cas d'aphasie, que je distingue avec Janet du mutisme et de l'aphonie tels que je les ai décrits. Nos aphones et nos muets sont persuadés que leur larynx et leur langue sont paralysés, incapables de se mouvoir pour le son ou pour la parole ; les commotionnés aphasiques n'incriminent ni leur larynx, ni leur langue, ni aucun organe ; ils sont seulement persuadés qu'ils n'ont plus la mémoire des mots. « J'avais perdu la mémoire de la parole », disent les

uns. « Je ne vois pas comment il faut dire les mots », écrivent quelques malades de P. Chavigny[1].

Cette amnésie du mot parlé comporte d'ailleurs tous les degrés et la plupart du temps n'est pas absolue, le malade gardant à sa disposition quelques mots qu'il prononce plus ou moins bien. Un de nos malades pouvait dire le mot *képi* qu'il mettait d'ailleurs à toutes les sauces.

Il y a là des amnésies très spéciales, véritables aphasies sensorielles et aphasies motrices que j'ai écartées à dessein de la description des troubles mentaux parce que ce sont des accidents très analogues aux paralysies et aux anesthésies décrites ici et qu'ils relèvent à mon avis, des mêmes explications.

***

Trois espèces d'interprétation peuvent être essayées qui d'ailleurs ne s'excluent pas et qui même se complètent, bien qu'elles soient de valeur inégale.

Quand on fait de l'interprétation physiologique, on essaye d'expliquer par des lésions du système nerveux, de ses enveloppes, des organes périphériques ou par une intoxication nerveuse un certain nombre des troubles observés.

On fait de l'interprétation émotionnelle quand on considère certains troubles moteurs et sensitifs comme les manifestations d'une émotion présente dont ils sont l'expression ou d'une émotion disparue dont ils sont les séquelles.

On fait de l'interprétation pithiatique quand on estime que certains accidents sensitifs et moteurs sont le résultat de l'autosuggestion ou de la suggestion, et qu'ils peuvent être guéris par la persuasion (Πειθώ persuasion ἰάομαι je guéris). On verra d'ailleurs que nous prenons le terme de persuasion au sens large.

L'interprétation physiologique triomphe complètement et sans peine quand il s'agit d'expliquer les troubles de la vie végétative qui se rencontrent avec abondance chez les commotionnés. Que l'émotion se produise seule, qu'elle soit intense et suivie de commotion, ou qu'elle soit minime alors que la

1. La Psychiatrie aux armées. *Paris médical*, octobre 1915.

commotion est tout, il n'est guère possible d'expliquer autrement que par l'ébranlement du système nerveux central l'exagération des réflexes cutanés, tendineux et pupillaires, la dilatation exagérée et permanente des pupilles, le déséquilibre du système vaso-moteur, l'accélération ou le ralentissement du rythme cardiaque, l'éréthisme de l'émotivité, etc., etc.

Nous pourrions, pour chacun de ces troubles, tenter une explication plus ou moins satisfaisante et plus ou moins hypothétique, dire par exemple que l'exagération des réflexes tient à la diminution de l'activité de l'écorce cérébrale qui ne refrène plus la tonicité des centres inférieurs, que le ralentissement cardiaque tient à la fatigue et à l'épuisement du système nerveux, etc., etc., mais, après ces explications partielles et plus ou moins discutables en l'espèce, il faudrait toujours en venir à admettre que l'émotion et la commotion produisent les troubles en question parce qu'ils déterminent dans les centres nerveux des modifications mécaniques, chimiques, toxiques aussi probables qu'inconnues.

Sous cette forme, où l'émotion elle-même n'intervient qu'à titre de choc et nullement par son contenu psychique, l'explication physiologique ne peut être contestée. C'est avec les accidents de la motricité volontaire, de la sensibilité, de la parole, de la mémoire, que les difficultés commencent.

***

Je ne connais personne qui ait signalé chez les commotionnés les accidents d'aphasie sensorielle et motrice que j'ai observés, mais ces accidents ont été constatés d'autres fois dans des conditions analogues, en particulier à la suite de fortes émotions, et on en trouvera quelques exemples dans la thèse de Saupiquet, sur le mutisme et l'aphasie hystérique [1]. L'explication physiologique la plus simple consiste à supposer que la commotion a provoqué un ébranlement physique et peut-être même des lésions traumatiques des centres de la parole, mais il est à noter que plusieurs de nos aphasiques

1. *Thèse de Lyon*, 1904.

sensoriels ou moteurs, notamment Marot et Soldis, n'ont eu que des émotions non suivies de commotions, et que tous ont fait leurs accidents aphasiques non pas dans la période même qui a immédiatement suivi le choc mais dans une période plus tardive, au moment où ils commençaient à se reprendre et à sortir de leur confusion mentale. On pourrait plus logiquement penser, puisque tous nos malades sont vraisemblablement intoxiqués par l'émotion et la commotion [1], à des aphasies transitoires de nature toxique, et il se peut en effet que l'intoxication soit pour quelque chose dans la difficulté réelle que certains malades éprouvent à trouver leurs mots ou à les reconnaître à la lecture et à l'audition, mais, comme nous le verrons, c'est l'autosuggestion qui parachève et qui fixe ces aphasies quand elle ne les crée pas tout à fait.

Je ne vois guère que Sollier et Chartier qui aient tenté d'expliquer le mutisme des commotionnés par les effets physiologiques de l'explosion.

L'examen du larynx, pratiqué sur leurs malades par le professeur Lannois et par le docteur Garel de Lyon, a révélé une paralysie symétrique des muscles constricteurs, les cordes vocales largement écartées restant immobiles, en position cadavérique, quelles que fussent les tentatives faites par les sujets pour émettre un son.

Les deux auteurs rappellent que, dans certains cas de dépression atmosphérique même lente, on aurait constaté que le son de la voix s'abaisse par relâchement des cordes vocales, et ils admettent que les décompressions instantanées de l'explosion auraient des effets analogues mais plus marqués. « Enfin, ajoutent-ils, on sait que des vibrations extrêmement rapides peuvent avoir sur les muscles une action directe, et on est en droit de supposer que les muscles délicats du larynx peuvent, plus que d'autres, subir cette influence [2]. »

J'ai prié de mon côté les docteurs Marcorelle et Gagnier d'examiner quinze de nos malades aphones. Chez l'un, ils ont trouvé les cordes vocales rosées, signe de laryngite en voie de guérison ; chez deux autres un peu de pharyngite des fumeurs, chez tous une parésie ou une paralysie des muscles adduc-

1. Cf. notre article du 15 juillet 1916.
2. *Le Mutisme*, etc., etc. (voir *loc. cit.*).

teurs des cordes vocales qui ne se rapprochent plus pour l'émission des sons. M. Marcorelle a ajouté que, sur une trentaine de cas d'extinctions de voix émotionelles qu'il avait vus avant la guerre, dans sa clientèle ou dans les hôpitaux, il avait toujours trouvé cette même parésie ou paralysie.

Mais ces constatations, tout intéressantes qu'elles sont, n'ont pas grande valeur explicative, comme l'a déjà remarqué Pierre Janet. « Nous ne savons, dit-il, déterminer le rapprochement des cordes vocales qu'en demandant au sujet de crier ou de prononcer un son. Or il s'agit justement de sujets qui ne savent ni parler ni crier et qui, par conséquent, ne peuvent produire le mouvement des cordes vocales que nous leur demandons ; l'immobilité des cordes vocales ne prouve pas leur paralysie véritable [1]. » Tout ce qu'on constate avec un laryngoscope, c'est que nos sujets sont aphones et c'est exactement ce qu'on constate sans laryngoscope.

De plus, alors même que l'examen du larynx révèlerait une atteinte des cordes vocales chez les sujets aphones, il faudrait encore trouver une explication pour les muets qui incriminent leur langue.

Dans un certain nombre de paralysies par commotion, on a trouvé, au contraire, des lésions précises, soit que la nécropsie et le microscope aient permis de constater ces lésions *de visu*, soit que l'examen du liquide céphalo-rachidien, qui baigne la masse du cerveau et la moelle, ait révélé la présence de l'albumine, du pus ou du sang, témoignages indirects mais certains de lésions cérébro-méningées ou médullaires, soit que l'examen clinique ait permis de diagnostiquer ces lésions à coup sûr par les troubles des réflexes et des sphincters, soit enfin que l'évolution des accidents n'ait pas permis de mettre les lésions en doute.

C'est ainsi que Paul Ravaut a trouvé du sang dans le liquide céphalo-rachidien d'un commotionné paraplégique qui ne présentait aucune blessure externe. Par cette observation, recueillie en novembre 1914, Paul Ravaut a fait beaucoup pour orienter les chercheurs vers des explications analogues, et, depuis lors, il a publié d'autres observations, où l'examen

1. *Les Névroses*, p. 72.

du liquide céphalo-rachidien a permis d'affirmer l'existence de lésions internes malgré l'absence de tout traumatisme apparent[1].

Henri Claude, J. Lhermite et mademoiselle Loyez[2] ont rapporté le cas d'un soldat atteint de paraplégie après avoir été pris dans un éclatement d'obus, et qui était, à la lettre, constellé d'éclats. Quelques-uns de ces éclats, assez rapprochés de la colonne vertébrale, laissaient supposer une compression de la moelle épinière par un corps étranger. L'analyse histologique a montré qu'il ne s'agissait ni d'une blessure de la moelle, ni d'une fracture de la colonne vertébrale, ni d'une compression d'aucune sorte, mais d'un foyer de ramollissement médullaire consécutif à l'éclatement d'un obus.

Georges Guillain a constaté de même[3], par les signes cliniques et l'analyse du liquide céphalo-rachidien, le caractère organique d'une hémiplégie survenue après éclatement d'obus chez un soldat qui ne présentait aucune contusion ni blessure extérieure, et il est parmi ceux qui ont fait le plus pour l'explication organique des accidents nerveux créés par l'explosion. D'autres fois, il a pu établir, par l'évolution des accidents, qu'ils étaient bien dus à des lésions organiques. Tel est le cas d'un jeune soldat âgé de dix-sept ans qui, le 21 mars 1915, était au poste d'écoute. Une bombe ayant éclaté près de lui, il a perdu connaissance, et, revenu à lui après une demi-heure, il s'est trouvé sourd et paralysé. La surdité a disparu, mais la paralysie a persisté. C'était une paralysie flasque, totale des membres inférieurs, sans troubles des sphincters, avec les réflexes cutanés et tendineux normaux; le liquide céphalo-rachidien était également normal. C'était le type très classique d'une paralysie fonctionnelle, sans lésions. L'évolution a montré cependant qu'il s'agissait d'une paralysie organique, car il s'est produit une atrophie diffuse dans les muscles des membres inférieurs, une exagération caractéristique des réflexes rotuliens et d'autres symptômes également significatifs[4].

L'éclatement des obus peut donc déterminer, comme le

1. *Presse médicale*, 26 août 1915.
2. Société médicale des hôpitaux de Paris. Ballet, 30 juillet 1915.
3. Réunion médicale de la 6e armée, août-septembre 1915.
4. Réunion médicale de la 6e armée, 17 mai 1915.

montre l'histoire de ce malade, soit des petites hémorragies, soit des lésions des cellules ou des faisceaux nerveux, qui ne se traduisent ni par une modification du liquide céphalo-rachidien, ni par des signes cliniques, et qui n'en sont pas moins réelles.

J'ai vu moi-même, à l'ambulance de D..., un homme qui avait été commotionné la veille par l'explosion d'une torpille et qui était resté vingt-quatre heures sans avoir de troubles moteurs. Le second jour il présentait, du côté droit, une parésie crurale avec exagération des réflexes, troubles de la sensibilité, trépidation épileptoïde et cette extension par laquelle les orteils répondent aux excitations de la plante du pied quand il y a lésion des voies motrices. Par suite des déplacements qui ont été imposés au malade, l'examen du liquide céphalo-rachidien n'a pu être fait assez tôt pour être significatif, et quand j'ai revu le malade quelques jours plus tard, j'ai pu constater que la parésie crurale était très améliorée en même temps que tout signe de lésion organique avait disparu. Les mêmes remarques ont pu être faites sur deux malades paraplégiques que le docteur Devaux m'a adressés et qu'il avait eu la bonne fortune de pouvoir examiner quelques heures après l'explosion qui les avait commotionnés.

Beaucoup d'observations ont été publiées depuis dix-huit mois par Heitz, par Garbo, par Elliot, par Souques, par Jules Froment[1], qui vont toutes dans le même sens, et plusieurs auteurs insistent sur ce fait que, les lésions légères étant souvent transitoires, on doit les rechercher aussitôt que possible sous peine de les ignorer. C'est une façon de jeter la suspicion sur tous les cas où l'auteur affirme le caractère fonctionnel d'une paralysie, sans avoir fait dès le début les recherches nécessaires pour écarter l'hypothèse d'une lésion organique.

*
* *

Comment ces lésions peuvent-elles être consécutives à un éclatement qui n'a produit ni contusions ni blessures? On

1. Paraplégie par déflagration d'obus, *Revue neurologique*, novembre-décembre 1915, p. 1205.

est d'accord pour en expliquer quelques-unes par la décompression brusque qui succède à la compression de l'air et on rappelle à ce sujet ce qui se passe dans la maladie des caissons.

C'est un fait bien connu que, dans tous les appareils où l'homme subit des pressions atmosphériques considérables (cloches à plongeurs, caissons, scaphandres) il peut être victime d'accidents paralytiques au moment de la décompression, si cette décompression a lieu brusquement.

Entre autres cas on peut citer celui que J. Lépine a rapporté dans la *Revue de médecine*, et où il s'agit d'un ouvrier âgé de trente-six ans qui travaillait dans un caisson avec deux atmosphères et demie de pression. « La rupture, dit J. Lépine, eut lieu dans la chambre supérieure, en communication par une cheminée étroite avec la cloche inférieure où l'on travaillait. L'ébranlement aérien renversa B..., mais il ne se fit aucune blessure en tombant. Bientôt, en quelques secondes, après avoir fait trois mètres, il s'affaissa paraplégique. Les jambes étaient inertes et insensibles [1]. »

Les physiologistes qui ont pu reproduire ces accidents chez les animaux par des décompressions expérimentales, sont d'accord [2] pour les expliquer par le dégagement des gaz dissous dans le sang qui obturent les petits vaisseaux par les embolies gazeuses auxquelles ils donnent naissance. Ces embolies, qui sont mises en évidence par les nécropsies, peuvent être assez durables pour entraîner, par arrêt du sang, de la nécrose, du ramollissement, des paralysies. Ce serait vraisemblablement l'origine du ramollissement constaté par Claude chez son paraplégique.

D'autres fois, comme l'a montré Jean Lépine dans sa belle thèse sur les hématomyélies [3], on a affaire à des hémorragies médullaires, consécutives aux ruptures vasculaires que provoque sur place le dégagement des gaz dans le sang et favorisées par l'engorgement des capillaires où reflue le sang abdominal refoulé par le dégagement subit des gaz intesti-

1. Année 1899, p. 980.
2. Cf. Paul Bert, *la Pression atmosphérique*, et P. Carnot, *le Coup de pression*.
3. Lyon (1900).

naux. C'est ainsi notamment que Jules Froment explique l'hémorragie médullaire dont il a fait la description clinique [1].

Ces explications, appuyées sur la physiologie expérimentale, sont plus que vraisemblables, mais n'est-il pas également possible que, dans bien des cas, l'hémorragie médullaire ou cérébrale ait été provoquée par l'onde explosive elle-même ou par le choc aérien qui ébranle les centres nerveux sans lésion extérieure ? On rencontre dans les commotions de la moelle beaucoup d'hémorragies analogues, en ce sens qu'elles ne s'accompagnent d'aucune lésion de la peau, des muscles et des vertèbres [2]. Chipault [3] a provoqué des hémorragies médullaires chez les lapins en frappant les vertèbres de l'animal avec un maillet, à travers une plaque résistante qui empêchait toute lésion surperficielle ou osseuse, et J. Lépine a repris avec succès les mêmes expériences [4].

Dans une communication récente à l'Académie de médecine [5], le même auteur estime que, pour expliquer les accidents profonds du système circulatoire qui se produisent chez les commotionnés, on doit faire appel non seulement à la décompression mais à l'augmentation subite de pression que l'explosion détermine tout d'abord. Cette pression qui s'exerce sur toute la surface du corps trouve un minimum de résistance sur l'abdomen, région flasque, et elle aboutirait nécessairement à une augmentation de pression dans les réseaux vasculaires internes « surtout ceux qui sont contenus dans une cavité inextensible ». C'est ainsi que les vaisseaux tendraient à se dilater, à s'allonger ou à se rompre dans le système cérébro-spinal, mais on peut avoir aussi des hémorragies du poumon, de la vessie, du fond de l'œil où l'on constate souvent la dilatation sinueuse des vaisseaux rétiniens. L'augmentation de pression, souvent signalée dans le liquide céphalo-rachidien, serait la conséquence durable de cette compression brutale.

On se trouve ainsi en présence, chez les commotionnés, de

1. *Revue de neurologie*, novembre-décembre 1915, p. 1205.
2. *Virchow's archiv*, CXXIV.
3. *Études de chirurgie médullaire*, 1883.
4. *In op. laud.* Lyon, 1900.
5. Séance du 4 juillet 1916.

paralysies très comparables dans leur origine et leur nature à des paralysies traumatiques déjà connues, et, comme les causes invoquées sont à même de produire, à intensité faible, des lésions des cellules ou des fibres qui n'entraînent pas de troubles graves et sont vite curables d'elles-mêmes, on voit par quel biais les partisans des explications organiques peuvent étendre leurs conclusions au delà de leurs expériences.

On a pu présenter pour un certain nombre de courbe-troncs des explications organiques aussi vraisemblables. Jean Sicard a trouvé, chez les trois quarts d'entre eux, un excès d'albumine dans le liquide céphalo-rachidien, et cette albumine serait, d'après lui, la preuve qu'il y a compression au niveau des trous de conjugaison par où sortent les nerfs rachidiens, l'effort compressif étant suffisant pour gêner la circulation veineuse spinale de retour et provoquer ainsi un certain œdème méningé avec exsudation ou transsudation séreuse.

Tous ses malades ayant été déplacés ou renversés par le choc aérien, ou pris sous un éboulis de terre, ou bien encore contusionnés directement par un éclat d'obus dans la région du rachis, Sicard pense que le choc a déterminé une distension douloureuse des articulations vertébrales et des muscles extenseurs de la colonne qui oblige le sujet, pour diminuer la douleur, à adopter l'attitude qui favorise le plus le relâchement des muscles et l'écartement des apophyses articulaires.

Si la région cervicale de la colonne vertébrale échappe si facilement à ce genre d'accidents, c'est à cause de sa mobilité ; par contre, la région dorso-lombaire y est particulièrement exposée à cause de la rigidité relative qui l'empêche de plier suffisamment sous les pressions extérieures.

Il y a de même des tremblements qui paraissent relever d'une origine organique, et Georges Guillain [1] en a publié un cas qu'il rapproche des tremblements de la paralysie agitante. L'attitude est soudée, et la démarche ressemble à celle que l'on observe dans cette affection ; les réflexes rotuliens sont forts, et les réflexes plantaires normaux ; le liquide céphalo-rachidien est normal. Cependant le diagnostic de tremblement hystérique ne paraît pas suffisant à l'auteur qui croit à un tremble-

1. Réunion médicale de la 6e armée, 3 mai 1915.

ment conditionné par de petites lésions des centres nerveux et qui rappelle que la paralysie agitante, dont les lésions sont inconnues, a été provoquée plusieurs fois par des traumatismes.

Guillain a publié encore [1] le cas d'un zouave chez lequel la commotion a provoqué des mouvements choréiques des membres supérieurs, des membres inférieurs et de la face, tout à fait semblables à ceux de la chorée de Sydenham, et pour lesquels il admet encore des lésions inconnues, mais réelles. Enfin, Henri Meige a insisté [2] sur ce fait que certains tremblements, rebelles à toute suggestion, et rappelant d'assez près le tremblement de la paralysie agitante, peuvent être consécutifs à une commotion, et il suppose que ces tremblements sont dus à une perturbation organique des centres provoquée par l'émotion et le choc.

J'ai observé moi-même plusieurs cas où la commotion m'a paru provoquer des tremblements analogues pour lesquels j'admettrai aussi, pour des raisons analogues, une perturbation organique des centres. Dans l'un de ces cas, le tremblement durait encore après dix mois d'hospitalisation et diminuait à peine pendant le sommeil. Plusieurs fois aussi, j'ai eu affaire à des tremblements qui rappelaient de très près les tremblements toxiques et en particulier celui de l'alcoolisme. Ces tremblements, assez fins et d'amplitude moyenne, se manifestaient dans les lèvres, la langue, les doigts, et se trahissaient dans l'écriture et la parole.

***

Dans l'ordre sensitif, il n'est pas douteux que la plupart des accidents de l'ouïe puissent être expliqués totalement ou partiellement par des lésions organiques...

Chez un certain nombre de sourds, les lésions auditives sont telles qu'elles suffisent à expliquer complètement la surdité ; ce sont, pour l'ordinaire, des commotions labyrinthiques graves ; mais il y a aussi toute une catégorie de sourds chez lesquels on trouve des lésions plus ou moins graves, bien que toujours hors de proportion avec la surdité unilatérale

1. *Id.*, 17 mai 1915.
2. Société de neurologie, avril 1916, numéro d'avril-mai, p. 592-593.

ou bilatérale qu'ils accusent. Chez dix-neuf sourds que MM. les docteurs Marcorelle et Gagnier ont bien voulu examiner pour moi ils ont trouvé :

Deux fois des otites scléreuses anciennes ;

Une fois un bouchon de cérumen ;

Une fois une otite moyenne suppurée ;

Une fois une otite catarrhale ;

Trois fois des perforations simples ou doubles du tympan ;

Huit fois des commotions labyrinthiques légères, unilatérales ou bilatérales, sans perforation du tympan, se traduisant par des sifflements et des bourdonnements ;

Trois fois ils n'ont pas trouvé de lésions.

Dans les cas de surdité sans lésion apparente, on peut penser, avec Lermoyez [1], que l'intensité du bruit a épuisé, pour un temps, le nerf acoustique ou, avec Lannois et Chavannes [2], que les cellules sensorielles cérébrales ont été momentanément paralysées par l'ébranlement. Dans les cas de perforation tympanique ou labyrinthique, Lermoyez fait jouer le principal rôle au déplacement et à la condensation de l'air violemment projeté dans le conduit auditif comme serait lancée de la terre. « Pénétrant, dit-il, dans cette impasse où il ne peut se détendre, l'air se condense et pèse sur le tympan ; ce n'est pas alors le bruit mais le vent de l'explosion qui traumatise ; l'obus blesse l'oreille, non pas avec du fer ou du plomb, mais avec des gaz.

Si le tympan cède, la force vive du choc gazeux est alors absorbée par le travail nécessaire pour rompre cette membrane, et tout se borne le plus souvent à un traumatisme plus ou moins grave du tympan, non suivi de commotion labyrinthique [3].

Si le tympan résiste, ce qui est le cas le plus fréquent, la chaîne des osselets, disposée en levier, multiplie le choc dans la proportion de 1 à 30, et la commotion tympanique agit par la fenêtre ovale sur le liquide labyrinthique avec une puissance « trentuplée ».

1. *Presse médicale*, 25 février 1915.

2. Rapport de juin 1915 sur le centre d'oto-rhino-laryngologie de Lyon.

3. Le docteur Gagnier, à qui j'ai soumis cette interprétation, estime que dans certains cas le tympan éclate de dedans en dehors, par suite de la décompression brusque de l'atmosphère.

Il se produit alors des commotions labyrinthiques, et, comme le labyrinthe est un organe double qui contient dans le limaçon les terminaisons nerveuses du nerf acoustique et dans le vestibule et les canaux semi-circulaires les terminaisons des nerfs de l'équilibre, on peut avoir en même temps de la surdité, des bourdonnements et des troubles de l'équilibre, bien que, la plupart du temps, tout se borne à de la surdité et à des bourdonnements. Le sujet dont j'ai cité le cas, Perro, qui présentait des oscillations de la tête dans le sens vertical, des troubles de l'équilibre et des bourdonnements, et qui s'effondrait dès qu'il s'élevait en hauteur, avait, d'après ces symptômes, une commotion du limaçon et une commotion vestibulaire qui paraît avoir particulièrement porté sur le canal vertico-postérieur.

Pour les cécités complètes ou incomplètes consécutives à l'explosion, je n'ai pu faire examiner que deux sujets chez lesquels l'examen a été tout à fait négatif, mais je vois que les troubles que j'ai décrits et qui reviennent tous à une obnubilation plus ou moins complète de la vision avec une difficulté particulière pour fixer les objets, correspondent à la description que Terrien a donnée de la commotion rétinienne sans lésion objective manifeste.

D'après Terrien, cette commotion serait provoquée par le brusque déplacement de l'air[1].

Il n'est pas impossible non plus d'expliquer par des causes organiques quelques-uns des troubles de la sensibilité générale.

Les grandes émotions, surtout quand elles sont suivies d'un ébranlement général du système nerveux déterminent, peut-être par intoxications nerveuses, ces troubles de la sensibilité que Régis et Hesnard ont signalés[2]; Georges Guillain a noté de même un affaiblissement de la sensibilité tactile, douloureuse, thermique chez l'hémiplégique par commotion dont il a rapporté le cas[3], et ce n'est pas faire une hypothèse illégitime, après les faits rapportés plus haut, que d'attribuer à

1. *Archives d'ophtalmologie*, mai-juin 1915, p. 648. *Troubles auditifs consécutifs à l'éclatement des obus.* Cf., sur la même question, la communication de Lagrange à l'Académie de médecine, 18 mai 1915.

2. Régis et Hesnard, *la Confusion mentale. Traité international de Psychologie pathologique*, p. 619.

3. Voir *loc. cit.*

l'ébranlement des cellules nerveuses ou à des hémorragies légères quelques-uns des troubles transitoires de la sensibilité que l'on constate chez les commotionnés, tout de même qu'on attribue légitimement à des ébranlements cellulaires ou à des hémorragies légères quelques-uns de leurs troubles sensoriels et moteurs.

On comprend facilement qu'à certaines anesthésies déterminées par la commotion puissent correspondre des modifications des réflexes, si ces anesthésies correspondent à des lésions réelles.

On retrouve ainsi, dans tous les accidents de la motricité volontaire et de la sensibilité, des explications organiques dont on ne saurait contester l'intérêt. Il est bien vrai, comme le disent leurs partisans, qu'on se presse trop souvent d'attribuer une origine purement suggestive à des accidents dont une analyse plus complète révèlerait le caractère organique.

Il est également vrai, comme l'ont écrit Paul Ravaut [1] et Jean Lépine [2], qu'on considère trop rapidement tous les traumatisés de l'explosion comme des hystériques, des névropathes, sans s'être assuré qu'à l'origine, il n'y a pas eu une lésion du système nerveux ou de ses enveloppes.

Il est encore vrai, comme le pense Georges Guillain, que la plupart des accidents nerveux observés en clinique peuvent être réalisés par la déflagration des obus modernes, sans plaie extérieure, et qu'il y a là un chapitre de pathologie entièrement nouveau. Ce chapitre sera conquis sur le domaine de l'hystérie, et Georges Guillain est de ceux qui auront le plus fait pour le conquérir.

Les progrès de l'anatomie pathologique et de la clinique nous permettent aujourd'hui de dire qu'en considérant comme des névroses, c'est-à-dire comme des maladies sans lésions, l'épilepsie, la paralysie agitante, la chorée, le tétanos, etc.., nous couvrions d'un terme savant notre ignorance ; nous risquons de faire de même avec la dernière des névroses qui reste debout, lorsque nous abusons du terme d'hystérique. En même temps qu'ils nous ont apporté des explications précises, Paul Ravaut, Georges Guillain, Henri Claude, Jean Sicard

1. *Bulletin de l'Académie de médecine*, 22 juin 1915, 717
2. *In op. laud.*, p. 10.

nous ont donné d'excellentes leçons de méthode et de prudence.

Mais, même en faisant la part la plus large aux explications organiques, même en leur abandonnant les cas douteux, on ne saurait les étendre à la totalité des cas, et leurs partisans les plus autorisés n'ont jamais songé à une extension de ce genre, qui serait en désaccord avec des faits bien établis.

(La fin prochainement.)

G. DUMAS
Médecin expert pour la psychiatrie au Quartier Général d'une armée.

A LA TRANCHÉE DE CALONNE[1]

Octobre 1914.

— Direction, tranchée de Calonne, — me dit Porchon. — Nous devons y attendre des ordres : ça ne présage pas le cantonnement.

Au long de la grande route forestière, des abris ont été creusés, recouverts de grosses branches juxtaposées, puis de branches minces entrelacées, puis de pierres plates et de sable. Les hommes y plongent l'un après l'autre, et disparaissent, comme engloutis par la terre.

Je descends, avec Pannechon, dans un trou exigu que protègent d'énormes rondins. Ayant allumé une bougie, je les examine avec intérêt : ils sont serrés les uns contre les autres, de sorte à former un revêtement compact et robuste.

— Hein? mon lieutenant, — me dit Pannechon, — on s'rait mal pour coucher dans c'te fosse. Mais pour que les éclats viennent nous y trouver, c'est midi. J'me d'mande même si un 77 qui percuterait juste en d'sus nous pourrait démolir un toit comme çui-là.

Nous nous sommes assis par terre, l'un vis-à-vis de l'autre, et de chaque côté du carré de lumière qui s'ouvre vers le dehors. Nos jambes sont en plein dans la clarté diurne, d'une

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril 1916. Ces pages sont extraites d'un livre qui paraîtra prochainement.

blancheur limpide qui précise chaque détail, les clous des semelles, les traces de boue noire ramenées du layon sous bois, une reprise à grands points dans le drap rouge du pantalon. Et cette clarté se mêle étrangement à la lueur jaune et chétive de notre bougie : nous l'avons plantée dans une niche minuscule creusée dans la paroi, à la gauche de Pannechon ; et elle projette sur la paroi opposée un profil falot et caricatural, dont le contour oscille et se déforme à chaque sursaut de la flamme. L'abri est si étroit que mes bras, de chaque côté, frottent contre la terre rugueuse. Mon dos s'appuie au fond, solidement, et la visière de mon képi, pour peu que je lève la tête, effleure les rondins du toit.

Quelques marmites éclatent par les bois, je ne sais où, très loin. J'éprouve aussitôt le désir puéril d'entendre leurs sifflements accourir vers nous, brisés soudain, au-dessus de nos têtes, par le fracas énorme des explosions. Facile et fausse crânerie dont la conscience, bientôt, m'humilie. Je dis à Pannechon :

— Tu ne trouves pas qu'on étouffe là-dedans?

— Oh ! si, mon lieutenant. On jurerait qu'on est dans une tombe. Si qu'on sortait?

Nous émergeons au vaste espace, avec la sensation aiguë d'une délivrance. Presque tous nos hommes sont déjà dehors. Les mains dans leurs poches, ils vont et viennent le long des abris, marchant parmi les broussailles et les abatis qui jonchent les abords de la route. La forêt, sur ce côté, a été largement rasée ; quelques arbres seulement, surtout des hêtres au fût lisse, sont restés debout parmi le hérissement des souches saignantes. Mais le soleil clair qui ruisselle sur toutes choses fait qu'on ne perçoit plus la mélancolie de cette hécatombe. Les ramures fines s'enlèvent légèrement sur la transparence du ciel ; et les capotes bleues, les pantalons rouges, mettent le rehaut de leurs teintes franches sur la rousseur ternie des feuilles mortes.

Porchon, du plus loin qu'il me voit, me hèle :

— Hop ! Va chercher ton quart en vitesse, ton assiette, tous tes accessoires de gueule. On va déjeuner.

Nous nous asseyons au bord du fossé, nos pieds crevant l'entrelac des ronces, et nous taillons, à l'avance, de longues

tranches de pain. La lame du couteau de Porchon grince dans l'épaisseur de la boule humide :

— Plutôt dur, hein?

— Parbleu, tu as un couteau de fer blanc!

— Acheté à Rupt, un franc quatre-vingts centimes : six fois son prix. Mais j'ai faim, moi! Qu'est-ce que fiche donc Gervais?

— Qui ça, Gervais?

— Un sergent du dernier renfort, un phénomène. D'ailleurs, tu vas apprécier : je le vois qui s'amène, suivi du fidèle Penny.

— Qui ça, Penny?

— Autre phénomène. Tiens, regarde-moi ces binettes.

Grave, cérémonieux, un homme au large front, aux yeux bruns très vifs et sans cesse mobiles dans son visage figé, s'avance vers nous, tenant dans sa main droite, comme il tiendrait un sceptre, une cuiller d'étain. Il est suivi d'un petit homme en veste courte, dont la chemise à moitié sortie du pantalon retombe sur le ventre en flasque bourrelet, et qui tient précautionneusement, à bonne distance de son corps, un seul plat noir et graisseux. Ils s'arrêtent ensemble, lorsqu'ils arrivent près de nous ; et Gervais, l'homme à la cuiller, se retournant vers le petit cuistot, lui dit d'une extraordinaire voix de nez :

— Vous suivez, Eugène? Approchez, mon ami.

Il le tire par la manche et l'immobilise devant nous :

— Messieurs, je vous présente Penny, pour moi Eugène, parce qu'il est mon *alter ego*. Eugène était emballeur dans le quartier du Marais lorsque la guerre éclata. Le hasard, dirai-je la bonne fortune d'Eugène? voulut que nos destinées se rejoignissent. Il était, de naissance, heureusement doué ; j'eus le mérite de m'en apercevoir, et de découvrir moi-même, sous cette enveloppe vulgaire, la perle qui s'y cachait : *ipse margaritam reperi*. D'emballeur qu'il était, je le muai en cuistot. Je laisse à vous-mêmes le soin d'apprécier ses talents, et les miens : voici deux de nos créations, deux mets imaginés par moi, accommodés par lui, très différents l'un de l'autre, mais que la pénurie de matériel nous a contraints de mêler en un récipient unique. Eugène, donnez le plat.

Le petit homme fait un pas en avant, nous sourit, et sourit à Gervais. La sueur ruisselle sur son front et ses joues ; une mèche de cheveux blonds, à reflets roux, passe sous la visière de son képi et se colle à sa peau ; sa moustache, franchement rousse, s'ébouriffe et braisille sous un nez trop long, dont la pointe se relève brusquement ; des fibrilles de couperose sinuent à ses pommettes ; et ses yeux bleus, petits, mais lumineux et doux, donnent à son cocasse visage une expression touchante de bienveillance, de bonne humeur et de bonté.

Gervais me tend la cuiller d'étain :

— Veuillez vous servir vous-même, mon lieutenant.

Du riz au gras aggloméré en lourd mastic, j'arrache deux ou trois petits cubes de viande raccornie et noirâtre.

— *Bœuf minute*, — dit Gervais.

Puis une cuillerée de riz, détachée d'un coup de poignet très sec, tombe d'un seul bloc au fond de mon assiette. Et Gervais annonce :

— *Riz princesse*. A moins que vous ne le préfériez *brésilienne*; ou encore *à l'impératrice*. Il ne tient qu'à vous, mon lieutenant : les trois sont le même.

Porchon, à qui Penny, souriant toujours, présente le plat, se sert distraitement, et crible l'aluminium de son assiette d'une grêle de bœuf minute. Deux rides profondes, alors, descendent des narines de Gervais vers sa bouche, et se creusent, et s'allongent, cependant que flotte dans ses yeux le reflet d'une mélancolie résignée. Et il dit simplement :

— Vous me peinez, mon lieutenant.

Porchon a un sourire mal dissimulé :

— Vous trouvez, Gervais, que je me suis trop copieusement servi? Que voulez-vous, j'ai bon appétit. Penny, tu peux emporter le plat.

— C'est cela, Eugène. Sauvez ce plat.

— Oh ! mais dites donc, vous exagérez. Je prends ce qu'il me plaît, voilà tout.

Gervais s'incline, et marmonne entre ses dents :

— *Quoniam ego nominor leo.*

— Vous dites?... A l'avenir, sergent, je vous saurai gré, lorsque vous aurez à faire des réflexions de ce genre, de les

faire à haute voix et non pas... et non pas *in petto* ! Vous entendez? *in petto* ! Là-dessus, rompez !

A peine nous ont-ils quittés que Porchon, me regardant, s'esclaffe :

— J'aurais bien voulu, pourtant, lui coller une bonne tranche de latin. J'ai été plutôt sec. Quel être ! hein? Pitre incorrigible, mais tu sais, très bon type. Et l'autre ! Le fidèle Penny ! Est-il assez pur ! Non, je t'en prie, croque-moi ces allures !

Tous deux, sergent et cuistot, ont repris leur promenade à travers les broussailles, le sergent le premier, cuiller en main, le cuistot suivant à pas menus et pressés, et négligeant, dans sa hâte, de tenir loin de son corps le bœuf minute et le riz princesse : de sorte que le plat lui frotte sur le ventre, et macule de suie, entre sa veste qui remonte et son pantalon qui s'affaisse, sa chemise.

Midi passé. La soupe et le jus avalés, c'est l'heure des parlotes animées et bruyantes. Assis sur la mousse, fumant nos pipes, nous jouissons de l'accalmie reposante. Tous les sous-offs, parmi lesquels je suis venu flâner, ont les joues colorées des digestions paisibles : le jus, aujourd'hui, était chaud, et corsé d'une forte ration de gniôle.

— La guerre ici, — dit Souesme, — ce serait le rêve ! Une bonne cagna solidement couverte, quelques bottes de paille au fond pour s'étendre, et tout autour la forêt qui invite aux balades : qu'est-ce qu'on pourrait souhaiter de mieux?

— Ça dépend des goûts, — répond le fourrier ; — moi, je préfère mon café-restaurant, à Chatou. Sois tranquille d'ailleurs : je le retrouverai bientôt.

— Oh ! Oh ! bientôt...

— Dans un mois.

— Dans un mois? Tu rigoles !

— Compte là-dessus et bois de l'eau !

— Dans un mois, je vous dis ! Et je suis prêt à le parier contre n'importe qui... Contre toi, Souesme, si tu veux. Combien sommes-nous?

Il parcourt le cercle d'un rapide regard :

— Neuf. Eh bien ! si la guerre n'est pas finie le 11 novembre, à la Saint-Martin, je vous donne à tous rendez-vous chez moi,

au *Café des Capucines*, et j'offre une tournée d'extra-dry. Si elle est finie, le rendez-vous tient, mais c'est Souesme qui paie. Ça colle, Souesme?

— Si ça colle ! Mais j'ai gagné !

— Je voudrais bien pourtant que tu perdes, Souesme, — dit de sa voix grave et caressante le sergent Bernard.

Bernard a de beaux yeux, aux prunelles brunes pailletées d'or, et qui flamberaient étrangement si l'ardeur n'en était éteinte à demi par la douceur soyeuse et souple de ses cils. Il nous a rejoints quelques jours seulement avant notre combat du 24 septembre, et il y a été splendide d'audace et de sang-froid, sous la fusillade enragée qui hachait les branches des taillis. Mais pendant les périodes de calme, il reste de longues heures immobile, le regard vague, abîmé dans une songerie profonde et douloureuse. Il m'a dit un soir, à Mouilly, qu'il s'était marié trois mois avant la guerre, qu'il avait laissé sa femme malade, désemparée, et qu'il la savait enceinte.

Depuis que le fourrier a parlé, il fixe sur lui ses yeux larges ouverts, qu'illumine le rayonnement d'un espoir fanatique. Et soudain :

— Qu'est-ce qui te fait dire que la guerre sera finie dans un mois? Tu as l'air sûr de toi. Tu sais quelque chose. Qu'est-ce que tu sais?

L'autre rit de toutes ses dents, très blanches dans sa barbe noire.

— Moi? Mais je ne sais rien, cette blague ! Qui est-ce qui sait d'abord? Personne ; sauf peut-être madame de Thèbes.

— Alors pourquoi as-tu dit ça?

— Histoire de causer, tout simplement... Allons, t'en fais pas, mon vieux Bernard : on ne meurt qu'une fois.

Bernard ne répond pas. Il a croisé ses mains par-dessus ses genoux, laissé sa tête peu à peu s'incliner vers sa poitrine ; et son regard a repris l'expression d'hébétude indifférente qui lui est habituelle, et qui s'étend, comme ferait un voile, sur la plaie dont saigne son cœur.

— Mon lieutenant !

C'est Presle, l'agent de liaison, qui m'appelle de loin tout en courant vers nous.

— Eh bien?

— Eh bien, on r'pique aux avant-postes, tout d'suite. L'lieutenant Porchon nous a emmenés r'connaître le secteur, et i' m'envoie en d'vant pour vous dire de faire équiper la compagnie.

L'ordre de rassemblement, « colonne par un dans le fossé de gauche », se propage en quelques secondes d'un bout à l'autre des abris. Les hommes se mettent debout, bouclent leur ceinturon, empoignent leur fusil, et traversent la route à pas nonchalants.

— Pas longue, hein, not'e villégiature?

— C'est toujours les mêmes qu'ont pas d'chance.

— Et va encore falloir éteind'e sa pipe avant qu'all' soye fumée!

Mais ils l'éteignent d'eux-mêmes en écrasant la cendre, du bout de l'index, contre le tabac qui reste au fond ; puis, résignés, la fourrent dans leur poche.

— En avant, et en silence.

Je n'entends plus, derrière moi, que le froissement des herbes frôlées par toutes ces jambes, et parfois le craquement d'une ronce arrachée.

Porchon m'attend, debout à l'entrée d'un layon. Il me fait signe dès qu'il me voit :

— Par ici ; et fais doucement : je t'emmène vers des Boches qui sont mauvais coucheurs.

D'instinct, nos hommes s'efforcent d'atténuer le bruit de leur marche. Ils se suivent à la file, chacun posant les pieds dans les empreintes de ceux qui le précèdent, au long de l'étroite bande de terreau noir qui serpente parmi les feuilles mortes accumulées ; et lorsqu'un d'entre eux, par hasard, les foule, ses pas éveillent un bruissement sec, que le silence décuple. Chemin faisant, à voix très basse, Porchon me renseigne :

— Nous ferons la relève à quatre pattes. Tout à l'heure je ne me méfiais pas, ni les agents de liaison : les Boches nous ont salués d'une fameuse pétarade. Je ne serai tranquille que lorsque toute la compagnie sera en place.

— A terre ! Les têtes sous les sacs !

Dans les buissons, contre les gros hêtres, au beau milieu

du sentier, tous les hommes se sont jetés à plat ventre, à la place même où ils se trouvaient : l'obus a percuté presque en même temps qu'il sifflait, et l'essaim des éclats ronfle au vide, ou crible durement les troncs d'arbres.

— Gare !

— Silence, nom d'un chien !

Autour de nous, encadrant le layon, les percutants dégringolent, par séries de trois ou de six. Ils foncent d'une course brutale, trouent au passage l'épaisseur des branches, et s'abattent d'un tel poids que nous nous sentons étonnamment petits et faibles, désarmés comme si nous étions nus. Je me suis allongé contre un frêne, sur une mousse longue, très épaisse, à travers quoi je passe mes doigts pour en éprouver la fraîcheur et l'élasticité ; puis je considère avec attention une énorme racine, qui se tord puissamment avant de plonger aux profondeurs du sol ; j'en palpe doucement les rugosités ; enfin je m'ingénie à graver du bout de l'ongle, dans l'écorce fibreuse, un cercle parfait. Et j'arrive, après quelques minutes, à m'absorber si complètement en cette patiente besogne, que les souffles stridents des obus, et leurs éclatements proches, n'émeuvent plus qu'à peine ma sensibilité.

C'est une exclamation inattendue, lancée par un de mes hommes entre deux rafales, qui me rend la conscience claire des choses d'alentour :

— Mince alors ! Si ça tape !

— Quoi? Les obus?

— Mais non, pochetée ! J'veux dire : c'que ça pue !

— C'est pas d'la blague. Y a pourtant pas d'feuillées dans c'coin-là?

— Ah! dis, j'vois c'que c'est! Vise Grondin ; i's'est couché en plein dans une pastille.

— Eh ! Grondin, t'as choisi ta place, grand cochon !

Grondin, couché sur le ventre, roule sur son côté droit. Une explosion de rires salue l'apparition de sa manche gauche, ensoleillée d'une large plaque malodorante. Porchon, alors, s'assied d'une secousse, et d'un « Assez! » lancé à voix très sèche, brise d'un coup le tumulte grandissant.

Mais ni lui ni moi ne pouvons nous empêcher de sourire, à voir de quelle mine piteuse l'homme considère sa capote

souillée, et à l'entendre murmurer, en rampant de guingois vers une place nette :

— C'est-y d'ma faute, à moi? D'puis tant d'jours qu'on est dans c'bois, y a davantage d'étrons que d'bon'hommes. C'est naturel ça, pourtant. Alors pourquoi qu'i's s'tordent?

Les obus, maintenant, passent par-dessus nos têtes et cherchent la route derrière nous. Prenant appui sur leur fusil, les soldats, l'un après l'autre, se relèvent. On n'entend pas une parole, mais le cliquetis léger des baïonnettes dans leur fourreau, ou le grelottement assourdi d'une cartouchière secouée. Nous marchons précautionneusement, baissant la tête chaque fois que la hauteur des taillis décroît, ou fléchissant tout le buste au passage des éclaircies.

— Oh ! regarde, — me dit Porchon.

A dix mètres devant nous, s'en venant à notre rencontre, deux fantassins viennent d'apparaître, deux blessés. L'un a tout un côté du visage ruisselant de sang ; du sang qui s'étale, clair, sur la tempe et sur la joue, glisse en rigole le long du cou pour disparaître sous le bord rougi de la chemise ; et du sang qui englue, au-dessus de l'orbite, une plaie béante le long du sourcil, bouchant l'œil d'un gros caillot sombre. L'autre se traîne avec des grimaces de souffrance, s'appuyant du bras droit sur un bâton, entourant du bras gauche le cou de son camarade ; et sur ses guêtres, sur ses chaussures, des taches vermeilles, encore, apparaissent et s'étalent.

Nous nous écartons pour leur faire place. Et de brèves paroles s'échangent au passage :

— Éclats d'obus?

— Oui ; on a son compte tous les deux.

— L'œil n'est pas touché, au moins?

— Ah ! j'sais pas.

— Et toi?

— Moi, j'en ai une douzaine de morceaux dans les guibolles. Et j'ai encore eu d'la veine que l'plus fort soye passé entre les deux... Dis, Lucien, va pas si vite : j'ai les pieds lourds.

— Entre les jambes, que tu dis?

— Oui. Tu peux r'garder l'pan d'ma capote : c'est comme une dentelle.

Nous arrivons au bout du layon. Il débouche dans une vaste clairière broussailleuse, que dominent, de leur feuillage jaunissant, mais dru encore, de grands hêtres aux troncs droits. Deux huttes de branchages s'y laissent entrevoir, dissimulées au fouillis des rejets. Porchon me les indique du doigt :

— Postes de commandement. Il y en a un pour moi. Mais j'aimerais mieux la tranchée que ces gourbis à claire-voie ; les balles doivent filer au travers, et un vulgaire 77 nous y écraserait comme des punaises... Tiens, vois-tu là-bas ce poilu qui trotte à quatre pattes? C'est l'agent de liaison qui vient te chercher. Prends modèle pour la marche d'approche.

L'homme s'avance, non pas, comme a dit Porchon, à quatre pattes, mais plié en deux et tout le buste horizontal. Il gagne très vite, vers notre droite, une ligne de buissons presque touffus, qui tendent comme un écran entre les Boches et nous ; dès qu'il l'a atteinte, il se redresse, prend sa course, et en quelques secondes nous rejoint.

C'est un fourrier, très jeune, avec une bonne face rougeaude et luisante parsemée de quelques poils noirs. Une paire de lunettes énormes lui fait de gros yeux naïfs, ronds comme le bout de son nez, comme ses joues pleines, comme son menton à peine velu, et marqué, en son milieu, d'une fossette minuscule.

A travers la clairière, des coups de feu claquent violemment, isolés, mais fréquents : il est rare que dix secondes s'écoulent sans que l'air en soit flagellé ; et chaque détonation, très nette lorsqu'elle éclate, s'achève en un bruit bizarre et long, qui s'amplifie un instant pour s'éteindre soudain, et qui me fait songer au crépitement d'une pluie d'orage sur les feuilles.

— Vous me suivez, mon lieutenant?

— Allez-y.

Mes hommes derrière moi, qui suis le fourrier, nous nous portons, le long des buissons, vers la clairière. Tous ont leur fusil à la main, comme dans la marche en tirailleurs ; ils vont courbés, le cou tendu, les yeux fureteurs, mais sans inquiétude.

La forêt, sous le soleil, resplendit de teintes rutilantes et fauves. Des rayons éclatants se glissent sous les branches, se joignent, s'épandent, et font dans l'ombre du fourré comme des lagunes de clarté.

Nous devons approcher des lignes. En moi s'éveille, peu à peu, la fièvre du combat. Les sifflements de quelques balles, aigus et brefs, donnent une forme précise au danger qui rôde par les bois. Mais je ne les écoute pas ; et tous mes sens surexcités guettent, comme à l'affût, la menace mystérieuse qui surgit tout à coup, avant qu'on l'ait pu prévoir, réclamant la décision immédiate, et l'acte opportun où se révèle la force d'un homme.

— Halte ! Tous couchés ! Souesme, prenez le commandement.

J'ai résolu d'aller seul reconnaître la tranchée que je dois occuper, pour y porter mes hommes, ensuite, d'une marche rapide et sûre d'elle-même. Penché vers le sol, à grandes foulées, je suis le fourrier qui trotte devant moi. Tout le haut de son corps m'est invisible ; ses mains entr'ouvertes rament de chaque côté de ses jambes, et le pan de sa capote relevée bat ses jarrets à chacun de ses pas. De temps en temps il se retourne, pour voir s'il ne m'a pas distancé ; alors sa tête ronde à lunettes m'apparaît à hauteur de ses hanches, aux deux tiers éclipsée par sa musette gonflée, et semblable à une lune bien portante et joviale en son premier quartier.

Nous traversons un fouillis de ronces épaisses, qui râclent au passage le drap de nos vêtements. Les coups de fusil claquent toujours avec la même sonorité grêlante et mouillée. Mais pas une balle ne siffle autour de nous ; quelques-unes seulement chantent au loin, effilant jusqu'à perte d'ouïe une note plaintive et nonchalante.

— Attention, mon lieutenant.

Le fourrier vient de sauter au fond d'un fossé, soudain béant sous nos pas ; je l'y rejoins, et nous y reprenons haleine, un instant.

— Une ancienne tranchée, — dit-il, — Nous allons en voir quelques autres avant de joindre celle que nous tenons.

— Vous avez donc avancé par ici?

— Un peu, oui. Et je serais étonné si vous n'aviez pas, vous aussi, à faire un bond.

— Un bond?

— Façon de parler. Ça consiste à progresser, la nuit, d'une cinquantaine de mètres, jusqu'à une tranchée amorcée par

le génie. On l'occupe ; on la renforce le plus vite qu'on peut ; et quand elle est solide, on l'abandonne pour bondir encore une fois.

— Les Boches sont donc très loin?

— Je ne sais pas. On cherche le contact.

Il franchit, d'un saut rapide, le parapet qui s'effrite ; puis, à plat ventre, sa tête tout près de la mienne, il avertit :

— Faites le plus vite possible jusqu'à ce buisson : le coin est repéré et surveillé.

En trois pas nous avons atteint le couvert. Pas une balle ne nous a salués au passage. Bon. Mes hommes, lorsqu'ils passeront à leur tour, ne seront point attendus ni guettés.

Quelques minutes encore nous louvoyons à travers un dédale de tranchées abandonnées, que des branches mortes encombrent. Creusées hâtivement à coups de pic brutaux, elles ont mis à nu, sous l'humus séculaire, les entrailles pierreuses et blanchâtres de la terre. La clairière bronzée de feuilles mortes en est tout entière tailladée, comme de grandes cicatrices livides.

Enfin des têtes apparaissent, parmi les ronces, et des canons de fusils noirs, appuyés contre un parapet de terre fraîchement remuée.

— C'est là?

— Oui, mon lieutenant.

En sens inverse, je refais le chemin parcouru, et retrouve mes poilus à la place où je les avais laissés, tous allongés contre leurs sacs, immobiles et patients.

— Rien d'extraordinaire, Souesme?

— Rien du tout, mon lieutenant. On vous attendait.

J'indique, à voix basse, la marche à suivre, recommande la rapidité, le silence, et le calme quoi qu'il arrive.

— En avant derrière moi ! Comme un seul homme !

Nous traversons la clairière d'un élan facile, dans un bruit léger de feuilles soulevées. Voici la première tranchée :

— Par-dessus ! Hop ! On ne s'arrête pas.

Seconde tranchée. En haletant, derrière moi, un homme demande :

— C'est-y là? L'sac est lourd...

C'est vrai. Les pauvres ! Ils sont chargés comme des mulets ; et je trotte, moi, je trotte :

— Dedans ! Repos une minute, mais assis au fond.

Ils sautent l'un après l'autre, pesamment, et respirent, bouche ouverte, l'haleine courte.

— Fait soif, hein?

— A nous voir cavaler comme ça, on jurerait qu'y a cent mille balles à décrocher au bout.

— Y en a aussi, mais rien qu'une suffit.

— Allons, allons ! taisons-nous.

Ils me regardent en riant. Ils ont tous des yeux brillants, à la fois excités et heureux : cette course au danger les amuse.

— Attention !

Je vais donner le signal du départ, lorsqu'une fusillade violente crépite le long des lignes ennemies. Les coups de feu, cette fois, se confondent, de sorte que le bruit haché des détonations est doublé d'une résonance continue, qui se propage en larges ondes, et bientôt emplit le sous-bois d'un vacarme assourdissant. Mes hommes se sont soulevés à demi, et quelques-uns, déjà, risquent leur tête au-dessus du parapet.

— Restez assis ! Au fond ! Au fond !

Appuyé des coudes contre le bord de la tranchée, je scrute du regard l'étendue de la clairière. Il me semble que les balles boches tapent à notre gauche ; et c'est de ce côté que se fixe bientôt toute mon attention. Pannechon, resté accroupi près de moi, frémit tout entier d'une curiosité intense et contenue.

— Qu'est-ce que vous voyez, mon lieutenant?

— Rien que des branches et des feuilles.

— Ça barde, pourtant. Doit y avoir qué'que chose.

— Attends !

J'empoigne une grosse racine qui rampe sur le parapet, et me hisse, d'une vive traction, au dehors :

— Ah !... Cette fois, je vois. C'est une section qui s'est fait repérer ! Les Boches veulent l'empêcher d'arriver.

— Ben, j'sais pas, mais les pauv'es copains n'doivent pas être à la noce... Y en a-t-i' déjà d'tombés?

— Pas un seul. Les Boches tirent comme des pieds.

Je me mets à genoux, pour découvrir plus d'espace : à une cinquantaine de mètres vers notre gauche, une tranchée

s'étire, dont je distingue très bien la ligne noire et sinueuse, accentuée par la blancheur nette des pierres de déblai. Au lieu de l'appuyer au taillis, on l'a creusée un peu en avant : de sorte que les nôtres, pour y parvenir, doivent franchir à découvert une bande de terrain broussailleux, encombré de branches enchevêtrées qui les empêtrent sans les dissimuler à l'ennemi. D'instant en instant, une capote bleue surgit hors du couvert, accueillie aussitôt par une salve. J'ai eu à peine le temps d'apercevoir l'homme en pleine course, sautant, fusil à la main, par-dessus des souches invisibles pour moi, qu'il a déjà atteint la tranchée, glissé au fond, disparu. Et tout aussitôt un autre jaillit à son tour, d'un élan qui est un défi, galope, bondit, et plonge soudain au sol éventré qui l'accueille.

La fusillade crépite en sursauts rageurs. Les claquements des balles, parfois, deviennent si nombreux que me soulèvent en longues houles les sensations violentes du plein combat.

Et là-bas, sans cesse, vifs, prestes, résolus, les petits fantassins bleus et rouges se lancent à l'espace nu, sous les rafales désordonnées qui ronflent et sifflent à leurs oreilles. Et si crâne est leur allure, si désinvolte, qu'un enthousiasme ému précipite les battements de mon cœur, et que j'ai envie de leur crier : « Bravo ! ».

— Ben quoi, mon lieutenant, — me dit Pannechon. — Vous v'là d'bout à présent?

C'est vrai : quel grand gosse je suis ! J'avais presque oublié ma section. Et n'est-ce pas, puisque les Boches regardent ailleurs, l'occasion attendue pour la porter d'une haleine jusqu'à nos emplacements?

— Dehors tous ensemble ! Et au trot !

C'est un envol, un essor bruyant d'écoliers qu'on lâche.

— Allons ! Allons ! Du calme.

Mais qu'est-ce qu'ils ont aujourd'hui? Les voilà qui rient tout haut.

Encore dix mètres, et nous y sommes. J'aperçois déjà des morceaux de parapet, des gamelles sur des sacs.

— Aïe ! — dit Pannechon.

Une balle vient de claquer entre nos deux têtes, et nous en avons été, l'un et l'autre, désagréablement giflés.

— I's nous ont vus?

— Probable.

Le bruit des coups de feu nous jaillit en plein visage. Les balles tissent autour de nous comme un rets invisible ; mais les mailles en sont larges, et la tranchée est presque à nos pieds : le jeu se corse, voilà tout.

Pourtant, de mon bras droit étendu, je fais signe à mes hommes :

— Baissez-vous... Ça n'est plus l'instant de crâner.

D'autres balles passent en ronflant et piaulant ; elles ont sans doute heurté quelque pierre, et ricoché en tournoyant.

— Écoutez-les, mon lieutenant : c'est des balles saoûles.

Pannechon saute dans la tranchée, juste sur les pieds d'un occupant qui s'était assis au fond, en attendant la relève.

— Nous v'là ! — dit-il.

— C'est pas une raison pour écraser mes oignons!

— Ça va bien. Où qu'est ton lieutenant?

— Il est là, sous l'toit d'feuilles.

C'est un grand sous-lieutenant blond, à large carrure, qui me tend la main pour m'aider à descendre. Si robuste est son bras que je retombe sans bruit, comme si je ne pesais rien.

— Costaud, — remarque Pannechon.

Pendant que l'officier me passe les consignes, ses hommes déboîtent vers la droite, et les miens, peu à peu, prennent place. Les coups de fusil boches ne claquent presque plus ; on entend très bien à notre droite, vers le bois Loclont, le pétillement d'une fusillade lointaine.

— Je crois, — dis-je, — que vous aurez une relève tranquille.

— Oui, je pense : j'ai reconnu le cheminement à l'avance. Mais c'est idiot, n'est-ce pas, ces relèves en plein jour?

Il est parti depuis très peu de temps lorsque les Boches d'en face recommencent à tirer. Leurs balles passent au-dessus de nous et cherchent, vers l'arrière, les layons par lesquels à cette heure les camarades s'acheminent vers le repos. Puis elles se rapprochent, battent la clairière, reviennent siffler près de nos têtes. Et soudain l'une d'elles s'écrase sur le parapet, avec un claquement sec qui meurtrit nos tympans comme d'une chiquenaude. Un caporal, debout dans la tranchée, en a

plié sur ses jarrets, avec une grimace d'angoisse. Pannechon rit aux éclats, et il répète, tout en gloussant :

— Ah ! L'caporal !... Ah ! mince ! L'caporal !

— Tais-toi, Pannechon !

J'appelle l'homme :

— Comte !

— Mon lieutenant?

— Vous avez rejoint avec le dernier renfort, n'est-ce pas?

— Oui, mon lieutenant.

— Vous ne vous êtes jamais battu?

— Non, mon lieutenant.

— Alors, c'est la première fois que vous entendez une balle claquer?

— Oui, mon lieutenant. J'les connais bien quand elles sifflent, mais je n'savais pas qu'elles claquaient si fort.

— Vilain bruit, hein? C'est forcé qu'on soit surpris la première fois qu'on l'entend. Nous avons tous passé par là, vous savez, Pannechon comme les autres. Je suis certain que vous vous y habituerez très vite.

— Pour sûr, mon lieutenant !

Pannechon s'est réfugié sous les branches feuillues qui couvrent un coin de la tranchée et marquent le poste de commandement. Il ouvre mon sac tout grand et s'affaire à y empiler, en bon ordre, les paires de chaussettes, les tablettes de chocolat, le gilet de flanelle et la chemise de rechange :

— T'nez, voyez-vous, mon lieutenant? J'ai enveloppé les boîtes de singe dans la flanelle et mis la ch'mise à plat pardessus, pour que ça vous soye pas trop dur à la tête c'te nuit. Ça pourra-t-y aller comme ça?

Je ne réponds pas.

— Dites, mon lieutenant, vous pourriez p't-être mettre tout d'suite vot'e petit machin d'laine? V'là qu'l'air fraîchit.

Il me tend vainement un jersey, que j'ai l'habitude de passer sous ma vareuse à la tombée des longues et froides nuits d'automne.

— Vous êtes fâché, mon lieutenant? Faut pas m'en vouloir... J'vais vous dire...

— Quoi?

— Ben, voilà : tout à l'heure, à la Calonne, j'étais avec la

liaison quante les cuistots sont passés avec le seau d'gniôle. Alors, y a Vauthier qu'en prend pas, et Viollet non plus : ça fait qu'i's ont vidé leur quart dans l'mien, vous comprenez?

— Tu étais soûl?

— Moi pas trop, mais c'était ma langue. J'voulais l'arrêter. Ah ! là là ! Y avait rien à faire : fallait qu'elle marche. Alors n'est-ce pas, t't à l'heure... pour l'caporal... J'sais ben qu'j'ai eu tort...

— Et après?

— Dame, j'voudrais pas qu'vous m'en voudriez, pa'ce que... J'sais pas comment vous dire ça, moi ; pa'ce que... t'nez, c'est comme si j'respirais d'travers quand j'vous vois pas content après moi.

La nuit est venue très vite, après un crépuscule rouge et froid. Devant moi la tranchée se déploie, presque vide : j'ai dû mettre à la disposition d'un officier du génie une corvée de seize hommes, pour aider ses sapeurs. Ils abattent des arbres en avant des lignes ; et les chocs des cognées sonnent clairement dans l'espace engourdi lorsque s'apaisent les souffles de vent. Ils ne s'apaisent qu'en fugitives accalmies. Pendant de longues minutes, sans arrêt, des coulées d'air glacé glissent sur la forêt, éveillant à l'infini l'innombrable frémissement des feuilles. Parfois leur glissement s'accélère, monte, gagne le ciel ; et la bise maussade devient furieuse, tourbillonne, et secoue les hautes cimes qui gémissent et craquent à son assaut.

Je suis perclus. Le froid a gagné mes jambes et mes bras, puis tout mon corps. J'appuie mon dos, de toutes mes forces, contre la paroi de terre, en m'arc-boutant des deux pieds sur la paroi opposée. Mais je ne puis que le meurtrir aux pierres pointues que le pic n'a pas détachées, sans atténuer la morsure du froid qui colle à ma peau ainsi qu'une ventouse. Et ce froid grandit sans cesse, s'insinue par l'ouverture de mes manches, par le col de ma capote, traverse l'épaisseur des rudes étoffes, le cuir des guêtres, et la chair elle-même, jusqu'à glacer mon sang dans mes veines et mon cœur dans ma poitrine.

Au-dessus de moi, très haut, je discerne confusément la ramure de deux grands hêtres qui sont derrière notre tranchée.

Des nuées fuligineuses semblent courir au travers ; elles passent, elles passent d'un vol rapide et soutenu, ne laissant transparaître, en toute l'étendue pesante du ciel, que de petites taches de clarté pâle, exténuée, qui sont peut-être des étoiles.

Et mes yeux suivent le flux monotone, la ronde hallucinante des nuées. Parfois elles s'échevèlent, légères, traînant après elles des lambeaux livides ; parfois elles s'amoncellent en houles noires, qui galopent comme un troupeau de bêtes monstrueuses. Il y a des moments où elles me semblent arrêter brusquement leur course, et rester suspendues au-dessus de ma tête. Mais cette halte ne les laisse pas immobiles : elles rampent, elles roulent, elles flottent, elles ondulent, elles se tordent, elles changent de forme, sans cesse, avec une souplesse capricieuse et molle. Et sur cette agitation tourmentée les branches indécises des deux grands hêtres glissent à leur tour, obstinément, glissent du même vol rapide qu'avaient tout à l'heure les nuées, comme si tous les hêtres de la forêt s'étaient arrachés, cette nuit, à l'étreinte profonde de la terre, pour s'en aller avec le vent au delà des horizons séculaires, ailleurs, on ne sait où.

Et je regarde toujours la fuite des branches et des nuages sombres, engourdi par une sorte d'hypnose. Le vertige s'engouffre et tournoie dans mon crâne vide ; et le sol, sous mon corps, coule comme la surface d'un fleuve. Cependant un étau brûlant emprisonne ma nuque, la broie d'une constriction lente et progressive, qui m'oblige à garder ma tête levée vers le ciel comme si une poigne rude la maintenait. Mais la douleur, tout à coup, se fait si aiguë, qu'une secousse violente de tous mes muscles m'arrache à l'étrange tourbillon qui m'emportait, et me précipite, avec la sensation d'une chute lourde, au fond de la tranchée rigide, entre les deux murailles de terre.

— Tu es là, Pannechon?

— Oui, mon lieutenant. Pas moyen d'dormir tellement qu'i'fait froid. J'ai les mains sans connaissance.

— Moi les pieds, le droit surtout.

Ai-je même un pied droit? Je le soulève, si je le veux, mais comme je soulèverais un pied mort, ou un pied qui ne m'appartiendrait pas. Si je le frappe de mon poing fermé, je ne

sens rien, absolument rien. Il faudrait, pour qu'il redevînt vivant, qu'y circulât le flot tiède du sang ; mais tout mon sang, à présent, est glacé.

On parlait l'autre jour, à la popote, de pieds gelés, de pieds noirs et pourris que les chirurgiens devaient amputer. Est-ce donc cela?... Mon pied droit serait-il gelé?

Les bois frissonnent, sous la brume mouillée du petit jour. Les branches des deux hêtres laissent tomber de grosses gouttes d'eau, qui s'écrasent largement sur notre peau, ou qui roulent, scintillantes, sur le drap de nos capotes. Mais du ciel blanc rayonne une clarté douce, qui blondit peu à peu, s'infiltre au travers des feuillages, flotte sous la futaie, et baigne les taillis comme d'une onde fluide et dorée.

Une joie apaisante afflue en moi, d'avoir pressenti la splendeur de la journée qui commence. Je me mets debout dans la tranchée, et m'étire longuement, en me dressant sur le bout de mes chaussures, dont je m'amuse à faire craquer le cuir, en fléchissant sur mes jarrets.

La détonation d'un mauser, le bruit mat de la balle qui s'enfonce dans un tronc d'arbre me rappellent que le parapet est bas, et que les Boches, dans cette forêt, postent volontiers des tireurs dans les hautes branches. Longtemps le bruit du coup de feu se répercute à travers la clairière, s'amplifie jusqu'à l'emplir tout entière, puis décroît et meurt. Mes hommes qui sommeillaient, allongés sur la terre, bougent, grognent, baillent à pleines mâchoires, et finalement se pelotonnent en calant leur tête sur leur sac, d'un geste qui affirme leur résolution de dormir quand même. Mais les coups de fusil claquent obstinément, nombreux, sonores, et prolongés chacun d'un vaste vacarme. Des voix furieuses les hennissent :

— C'est malheureux quand même d'avoir affaire à des vaches pareilles !

— I's roupillent donc jamais, les Boches?

— Avoir traîné toute la nuit dans l'bois, et n'pas pouvoir en écraser seulement cinq minutes !

— Allons, les poteaux, ça servira à rien d'gueuler. Puisque c'est comme ça, c'est comme ça. L'mieux, c'est encore de n'pas s'en faire.

Ils se sont assis les uns à côté des autres ; ils ont sorti de leur musette un reste de boule ; et, leur couteau ouvert à la main, une boîte de singe posée sur leurs genoux, ils mangent. Quelques-uns, penchés vers leur havresac qui leur sert de pupitre, griffonnent au crayon, sur une carte militaire, un mot pour leur « vieux » ou leur femme. Et ceux qui mangent, et ceux qui écrivent, oublient pareillement la constante menace de mort, ne donnent nulle attention à ces claquements méchants qui se succèdent sans trêve, et violent le calme des grands bois.

Mais un cri soudain retentit, qui fait se lever les têtes. Nous l'avons tous entendu, dans le même instant qu'un coup de feu.

— Doit y avoir quelqu'un d'touché, — dit un homme.

— Où ça?

— J'sais pas au juste, mais pas bien loin.

— T'nez, r'gardez là-bas. C't un type de la 8e qu'est blessé. Il est pas encore mort, vu qu'i s'amène sur ses jambes.

Le blessé se dirige vers moi, la tête inclinée sur son épaule dans une attitude de souffrance.

— Baisse-toi, — lui dis-je.

— Oui... oui... On peut passer par ici, mon lieutenant?

— A gauche, oui, mais baisse-toi.

Il contourne la tranchée, et revient sur ses pas, cherchant le layon. Une minute a suffi à lui ravager le visage. La chair de ses joues a molli presque instantanément ; elles s'affaissent de chaque côté du menton, en collant à ses pommettes. Un pli dur se creuse entre ses sourcils, et la fièvre luit au fond de ses yeux bleus. Il me parle le premier, mû sans doute par un besoin de raconter la chose tout de suite, afin d'en mieux prendre conscience lui-même :

— Hein, mon lieutenant, croyez-vous qu'i's ont du crime?... En sentinelle derrière un arbre gros comme trois bon'hommes... J'ai juste laissé passer un abatis, et i's m'l'ont cueilli au vol, dzing !... Mon flingue en a tombé du coup.

Ses paupières se ferment et il a un gémissement :

— Oh !... Est-ce qu'il est loin, l'major?

— A la Calonne. Tu n'es pas pansé?

— Si, j'ai mis mon paquet su l'trou. Mais... Oh ! C'que ça fait mal !... Oh !... Fumiers d' Boches !

— Il faut t'en aller.

— Oui... Oh ! c'que j'ai l'bras lourd ! Y a du plomb d'dans.

— Attends.

Je grimpe hors de la tranchée ; et vaille que vaille, avec une serviette prise dans mon sac, j'improvise une écharpe qui maintient le long du corps le bras blessé.

— Là ! Ça va mieux?

— Oui, mon lieutenant. J'vous remercie... Mais quand même, dites, c'est des fumiers, les Boches?

D'impitoyables guerriers, certes. Quelle joie féroce a-t-il dû avoir au cœur, le tireur à béret gris embusqué sous les feuilles, lorsqu'il a vu tomber le fusil du Français?

— Ah ! — dit Pannechon, — si je l'tenais au bout d'mon œil, çui-là, ça n's'rait pas dans l'aile qu'il aurait l'pruneau ! En pleine pêche, oui, et i'tomberait d'son arbre comme un écureuil !

Un souffle long et haletant passe dans l'air, devient sifflement rapide ; et devant nous, vers les tranchées allemandes, un obus de 155 explose avec fracas.

— Prends toujours ça, — dit Pannechon, — c't un acompte.

Lointaines, les détonations des batteries françaises tressautent lourdement ; puis un frôlement doux accourt vers nous, un ronron puissant qui peu à peu s'impatiente ; et les énormes projectiles nous dépassent d'une ruée vertigineuse, crèvent l'enchevêtrement serré des ramures, fracassent les grosses branches comme elles feraient des brindilles et, s'abattant enfin de toute leur masse, bouleversent le sol et l'éventrent, profondément : des fumées noires flottent par la clairière, et laissent aux troncs pâles des hêtres des lambeaux sombres pareils à des guenilles.

Un éclatement beaucoup plus proche, un peu en avant et à gauche, nous surprend ; une seconde à peine, et des frelons invisibles passent en bourdonnant par-dessus notre tranchée. Un de mes hommes s'inquiète :

— Eh là ! I's la perdent, nos artiflots. Dans cinq minutes i's vont nous tirer d'sus.

Nouveau sifflement, strident, rageur ; et le gros fracas d'une marmite nous emplit les oreilles, en même temps que surgit,

à volutes abondantes, un panache de fumée rousse. L'homme semble surpris :

— C'est donc qu'c'est les Boches?

— Un peu, oui.

— Dame, ça s'comprend. On les cherche ; alors on les trouve.

— Et on s'en fout.

Ils ont l'habitude, à présent, de ces bombardements d'avant-postes. Tous leurs sens en ont l'habitude. Il faut que le souffle des explosions leur soufflette rudement la face, que le sol tremble bien fort contre eux, pour que s'accélèrent les battements de leurs cœurs. Les obus, là-haut, vont chacun sa course. Qu'ils aillent tomber où ils veulent : peu leur importe, pourvu que la section soit tranquille. Et si des camarades, par là, sont touchés, ils les plaignent, bien sûr, et sincèrement, mais sans chaleur. Ils se disent : « Les copains étaient aux avant-postes, comme nous. Des marmites sont tombées sur leurs tranchées ; elles en ont amoché quelques-uns : c'est dans l'ordre. Tout à l'heure peut-être elles tomberont sur la nôtre, et du sang coulera chez nous. Alors seulement il sera temps de s'en faire. »

Et c'est de l'égoïsme ; et ce n'est pas très beau. Mais ils ne durent qu'à ce prix. Leur vie n'est supportable qu'à force d'insouciante gaîté. Bons soldats, soldats admirables, pourvu qu'ils narguent la souffrance de leur chair : ils la narguent, en effet, presque tous.

Parfois un craquement formidable prolonge l'explosion d'un obus ; puis c'est un frémissement éperdu des cimes, un crépitement de branches qui cassent ; et l'on voit un des géants restés debout par la clairière s'incliner lentement vers le sol, soudain accélérer sa chute, et s'abattre de toute sa hauteur dans un gémissement d'air fouetté. Et lorsqu'il est enfin tombé en travers des taillis écrasés, pareil à un immense cadavre allongé dans les herbes, il semble qu'un remous énorme se creuse à la place même où s'épanouissait sa ramure, un remous dans quoi des myriades de petites choses flottent et tourbillonnent, des plumes légères, des brindilles, des feuilles d'or pâle, des feuilles cuivrées, pêle-mêle dans un nuage de poussière brunâtre, dont parvient jusqu'à nous l'âcre senteur de tan.

— Tiens ! V'là Presle, — annonce Pannechon.

A pas tranquilles, et se cinglant les fesses, tout en marchant, d'une badine flexible, l'agent de liaison s'achemine vers ma tranchée.

— Une petite commission, mon lieutenant. Paraît qu'le 3e bataillon va faire un bond en avant. Not'e bataillon n'bouge pas ; sa consigne est seulement d'veiller au grain.

— C'est pour quelle heure?

— Trois heures : ça fait dans dix minutes.

— Le lieutenant Porchon va bien?

— Comme moi-même, pour le moment. Mais y a une marmite qui nous a donné chaud t'à l'heure : not'e gourbi en a sauté à moitié. Drôle de cage à lapins ! Vous êtes rudement mieux dans la tranchée.

Un peu après trois heures, une fusillade s'allume sur notre gauche. Les coups de feu crépitent bientôt sans interruption, nous submergent de leur vacarme heurté. De temps en temps une marmite qui éclate prolonge un roulement gras, qui va s'assourdissant ; et de nouveau reflue vers nous, en ondes courtes et pressées, le crépitement du combat d'infanterie. Après un sursaut hargneux, subitement, c'est le calme. A peine, de loin en loin, quelques claquements de mauser. Les canons, des deux côtés, se sont tus.

Un homme, atteint légèrement d'un éclat d'obus au poignet, est venu passer près de nous, s'étant perdu. Il était du 3e bataillon ; il m'a appris que le bond avait réussi, sans pertes, mais que le bombardement de l'après-midi leur avait blessé du monde : dix-sept hommes touchés, m'a-t-il dit, rien qu'à la 9e.

Que faire, en cette inaction? J'ai écrit au crayon deux ou trois lettres, occupé mes doigts, un instant, à griffonner sur des bouts d'enveloppe quelques têtes de Boches, bavardé à vide avec Pannechon. Les minutes pèsent, à l'approche de la nuit. J'évoque avec passion la cuisine de Rupt, l'ample paillasse, et aussi les visages de nos hôtes. Nous retrouverons là-bas cordial accueil et rustique bien-être. Quand? Pas ce soir : Presle n'est pas venu m'annoncer la relève. Demain peut-être? Mais comme c'est loin, demain ! Toute une nuit d'attente ; et puis toute une journée encore !

Et le soir vient, dont le froid nous enveloppe et nous prend. La lumière décroît, jusqu'à laisser les taillis aux ténèbres. Elle abandonne la clairière elle-même, mais lentement et comme à regret ; les grands arbres s'y entrevoient encore, haussant, comme des colonnes d'ombre, leurs fûts noirs et rigides au-dessus des clartés rôdeuses, jusqu'au frissonnement inquiet de leur feuillage.

Ma tranchée, cette nuit encore, est presque vide : le génie a pris la moitié de mes hommes ; ils sont partis vers l'avant, et ils abattent des arbres, comme hier. Sommes-nous seuls, Pannechon et moi, dans ce fossé aux rudes parois? Nous nous sommes assis l'un en face de l'autre, et nous battons la semelle, sans fin, à petits coups amortis pour éviter de faire crier les clous de nos souliers. N'était le bruissement léger des feuilles, la forêt tout entière serait muette ; l'air immobile, comme assoupi, nous baigne de sa froidure égale et pénétrante.

— Tape plus fort du pied gauche, Pannechon : mon pied droit recommence à ficher le camp.

Ça va d'travers, mon lieutenant. Faut compter. Une... deux... Une... deux... Vous entendez les copains taper dans les arbres?

Les cognées sonnent nettement, à grands coups rythmiques, en avant de nos tranchées.

— Mince ! — dit Pannechon, — i's font trop d'bruit quand même. Ça va sûrement nous attirer quéqu'chose.

Lamentable et doux, le hululement d'un oiseau nocturne s'élance, monte, plane au cœur des ténèbres, retombe enfin d'une chute glissante et molle. Le silence, après qu'il s'est tu, palpite encore de sa clameur poignante. Et voici que là-bas, vers les tranchées allemandes, un bruit retentit, une sorte de déclic puissant que nous n'avons pas l'habitude d'entendre; et tout aussitôt une lueur éblouissante m'aveugle, en même temps qu'une explosion formidable me frappe le visage d'un flot d'air brûlant. Devant nous d'autres flammes surgissent, fulgurantes, et le fracas des projectiles qui éclatent ébranle rudement l'étendue. Une galopade, alors, froisse longuement les feuilles mortes, y creuse des sillages bruissants, foule les nappes de mousse d'un martèlement assourdi. Et soudain, sur le bord de la tranchée, des ombres se silhouettent, l'espace d'un

clin d'œil ; et c'est une avalanche de corps roulant pêle-mêle au fond, en même temps que des pierres, des mottes de terre, et des morceaux entiers de parapet.

— T'as vu ça?

— Qu'est-ce qu'i's nous ont balancé su' l'coin d'la gueule !

— Y a des blessés?

— Deux sapeurs, que j'crois.

L'effervescence, peu à peu, s'apaise. L'officier du génie debout hors de la tranchée, dit tranquillement :

— Allons, dehors ! C'est fini maintenant. Au travail !

Sans un mot, ils sortent, l'un après l'autre, et s'acheminent à la file vers les arbres déjà blessés qu'il faut, cette nuit, jeter à terre. Pannechon me dit :

— C'était pas des obus, ça, mon lieutenant? On n'a pas entendu l'canon péter.

— C'étaient des bombes, Pannechon.

— Des bombes? Ça fait d'la flamme.

Et les cognées s'abattent de nouveau, sans hâte, régulièrement. Puis elles se taisent ; et l'on entend le grand hêtre craquer longuement, de tout son bois vivant, et s'abattre en fouettant l'air, qui frémit jusqu'à nous de sa chute invisible.

— Écoutez, mon lieutenant.

Pannechon m'a saisi le bras. Tout son corps se tend vers l'au delà mystérieux où nous sentons les Boches. Et de là-bas s'élance encore le hululement triste d'une chouette. Les doigts qui m'étreignaient à peine se crispent nerveusement, et Pannechon prononce, d'une voix vibrante et sourde :

— Oh !... M... !

Le même mot, au même instant, me venait aux lèvres, lourd de stupeur et de colère. Car j'avais compris moi aussi, à n'en pouvoir douter, que ce cri n'était pas celui d'une bête des bois, mais qu'il était sorti d'une poitrine d'homme, pour appeler la mort sur des hommes. Les flammes brusques des bombes nous éblouissent encore ; de minces éclats passent en gerbe par-dessus nous, avec le bourdonnement de gros insectes nocturnes. Et longtemps après, au plein silence, une branche blessée casse tout à coup, avec une détonation sèche pareille à celle d'un pistolet ; puis glisse à la terre, légèrement, dans le frôlement soyeux de toutes ses feuilles.

— Voilà ! — dit Pannechon. — Si on reste ici encore un mois, les artiflots auront foutu la forêt par terre, sans avoir besoin qu'on abatte à la cognée. Mais pourquoi qu'on abat, nous autres? Des arbres pareils! Si ça n'fait pas deuil!... En m'sure, mon lieutenant : une... deux...

Battant la semelle, au fond de notre trou, nous entendons, chaque fois que nous reprenons haleine, la retombée robuste des haches : les camarades, sous la menace des bombes, ont repris leur besogne ; ils la poursuivent résolument ; ils accompliront sans dévier, quoi qu'il arrive, l'humble tâche qui leur fut donnée, et qui, cette nuit, est leur devoir.

— Écoutons-les, Pannechon.

— Oui, mon lieutenant.

Nous restons immobiles; nous ne sentons plus le froid; nous sommes avec les nôtres qui travaillent là-bas, et d'une si intense sympathie qu'il me semble percevoir, chaque fois que retombe l'acier lourd d'une cognée, le « ahan » du bûcheron.

— Hein, Pannechon, ce sont des poilus?

— Pour sûr, mon lieutenant ; et puis des vrais hommes.

— Des vrais hommes?

— Ben dame, oui. C't une idée qui m'vient rapport aux Boches. Eux aut'es, les casqu'à pointe, c'est pas des vrais hommes. A preuve qu'i's fouillent la terre comme des taupes, qu'i's grimpent dans les arbres comme des singes, et qu'i's gueulent la nuit comme des z'hiboux. Total : i's font la guerre comme des cochons.

Les claquements des mauser annoncent le retour du jour. Le ciel s'est obscurci de nuages gris et bas, qui laissent filtrer une clarté pauvre, sans transparence ni gaîté. Les feuillages n'ont plus la légèreté frémissante dont ils s'enlevaient hier à la claire lumière. Les couleurs se sont ternies, éteintes : plus de francs rehauts, d'oppositions hardies ; les arbres se dessinent avec une précision terne et froide. On dirait que l'espace s'est fermé.

Le bruit des coups de feu, aussi, a perdu l'ample sonorité qui le prolongeait. Il bute tout de suite à l'épaisseur des nuages mous, s'y enfonce et y meurt.

Des obus éclatent, des bombes qu'on n'entend point siffler.

Souvent un projectile français percute en pleine course contre un arbre énorme, qu'il casse net en deux, ou qu'il lacère de longues plaies aux bords déchiquetés. Alors une grêle d'éclats ronfle et crépite autour de nous.

Deux fois de suite un 155 explose ainsi, et nous arrose d'une pluie d'acier. Des hommes bougonnent :

— Assez ! Ça fait le compte.

Un officier de la 8e passe en courant devant ma tranchée. Je l'interpelle :

— Ho ! Bonjour ! où filez-vous d'un train pareil?

— Rouspéter, parbleu ! Les artilleurs nous font trop de blagues. Voilà deux fois que j'envoie prévenir ; c'est comme si je chantais. Je vais moi-même au poste de commandement, et je fais du barouf jusqu'à ce que nos canons nous foutent la paix !

Il est rouge de fureur, et il gagne le layon à grandes enjambées, en balançant ses bras d'une force à les disloquer. Mes hommes approuvent :

— T'as vu, l'lieutenant, si i'r'sautait?

— J'sais pas, mais m'semble que y a d'quoi.

— Surtout qu'on n'sait pas encore quand c'est qu'on s'débine.

— On les met pas c'soir?

— Mon vieux, Pinard a dit qu'on n'avait encore pour deux jours.

— Une paille, quoi ! Si ça continue, j'demande à rentrer dans mes foyers.

— Et t'auras pas tort ! I'f'ra sûrement pus tiède qu'ici. Cré nom ! C'que ça pique !

— C'est pas tant l'fond d'l'air qu'est fraîche, mais c'est qu'y a du vent.

Même au fond de la tranchée, nous en sentons les éclaboussures, des filets glacés qui nous passent sur la peau et l'horripilent. Mais là-haut il souffle puissamment, d'un flux égal et plein pareil à celui d'un fleuve gonflé par les pluies. Les cimes des arbres penchent sous un effort monotone, se redressent un peu lorsqu'il mollit, puis à nouveau lentement s'inclinent. Et cela fait au-dessus de nous un immense balancement, qu'accompagne une vaste rumeur, profonde et mélancolique.

Des feuilles sèches, brusquement soulevées, montent en colonnes tourbillonnantes, dérivent, s'éparpillent, et se mêlent au floconnement doré qui sans fin glisse des branches secouées.

Les heures passent. Les nuages grossissent et s'abaissent encore, épandant sur la terre, prématurément, une pénombre crépusculaire. Les lampes maintenant s'allument au village ; les âtres rayonnent de grandes flambées joyeuses, qui dansent autour de la marmite pansue où ronronne la soupe du soir. Et je regarde Pannechon, qui mastique animalement des bouchées de pain moisi, et qui râcle le fond d'une boîte de singe vide, pour recueillir, sur la lame de son couteau, des vestiges de graisse rance ou quelques fibres de bœuf bouilli.

— A vot'e santé, mon lieutenant. J'm'occupe.

— Oui, je vois.

— Dame, puisque Presle est pas v'nu, y a des chances pour qu'on reste ici. C'est embêtant, mais c'est pas une raison pour se laisser périr. Vous n'savez toujours rien, n'est-ce pas?

— Rien de rien.

Le menton sur mes genoux, je m'engourdis lentement, à bout de patience et de pensée. Une grande fatigue m'endolorit, me tire peu à peu vers l'anéantissement d'un épais sommeil.

— Mon lieutenant?

Quelle gaîté dans cet appel ! Ayant ouvert les yeux, j'entrevois, au bord de la tranchée, la tête rieuse de Vauthier.

— Bonne nouvelle, mon lieutenant ! On est r'levés.

— A quelle heure?

— Six heures. L'commandant d'compagnie vient r'connaître.

C'est une reconnaissance menée bon train. Je guide l'officier d'un élément de tranchée à un autre ; je lui donne, chemin faisant, des explications précises, mon corps redevenu léger et mon esprit lucide. Mes hommes, lorsque nous passons, s'effacent d'un mouvement preste ; et dès que nous sommes passés, ils préparent leur sac, remettent d'aplomb leur équipement, relacent leurs guêtres droites et serrées.

— Alors, ça y est?

— Et où qu'on va?

— Ah ! c'est vrai, ça... Où qu'on va?

— J'sais pas.

— Et vous, mon lieutenant, vous savez?

— Pas encore.

— Bah ! On l'verra bien. Qu'ça soye n'importe où, on y s'ra toujours aussi bien qu'ici.

L'officier parti, pour chercher ses hommes, je suis revenu sous mon toit de branches ; j'ai préparé mon sac, moi aussi, et m'étant assis près de Pannechon, j'attends.

Le vent souffle toujours sur la forêt ; les arbres entrechoquent leurs ramures, ou longuement les froissent l'une contre l'autre. La nuit vient : les feuilles qui tombent, déjà, ont perdu leur couleur ; ce ne sont plus que des taches de nuit voltigeant, silencieuses, à travers la clairière. Un frôlement imperceptible et froid effleure une de mes mains ; je la pose sur ma joue, la sens mouillée un peu : c'est une goutte de pluie qui vient de tomber. Et voici que s'éveille le bruit frémissant et inquiet de l'ondée ; il se propage, s'accélère, grandit, émouvant à l'infini les feuillages qui frissonnent. Entre les branches serrées qui m'abritent, des filets d'eau froide coulent et ruissellent en gouttières ; parfois un coup de vent fouette l'averse, la fait cinglante ; et l'on entend alors le tintement chétif et multiplié des gamelles vides.

La relève tarde ; je me sens las, de plus en plus. Mon dos glisse contre le parapet visqueux, et le sommeil, à nouveau, pèse sur mes paupières.

— Quelle heure qu'il est, mon lieutenant?

— Sept heures passées.

— I's attigent, les camarades.

— C'est qu'i' fait noir aussi.

Tellement, que toute une compagnie s'est massée derrière notre tranchée sans que les ténèbres nous aient laissé entrevoir une silhouette humaine. Un murmure de voix chuchotantes nous a seul avertis, et mis debout, presque tous ensemble.

— C'est eux?

— Sûrement.

— C'est pas trop tôt !

Des pierres roulent sous les fortes semelles, des sacs heurtent le sol, des bidons sonnent contre une pierre.

La grande ombre de Vauthier se penche vers moi, et j'entends sa voix vivante me dire, de tout près :

— Ça s'ra dur de r'joindre la Calonne, mon lieutenant. Jamais j'ai vu une nuit aussi épaisse.

Autour de nous, des hommes invisibles chuchotent des paroles qui peuplent étrangement l'obscurité :

— Bon Dieu ! qu'i' fait noir !

— Y en a sûrement qui vont s'perdre.

— Et puis s'en aller chez les Boches.

Je fais se serrer mes soldats presque contre moi. Ainsi groupés, ils font une énorme masse, compacte et vaguement mouvante. Alors, sur mon ordre, chaque caporal, après avoir répondu à mon appel, fait à son tour l'appel de son escouade.

— Présent... Présent...

Des voix s'éveillent, l'une après l'autre, dont les timbres connus évoquent en moi des visages nombreux. Je vois mes hommes, je vois leurs yeux grands ouverts sur la nuit, et cherchant ma silhouette.

— Première escouade, manque personne.

— Deuxième, personne...

L'appel s'est fait comme au plein jour : nous sommes au complet.

— Donne-moi la main, Vauthier. Pannechon, empoigne mon sabre. Caporal Rolland, vous tiendrez Pannechon par le pan de sa capote, vos hommes derrière vous se tenant tous de la même façon. Ordre normal, 1, 2, 3, 4, les caporaux en tête de leur escouade. Souesme, vous vous mettrez en queue de la section... En avant, Vauthier, très doucement.

Chaque pas que nous faisons nous enfonce davantage aux ténèbres. Elles sont si lourdes que nous avons la sensation précise de leur contact ; elles nous baignent tout entiers ; elles coulent entre nos doigts ; elles entrent dans nos yeux ; il me semble les entendre refluer de chaque côté de nos poitrines, comme de l'eau fendue par l'étrave d'un bateau. Dans ma main, la main de Vauthier frémit, s'abandonne ou se crispe, trahissant les efforts qu'il fait pour ne pas perdre sa route ; et son bras libre rame dans l'ombre, devant lui, pareil à l'antenne d'un insecte aveugle. De temps en temps il s'arrête, hésitant ; alors Pannechon bute contre mes jambes, et je sens, dans mon dos, la longue poussée de toute la file.

— V'là l'layon, mon lieutenant. On est sauvés.

Au sortir des broussailles et des buissons épars, la sente nous accueille. Nous respirons, à deviner devant nous cette saignée d'air libre en l'épaisseur des taillis. Sous nos pieds, le sol est élastique et net ; le bruissement des feuilles mortes nous avertit chaque fois que nous dévions, ou bien, en plein visage, la gifle souple d'une branche.

— J'me tromperai sûrement pus, mon lieutenant ; c'est comme si j'avais des yeux au bout des doigts d'pied.

— Ne va pas trop vite quand même, que personne ne lâche.

— Pus d'danger maintenant : v'là la Calonne.

Une route large, et dure, et droite ! Nous pouvons étendre nos bras, aller et venir librement, sans crainte de nous égarer dans l'immense forêt, avec l'angoisse d'errer toute la nuit au milieu des fourrés, ou d'attendre le jour en grelottant. Au-dessus de nos têtes, le ciel apparaît confusément entre les cimes noires des grands arbres, chargé de nuages énormes, et noir lui-même, d'un noir de poix. Sur la route, c'est un grouillement de formes mêlées, de formes noires au-dessus desquelles monte une longue rumeur qui par instants se précise, révélant des voix qui chuchotent, des toux qu'on étouffe derrière une main, ou le bruit craquant et mouillé que font, sous les clous des semelles, les cailloux de la chaussée. Une buée molle et froide traîne dans l'air.

Un corps me heurte, deux mains s'agrippent à ma capote, et près de mon visage s'estompe, en pâleur à peine devinée, un visage que je ne puis reconnaître.

— Dis, vieux...

— Quoi donc?

— Tu sais pas où qu'y a la cabane de cantonnier? J'ai sorti y a pas une minute, et j'peux pus la r'trouver.

— Qui es-tu?

— J'suis téléphoniste au ...e. C'est là qu'on a not'e poste. Faut que j'rentre. Ah ! c'te nuit, quand même !

Mes yeux, à la longue, se sont accoutumés à l'obscurité monstrueuse. Elle n'est plus, pour eux, d'une opacité uniforme : des choses s'y indiquent, en éclaircies incertaines où se diluent les ténèbres, en masses denses qui sont des blocs de ténèbres.

— Tiens, la voilà, ta cabane. Donne ta main.

Je guide les doigts de l'homme, et lui fais toucher le crépi rugueux du mur. Puis, en tâtonnant, je trouve le loquet de la porte ; et comme je l'ouvre d'une pesée, un flot de clarté jaune jaillit sur la route, faisant surgir soudain, étrangement réelles et précises, des faces pâles aux yeux clignotants, des gamelles où s'allument des reflets sous la poussière diamantine des gouttelettes dansantes. J'ai eu le temps d'entrevoir, au fond de la cabane éclairée, un soldat endormi sur la paille sèche ; un autre soldat, debout, en veste courte, tenait contre son oreille l'écouteur d'un téléphone de campagne ; deux bougies brûlaient devant lui. Puis la porte s'est refermée très vite, rappelant la lumière, et retombant sur elle après l'avoir emprisonnée toute. L'énorme nuit, à nouveau, pèse sur nos épaules.

Un ordre, devant nous, retentit :

— Changement de direction à gauche !... A gauche !

Nous allons vers Mouilly.

— Halte ! On s'arrête au carrefour, pour la soupe.

La cohue bourdonne. Des exclamations se croisent, lancées à plein gosier. De place en place, la flamme d'une allumette brille tout à coup, éclatante.

— Silence !

— Qui est-ce qui fume, là-bas?

— Les cuistots, quoi ! On la saute !

J'entends la voix de notre fourrier, claire au milieu du tumulte :

— La 7e? Où est la 7e?

— Par ici !

Dans mon assiette que je lui tends, un cuistot qui doit être Pinard fait tomber d'un bouthéon des morceaux de nourriture.

— C'est du bouilli, mon lieutenant ; et y a aussi des patates. J'vois pas c'que j'vous donne ; mais tout est bon.

Je m'assieds au bord de la route, dans l'herbe imbibée d'eau. Porchon m'appelle et, se guidant au son de mes paroles, me rejoint et s'assied près de moi. Nous avons posé nos assiettes entre nos jambes allongées ; nous les cherchons de nos mains sales, et palpons les fragments mous et gras qui s'y agglu-

tinent : la viande est plus lisse au toucher, plus élastique; les pommes de terre, farineuses, s'écroulent parfois entre nos doigts lorsque nous les portons à notre bouche.

— As-tu encore un peu de pain? Une bouchée de mie seulement : je voudrais essuyer mon assiette.

— Non, plus une miette. Arrache une poignée d'herbe et fais-en un bouchon.

— Bonne idée.

Une demi-heure plus tard, nous arrivons aux premières maisons de Mouilly. La marche nous fut facile, sur la route large ; de temps en temps seulement, un homme s'effondrait au fond d'un trou d'obus, en jurant, tandis que sa baïonnette tintait clair, et que son fusil s'abattait durement sur la chaussée ; les autres, alentour, riaient.

— Notre cantonnement est en bas, — me dit Porchon, — dans les maisons qui bordent le ruisseau.

Nous pataugeons dans la boue épaisse, et la senteur fade de l'eau imprègne nos narines. Une brume dense qui stagne dans ce bas-fond pâlit un peu la nuit. Nous pénétrons dans un couloir tiède ; des allumettes brillent, éclairant soudain les murs badigeonnés de chaux, et le plafond lointain d'où retombent, grises de poussière, des toiles d'araignées monstrueuses. Puis le parquet de la salle geint sous notre poids, et nous sentons aussitôt, affaiblie mais tenace, une odeur de graisse et de tabac, de sueur humaine et de cuir mouillé, l'odeur que laissent dans les demeures abandonnées les soldats qui s'y reposèrent une nuit.

— Pannechon ! Vauthier ! Viollet ! Du feu tout de suite ! Grouillons-nous : il est très tard.

Des bourrées craquent ; une flamme mince tremblote dans l'âtre, soudain grandit et monte, resplendit, claire et ronflante, dans le pétillement des sarments et les gerbes brusques d'étincelles.

Un amoncellement de vannerie encombre une moitié de la pièce, des corbeilles d'osier tressé, des hottes profondes, de larges claies pour faire sécher les quetsches, des nasses de pêcheurs, et des centaines de ces petits paniers ronds dont on coiffe le mufle des veaux.

— En v'là d'la marchandise perdue! — dit Pannechon.

Et Vauthier :

— Vaudrait mieux d'la bonne paille fraîche ; au moins, ça servirait à qué'qu'chose.

Mais Pannechon, furetant à son habitude, a déjà disparu ; et il revient au bout d'un instant, traînant derrière lui deux énormes édredons rouges, qui soulèvent un flot de poussière :

— Tiens, Vauthier, colle-toi ça sous les reins ; c'est encore pus tendre que d'la paille.

Nous nous sommes déchaussés, Porchon et moi, et nous escaladons le lit meusien, dont la couette molle s'enfonce et nous enveloppe de tiédeur. Il tire l'édredon vers nos mentons ; il le frappe de ses paumes pour l'étaler équitablement ; et des profondeurs de la plume s'échappe une nuée de poussière lourde qui nous emplit le nez et la gorge. A peine est-elle retombée qu'un grondement puissant, venu de l'âtre, nous fait lever la tête ensemble.

— Tu entends?

— Oui. Je parie que le placard à sécher le linge a pris feu !

Nous sautons à terre, et nous courons en chaussettes, la liaison derrière nous, vers la pièce voisine. Nous avons tous, en y entrant, le même cri :

— Ça y est !

Une fumée âcre nous tire des yeux de grosses larmes ; des flammes, s'insinuant par les interstices du foyer maçonné, dardent soudain leurs pointes effilées, qui trouent l'ombre ; et les portes du séchoir craquent, rongées déjà, sur les bords, par des chenilles lumineuses.

— Où qu'y a d'l'eau? — demande Pannechon. — C'est pas la première fois qu'ça nous arrive. Trois grands seaux là-d'sus et c'est fini.

— Au ruisseau, pardié ! On y saute.

Mais une idée me vient :

— Mais non ! Mais non ! Arrachez-moi ces portes-là et flanquez-les dehors.

Quelques pesées vigoureuses font céder les gonds, et Viollet, puis Pannechon, chacun tenant un des vantaux, traversent la chambre au pas de course, en laissant derrière eux un tourbillon de fumée.

— Au lit, maintenant !

Je m'enlève d'un saut, retombe sur la couette, et pousse un cri :

— Aïe ! Mes tibias !

— Qu'est-ce qui te prend?

— Il y a des choses dures là-dedans. On s'y cogne.

Accroupi le long du mur, je pousse l'édredon vers le parquet. Mes mains rencontrent des plaques de boue durcie, qui font de l'étoffe un raide carton. Une résistance sentie au passage n'entrave pas ma poussée : l'édredon oscille, bascule, glisse mollement ; et dès avant qu'il ait achevé sa chute, un fracas de vaisselle brisée nous fait sursauter ; puis c'est un tintamarre d'assiettes pesantes qui roulent par la chambre, se poursuivent en rond, et vibrent sur place, un long moment, avant de s'étaler, immobiles et vaguement luisantes.

— Y en a p't-être d'aut'es, — dit Pannechon.

Il soulève le matelas :

— J'comprends ! Et des piles ! Drôle d'endroit, tout d'même, pour ranger son ménage !

Il les entasse sur la huche, monologuant :

— D'la belle vaisselle, solide et profitante ; ça f'rait plaisir de manger là-dedans. Et ça s'ra perdu, comme le reste, comme les maisons, comme tous les arbres qu'on abat dans les bois... Ah ! c'malheur, quand on y pense !

Après un silence, il rit tout haut :

— Ça fait rien, fallait qu'i's soyent plutôt vannés, tous ceux qu'ont couché su' c'pieu-là, depuis des semaines, pour avoir seulement rien senti sous eux !

— Tais-toi, Pannechon, et souffle la camoufle, qu'on roupille.

Notre bougie une fois éteinte, les braises assoupies laissent traîner une lueur mourante sur les lames du parquet. De temps en temps, au bout d'une branche calcinée, une flamme bleuâtre s'accroche et fuse, chassant les ombres vers les coins reculés, et faisant vibrer au plafond de grandes clartés blêmes. A mi-voix, je dis à Porchon :

— C'est idiot, ces incendies de placards ! La fumée me brûle les paupières.

— Oui... oui.

— Ne remue pas, mon vieux ; ça casse la boue de l'édredon. Tu aimes ça, toi, croquer de la poussière?

Nulle réponse. Je répète, plus fort :

— Tu aimes ça, toi, croquer de la poussière?

Mes paroles s'éteignent au silence. Un tison, dans l'âtre, siffle doucement. Et voici que près de ma tête un souffle monte, paisible et léger ; puis s'amplifie, rude, sonore et plein : Porchon ronfle.

MAURICE GENEVOIX

LES QUATRE CAVALIERS

DE L'APOCALYPSE[1]

X

APRÈS LA MARNE

A la fin d'octobre, Luisa Desnoyers et Chichi revinrent de Biarritz. Ce retour n'était pas encore très prudent. Si l'affaire de la Marne avait été une victoire, elle n'avait pas été un triomphe décisif, et le Gouvernement restait encore à Bordeaux. Mais Luisa ne pouvait plus vivre loin de son époux, et Chichi, dont l'amour s'était avivé par l'absence, avait hâte de revoir son « petit soldat en sucre ».

Après l'alerte des premiers jours de septembre, Paris avait insensiblement changé d'aspect. Les deux millions d'habitants qui étaient demeurés chez eux, au lieu de se laisser entraîner par la panique, avaient accueilli la victoire avec une sérénité

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er, du 15 janvier, du 1er et du 15 février 1917.

grave. Personne ne s'expliquait clairement le cours de cette bataille dont on n'avait eu connaissance que lorsqu'elle était déjà gagnée. Un dimanche, à l'heure où les Parisiens profitaient du bel après-midi pour faire leur promenade, ils avaient appris en même temps par les journaux le grand succès des Alliés et le danger qu'ils venaient de courir. Ils se réjouirent, mais ne se départirent point de leur calme : six semaines de guerre avaient changé radicalement le caractère de cette population si turbulente et si impressionnable. Il fallut du temps pour que la capitale reprît son apparence d'autrefois. Mais enfin des rues naguère désertes se repeuplèrent de passants, des magasins fermés se rouvrirent, des appartements silencieux retrouvèrent de l'animation.

Marcel ne parla guère aux siens de son voyage de Villefranche. Pourquoi les attrister par le récit de tant d'horreurs? Il se contenta de dire à Luisa que le château avait beaucoup souffert du bombardement, que les obus avaient endommagé une partie de la toiture, et qu'après la paix plusieurs mois de travail seraient nécessaires pour rendre le logis habitable. Il ne souffla pas mot des milliers de cadavres enterrés dans les jardins et dans le parc.

Si l'engagement de Jules avait serré le cœur de la mère, Chichi eut bientôt à se tourmenter aussi au sujet de son fiancé. En revenant de Biarritz, elle s'était fait raconter par lui tous les périls auxquels elle imaginait qu'il avait été exposé, et le jeune guerrier lui avait décrit les poignantes angoisses éprouvées au bureau, durant les jours interminables où les troupes se battaient aux environs de Paris. On entendait de si près la canonnade que le sénateur avait voulu faire partir son fils pour Bordeaux ; mais le jeune homme avait fait beaucoup mieux. Le jour du grand effort, lorsque le gouverneur de la place avait lancé en automobile tous les hommes valides, la curiosité et le patriotisme avaient été les plus forts dans l'âme de René : il avait pris un fusil sans que personne le lui commandât, et il était monté dans une voiture avec d'autres employés du service auxiliaire. Arrivé sur le champ de bataille, il était resté plusieurs heures couché dans un fossé, au bord d'un chemin, tirant sans distinguer sur quoi. Il n'avait vu que de la fumée, des maisons incendiées, des blessés, des morts. A l'exception

d'un groupe de uhlans prisonniers, il n'avait pas aperçu un seul Allemand.

D'abord cela suffit pour rendre Chichi fière d'être la promise d'un héros de la Marne ; mais bientôt elle changea de sentiment. Quand elle était dans la rue avec René, elle regrettait qu'il ne fût que simple soldat et qu'il n'appartînt qu'aux milices de l'arrière. Les femmes du peuple, exaltées par le souvenir de leurs hommes qui combattaient sur le front, ou aigries par la mort d'un être cher, étaient d'une insolence agressive. Souvent elle entendait au passage de grossières paroles contre les « embusqués ». Pis encore : elle ne pouvait s'empêcher de se dire à elle-même que son frère, qui n'était qu'un Argentin, se trouvait sur le front, tandis que son fiancé, qui était un Français, se tenait à l'abri des coups. Ces réflexions pénibles la rendirent triste.

René remarqua d'autant plus aisément la tristesse de Chichi qu'elle ne l'avait pas habitué à une mine morose, et il devina sans peine la raison de cette mauvaise humeur. Dès lors sa résolution fut prise. Pendant trois jours il s'abstint de venir avenue Victor-Hugo ; mais, le quatrième jour, il s'y présenta dans un uniforme flambant neuf, de cette couleur bleu horizon que l'armée française avait adoptée récemment ; la mentonnière de son képi était dorée et les manches de sa vareuse portaient un petit galon d'or. Il était officier. Grâce à son père, et en se prévalant de sa qualité d'élève de l'École centrale, il avait obtenu d'être nommé sous-lieutenant dans l'artillerie de réserve, et il avait aussitôt demandé à être envoyé en première ligne. Il partirait dans deux jours.

— Tu as fait cela ! — s'écria Chichi enthousiasmée. — Tu as fait cela !

Elle le regardait, pâle, avec des yeux agrandis qui semblaient le dévorer d'admiration. Puis, sans se soucier de la présence de sa mère :

— Viens, mon petit soldat! Viens; tu mérites une récompense!

Et elle lui jeta les bras autour du cou, lui plaqua sur les joues deux baisers sonores, fut prise d'une sorte de défaillance et éclata en sanglots.

Depuis que Jules était aux tranchées, Luisa fréquentait les églises avec une assiduité croissante ; mais elle ne courait plus tout Paris pour accroître le nombre des sanctuaires visités, comme si la multiplicité des lieux d'oraison devait accroître l'efficacité des prières ; elle se contentait d'aller à l'église Saint-Honoré-d'Eylau, sa paroisse, ou à la chapelle espagnole de l'avenue de Friedland ; et elle avait même une prédilection pour cette chapelle où elle entendait souvent les dévotes chuchoter à côté d'elle dans la langue de son enfance et de sa jeunesse ,ce qui lui donnait l'illusion d'être là comme chez elle et près d'un Dieu qui l'écouterait plus volontiers.

Sur le maître-autel figuraient, assemblés en faisceaux, les drapeaux de la France et des nations alliées. L'église était pleine de fidèles et la foule pieuse ne se composait pas uniquement de femmes : il y avait aussi des hommes d'âge, debout, graves, qui remuaient les lèvres et fixaient sur le tabernacle des yeux humides où se reflétaient, pareilles à des étoiles perdues, les flammes des cierges. C'étaient des pères qui, en pensant à leurs fils envoyés sur le front, se rappelaient les prières de leur enfance. Jusqu'alors la plupart d'entre eux avaient été indifférents en matière religieuse ; mais, dans ces conjonctures tragiques, il leur avait semblé tout à coup que la foi, qu'ils ne possédaient point, était un bien et une force, et ils balbutiaient de vagues oraisons dont les paroles étaient incohérentes et presque dépourvues de sens, à l'intention des êtres chers qui luttaient pour l'éternelle justice.

Luisa, elle, priait des lèvres pour la France ; mais, lorsqu'elle implorait Dieu, son égoïsme maternel ne voyait guère que Jules tel que le représentait une mauvaise photographie reçue des tranchées : le corps enveloppé d'une capote boueuse, les jambes serrées par des bandes de drap, le menton assombri par une barbe mal rasée.

— Ah ! Seigneur, donnez-nous la victoire ! Dieu de miséricorde, protégez mon fils.

Après le départ de René pour la zone des armées, Chichi aussi eut une crise de dévotion et accompagna chaque jour sa mère à l'église. Elle était pâle, songeuse, les yeux estompés de bleu ; et, agenouillée devant l'autel, elle courbait la tête comme sous le poids de pensées graves qui ne lui étaient

point habituelles. Parfois Luisa la regardait de côté avec une nuance de mauvaise humeur : probablement ce n'était pas pour son frère que la jeune fille priait avec cette ferveur inaccoutumée.

Un jour, en sortant de l'église, Chichi se mit à rire de la façon la plus inattendue : même dans les circonstances les plus tristes, son âme légère et capricieuse restait prête aux éclats d'une libre gaîté.

— A quoi penses-tu? — lui demanda sa mère, agacée par ce rire intempestif.

— Si je te le dis, tu me gronderas.

— Dis-le tout de même.

— Eh bien, je pense qu'il y a aussi des églises à Berlin...

— Naturellement.

— Que dans ces églises, des gens s'agenouillent et prient comme nous...

— Sans doute.

— Que ce que nous demandons à Dieu, toi pour Jules et moi pour René, ma tante Helena le lui demande pour Otto et pour Hermann.

— Bien entendu, puisque ce sont ses enfants.

— Mais alors le bon Dieu doit être très embarrassé pour exaucer des prières qui s'opposent les unes aux autres.

— Quelles sottes idées te passent par l'esprit !

— Et j'imagine que, fatigué de tant de contradictions, il s'est bouché les oreilles et n'écoute plus personne.

— En vérité, ma fille, tu es folle.

— Non, puisque j'ai la preuve de ce que je dis.

— Je serais curieuse de la connaître, cette preuve!

— Si le bon Dieu n'était pas résolu à rester sourd aux prières des hommes, il inspirerait à son vicaire des paroles qui signifieraient au monde le jugement divin. Or le pape, loin de prononcer l'arrêt providentiel, garde le silence devant le plus abominable crime qui ait jamais ensanglanté la terre...

— Tais-toi ! Tais-toi ! Tu me fais honte !

Chichi ne répliqua point ; mais elle détourna la tête pour cacher à sa mère une petite moue qui témoignait plus de malice que de contrition.

Marcel Desnoyers, lui, n'allait pas à l'église ; il allait à l'atelier de son fils pour avoir le plaisir de causer avec Argensola, promu à la fonction de conservateur de ce maigre musée en l'absence du « peintre d'âmes ».

La première fois qu'Argensola reçut la visite de Marcel, il dut entrecouper bizarrement ses paroles de bienvenue par des gestes qui tendaient à faire disparaître subrepticement un peignoir de femme oublié sur un fauteuil et un chapeau à fleurs qui coiffait un mannequin. Marcel ne fut pas dupe de cette gesticulation significative; mais il avait l'âme disposée à toutes les indulgences. Rien qu'à entendre la voix d'Argensola, le pauvre père avait pour ainsi dire la sensation de se trouver près de son fils; et ce qui lui facilitait encore cette douce illusion, c'était ce milieu familier où tous les objets avaient été mêlés à la vie journalière de l'absent.

Ils parlaient d'abord du soldat, se communiquaient l'un à l'autre les dernières nouvelles reçues du front. Marcel redisait par cœur des phrases entières des lettres de Jules, faisait même lire ces lettres au secrétaire intime ; mais Argensola ne montrait jamais celles qui lui étaient adressées, s'abstenait même d'en rapporter des citations textuelles : car le peintre y employait volontiers un style épistolaire qui différait beaucoup de celui que les fils ont coutume d'employer dans les lettres qu'ils écrivent à leurs parents.

Après deux mois de campagne, Jules, déjà préparé au métier des armes par la pratique de l'épée et protégé par le capitaine de sa compagnie, qui avait été son collègue au cercle d'escrime, venait d'être nommé sergent.

— Quelle carrière ! — s'écriait Argensola, flatté de cette nomination comme si elle l'eût personnellement couvert de gloire. — Ah ! votre fils est de ceux qui arrivent jeunes aux plus hauts grades, comme les généraux de la Révolution !

Et il célébrait avec une éloquence dithyrambique les prouesses de son ami, non sans les embellir de quelques détails fantaisistes. Jules, peu bavard comme la plupart des braves qui vivent dans un continuel danger, lui avait raconté en quelques phrases pittoresques divers épisodes de guerre auxquels il avait pris part. Par exemple, le peintre-soldat avait porté un ordre sous un violent bombardement; il était entré

le premier dans une tranchée prise d'assaut ; il s'était offert pour une mission considérée comme très périlleuse. Ces faits honorables, qui lui avaient valu une citation, mais qui, somme toute, n'avaient rien d'extraordinaire, prenaient des couleurs merveilleuses dans la bouche du bohème qui les glorifiait comme les événements les plus insignes de la guerre mondiale. A entendre ces récits épiques, le père tremblait de peur, de plaisir et d'orgueil.

Après que les deux hommes s'étaient longuement entretenus de Jules, Marcel se croyait obligé de témoigner aussi quelque intérêt au panégyriste de son fils, et il interrogeait le secrétaire sur ce que celui-ci avait fait dans les derniers temps.

— J'ai fait mon devoir ! — répondait Argensola avec une évidente satisfaction d'amour-propre. — J'ai assisté au siège de Paris !

A vrai dire, dans son for intérieur, il soupçonnait bien l'inexactitude de ce terme : car Paris n'avait pas été assiégé. Mais les souvenirs de la guerre de 1870 l'emportaient sur le souci de la précision du langage, et il se plaisait à nommer « siège de Paris » les opérations militaires accomplies autour de la capitale pendant la bataille de la Marne. Au surplus, il avait pris ses précautions pour que la postérité n'ignorât point le rôle qu'il avait joué en ces mémorables circonstances. On vendait alors dans les rues une affiche en forme de diplôme, dont le texte, entouré d'un encadrement doré et rehaussé d'un drapeau tricolore, était un certificat de séjour dans la capitale pendant la semaine périlleuse. Argensola avait rempli les blancs d'un de ces diplômes en y inscrivant de sa plus belle écriture ses noms et qualités ; puis il avait fait apposer au bas de la pièce les signatures de deux habitants de la rue de la Pompe : un ami de la concierge et un cabaretier du voisinage ; et enfin il avait demandé au commissaire de police du quartier de garantir par son paraphe et par son sceau la respectabilité de ces honorables témoins. De cette manière personne ne pouvait révoquer en doute qu'Argensola eût assisté au « siège de Paris ».

L' « assiégé » racontait donc à Marcel ce qu'il avait vu dans les rues de la capitale en l'absence du châtelain ; et il avait

vu des choses vraiment extraordinaires. Il avait vu en plein jour des troupeaux de bœufs et de brebis stationner sur le boulevard, près des grilles de la Madeleine. Il avait vu l'avant-garde des Marocains traverser la capitale au pas gymnastique depuis la porte d'Orléans jusqu'à la gare de l'Est, où ils avaient pris les trains qui les attendaient pour les mener à la grande bataille. Il avait vu des escadrons de spahis drapés dans des manteaux rouges et montés sur de petits chevaux nerveux et légers; des tirailleurs mauritaniens coiffés de turbans jaunes; des tirailleurs sénégalais à la face noire et à la chéchia rouge ; des artilleurs coloniaux; des chasseurs d'Afrique : — tous combattants de profession, aux profils énergiques, aux visages bronzés, aux yeux d'oiseaux de proie. — Le long défilé de ces troupes s'immobilisait parfois des heures entières, pour laisser à celles qui les précédaient le temps de s'entasser dans les wagons.

— Ils sont arrivés à temps pour attaquer von Kluck sur les bords de l'Ourcq, pour le menacer d'enveloppement et pour le contraindre à déguerpir, — disait Argensola avec autant de fierté que s'il avait commandé lui-même le rapide et heureux mouvement de ces troupes.

Et, quelques jours plus tard, il avait vu un autre spectacle beaucoup plus étrange encore. Toutes les automobiles de louage, — environ deux mille voitures, — avaient chargé des bataillons de zouaves, à raison de huit hommes par voiture ; et cette multitude de chars de guerre était partie à toute vitesse, formant sur les boulevards un torrent qui, avec la scintillation des fusils et le flamboiement des bonnets rouges, donnait l'idée d'un cortège pittoresque, d'une sorte de noce interminable. Ce n'était pas tout : au moment suprême, alors que le succès était encore incertain et que le moindre accroissement de pression pouvait le décider, Gallieni avait lancé contre l'extrême droite de l'ennemi tout ce qui savait à peu près manier une arme : commis des bureaux militaires, ordonnances des officiers, agents de police, gendarmes, pour donner la dernière poussée qui avait sauvé la France.

Enfin, le dimanche, dans la soirée, tandis qu'Argensola se promenait au bois de Boulogne avec une de ses compagnes de « siège », — mais il ne fit point part de cette particularité à Marcel, — il avait appris par les éditions spéciales des jour-

naux que la bataille s'était livrée tout près de la ville et que cette bataille était une grande victoire.

— Ah ! monsieur Desnoyers, j'ai beaucoup vu et je puis raconter de grandes choses !

Le père de Jules était si content de ces conversations qu'il conçut pour le bohème une bienveillance traduite aussitôt par des offres de service : — les temps étaient durs, et Argensola, contraint par les circonstances à vivre loin de sa patrie, avait peut-être besoin d'argent. Si tel était le cas, Marcel se ferait un plaisir de lui venir en aide et mettrait des fonds à sa disposition. Il le ferait d'autant plus volontiers que toujours il avait beaucoup aimé l'Espagne : un noble pays qu'il regrettait de ne pas bien connaître, mais qu'il visiterait avec le plus grand intérêt après la guerre. — Il est probable que, si la nationalité du secrétaire avait été différente, c'est à un autre pays que Marcel aurait adressé ses protestations d'amour.

Pour la première fois de sa vie, Argensola répondit à une telle offre par un refus, où il mit non moins de dignité que de gratitude. Il remerciait vivement M. Desnoyers de l'aimable attention et de l'offre généreuse ; mais heureusement il n'était pas dans la nécessité d'accepter ce service. En effet, Jules l'avait nommé son administrateur ; et comme, en vertu des décrets sur le *moratorium*, la Banque avait consenti enfin à verser mensuellement tant pour cent sur le chèque d'Amérique, son ami pouvait lui envoyer pour les besoins de la maison tout ce qui était nécessaire.

Quand la terrible crise fut passée, il sembla que la population parisienne s'accoutumait insensiblement à la situation. Un calme résigné succéda à l'excitation des premières semaines, alors que l'on espérait des interventions extraordinaires et miraculeuses. Argensola lui-même n'avait plus les poches pleines de journaux, comme au début des hostilités. D'ailleurs tous les journaux disaient la même chose, et il suffisait de lire le communiqué officiel, document que l'on attendait maintenant sans impatience ; car on prévoyait qu'il ne ferait guère que répéter le communiqué précédent. Les gens de l'arrière reprenaient peu à peu leurs occupations habituelles. « Il faut bien vivre », disaient-ils. Et la nécessité de conti-

nuer à vivre imposait aux esprits ses exigences. Ceux qui avaient sous les drapeaux des êtres chers ne les oubliaient pas, mais ils finissaient par s'accoutumer à leur absence comme à un inconvénient normal. L'argent recommençait à circuler, les théâtres à s'ouvrir, les Parisiens à rire ; et, si l'on parlait de la guerre, c'était pour l'accepter comme un mal inévitable, auquel on ne devait opposer qu'un courage persévérant et une muette résignation.

Dans les visites que Marcel faisait à Argensola, il eut plusieurs fois l'occasion de rencontrer Tchernoff. En temps ordinaire, il aurait tenu cet homme à distance : le millionnaire était du parti de l'ordre et avait en horreur les fauteurs de révolutions; aussi le socialisme du Russe et sa nationalité même lui auraient-ils forcément suggéré deux séries d'images déplaisantes : d'un côté, bombes et coups de poignards; de l'autre côté, pendaisons et exils en Sibérie. Mais, depuis la guerre, les idées de Marcel s'étaient modifiées sur bien des choses : la terreur allemande, les exploits des sous-marins qui coulaient à pic des milliers de voyageurs inoffensifs, les hauts faits des zeppelins qui, presque invisibles au zénith, jetaient des tonnes d'explosifs sur de petites maisons bourgeoises, sur des femmes et sur des enfants, avaient beaucoup diminué à ses yeux la gravité des attentats qui, quelques années auparavant, lui avaient rendu odieux le terrorisme russe. D'ailleurs Marcel savait que Tchernoff avait été en relations, sinon intimes, du moins familières avec Jules, et cela suffit pour qu'il fît bon visage à cet étranger qui, en outre, appartenait à une nation alliée de la France.

Marcel et Tchernoff parlaient de la guerre. La douceur de Tchernoff, ses idées originales, ses incohérences de penseur qui saute brusquement de la réflexion à la parole, séduisirent bientôt le père de Jules, qui ne regretta pas certaines bouteilles provenant manifestement des caves de l'avenue Victor-Hugo, bouteilles dont Argensola arrosait avec largesse l'éloquence de son voisin. Ce que Marcel admirait le plus dans le Russe, c'était la facilité avec laquelle celui-ci exprimait par des images les choses qu'il voulait faire comprendre. Dans les discours de ce visionnaire, la bataille de la Marne, les combats subséquents et la course des deux armées ennemies vers la mer

devenaient des faits très simples et très intelligibles. Ah! si les Français n'avaient pas été harassés, après leur victoire!

— Mais les forces humaines, — disait le Russe, — ont une limite, et les Français, en dépit de leur vaillance, sont des hommes comme les autres. En trois semaines, il y a eu la marche forcée de l'est au nord, pour faire front à l'invasion par la Belgique ; puis une série de combats ininterrompus, à Charleroi et ailleurs ; puis une rapide retraite, afin de ne pas être enveloppés par l'ennemi ; et finalement cette bataille de sept jours où les Allemands ont été arrêtés et refoulés. Comment s'étonner qu'après tout cela les jambes aient manqué aux vainqueurs pour se porter en avant et que la cavalerie ait été impuissante à donner la chasse aux fuyards? Voilà pourquoi les Allemands, poursuivis avec peu de vigueur, ont eu le temps de s'arrêter, de creuser des trous, de se tapir dans des abris presque inaccessibles. Les Français à leur tour ont dû faire de même, et ainsi a commencé cette éternelle guerre de tranchées...

Optimiste malgré tout, Marcel espérait, contrairement à l'opinion générale, que la guerre ne serait plus très longue et que, dès le printemps prochain, ou au plus tard vers le milieu de l'été, la paix serait conclue. Mais Tchernoff hochait la tête.

— Non, — répondait-il. — Ce sera long, très long. Cette guerre-ci est une guerre nouvelle, la véritable guerre moderne. Les Allemands ont commencé les hostilités selon les anciennes méthodes : mouvements enveloppants, batailles en rase campagne, plans stratégiques combinés par de Moltke à l'imitation de Napoléon. Ils désiraient finir vite et se croyaient sûrs du triomphe. Dès lors, à quoi bon faire usage de procédés nouveaux? Mais ce qui s'est passé sur la Marne a bouleversé leurs projets : de l'offensive ils ont été obligés de passer à la défensive, et leur état-major a employé tout ce que lui avaient appris les récentes campagnes des Japonais et des Russes. La puissance de l'armement moderne et la rapidité du tir font de la lutte souterraine une nécessité inéluctable. La conquête d'un kilomètre de terrain représente aujourd'hui plus d'efforts que n'en exigeait, il y a un siècle, l'assaut d'une forteresse, de ses bastions et de ses courtines. Par conséquent, ni l'une ni l'autre des deux armées affrontées n'avancera vite.

Cela va devenir lent et monotone, comme la lutte de deux athlètes dont les forces sont égales.

— Mais pourtant il faudra bien qu'un jour cela finisse !

— Sans aucun doute, mais il est impossible de savoir quand. Ce qu'il est dès maintenant permis de considérer comme indubitable, c'est que l'Allemagne sera défaite. De quelle manière? Je l'ignore ; mais la logique veut qu'elle succombe. En septembre elle a joué tous ses atouts, et elle a perdu la partie. Cela donne aux Alliés le temps de réparer leur imprévoyance et d'organiser les forces énormes dont ils disposent. La déroute pes empires centraux se produira fatalement; mais on se tromperait si l'on s'imaginait qu'elle sera prochaine.

D'ailleurs, pour Tchernoff, cette immanquable déroute des nations de proie ne signifiait ni la destruction de l'Allemagne ni l'anéantissement des peuples germaniques. Le révolutionnaire n'avait pas de sympathie pour les patriotismes excessifs, n'approuvait ni l'intransigeance des chauvins de Paris qui voulaient effacer l'Allemagne de la carte d'Europe, ni l'intransigeance des pangermanistes de Berlin qui voulaient étendre au monde entier la domination teutonne.

— L'essentiel est de jeter bas l'empire allemand et de briser la redoutable machine de guerre qui pendant près d'un demi-siècle, a menacé la paix des nations.

Ce qui irritait le plus Tchernoff, c'était l'immoralité des idées qui, depuis 1870, étaient nées de cette perpétuelle menace et qui contaminaient aujourd'hui un si grand nombre d'esprits dans le monde entier : glorification de la force, sanctification du succès, triomphe du matérialisme, respect aveugle du fait accompli, dérision des plus nobles sentiments comme s'ils n'étaient que des phrases creuses, philosophie de bandits qui prétendait être le dernier mot du progrès et qui n'était que le retour au despotisme, à la violence et à la barbarie des époques primitives.

— Ce qu'il faut, — déclarait-il, — c'est que les fauteurs de cette abominable tendance à revenir en arrière soient supprimés. Mais cela ne signifie pas qu'on doive exterminer aussi le peuple allemand. Ce peuple a des qualités réelles, trop souvent gâtées par les défauts qu'un passé malheureux lui a laissés en héritage. Il possède l'instinct de l'organisation, le goût du

travail, et il peut rendre des services à la cause du progrès. Mais auparavant il a besoin qu'on lui administre une douche : la douche de la catastrophe. Quand la défaite aura rabattu l'orgueil des Allemands et dissipé leurs illusions d'hégémonie mondiale, quand ils se seront résignés à n'être qu'un groupe humain ni supérieur ni inférieur aux autres, ils deviendront d'utiles collaborateurs pour la tâche commune de civilisation qui incombe à l'humanité entière. D'ailleurs cela ne doit pas nous faire oublier que, à l'heure actuelle, ce peuple est pour toutes les autres sociétés humaines un grave danger. Sa constitution politique a fait de lui une horde guerrière où tout est soumis à une discipline mécanique et humiliante. En Allemagne, il n'est personne qui ne reçoive des coups de pied au cul et qui ne désire les rendre à ses subordonnés. Le coup de pied donné par l'empereur se transmet d'échine en échine jusqu'aux dernières couches sociales. Le kaiser cogne sur ses rejetons, l'officier cogne sur ses soldats, le père cogne sur ses enfants et sur sa femme, l'instituteur cogne sur ses élèves. Ce peuple de « maîtres », comme il s'appelle lui-même, est de tous les peuples celui qui a le moindre sentiment de la dignité personnelle. Chez lui, il est le souffre-douleur et l'esclave de tout le monde. C'est précisément pour cela qu'il désire si passionnément se répandre à la surface de la planète. Dès qu'il est hors de chez lui, il se dédommage en devenant le plus arrogant et le plus insatiable des tyrans.

XI

LA GUERRE

Un soir, le sénateur Lacour, qui dînait chez Marcel Desnoyers, dit à son ami :

— Ne vous plairait-il pas d'aller voir votre fils au front?

Le personnage était très tourmenté de ce que son héritier, rompant le réseau protecteur des recommandations dont l'avait enveloppé la prudence paternelle, servait maintenant à l'armée active et, qui pis est, sur la première ligne, et il s'était mis en tête de rendre visite au nouveau sous-lieutenant, ne fût-ce que pour inspirer aux chefs plus de considération à l'égard d'un jeune homme dont le père avait la puissance d'obtenir une autorisation si rarement accordée. Or, comme Jules appartenait au même corps d'armée que René, Lacour avait pensé à faire profiter Marcel de l'occasion. Marcel accompagnerait Lacour en qualité de secrétaire, et, même si les deux jeunes gens étaient dans des secteurs différents, une automobile parcourt vite de longues distances. Le prétexte officiel du voyage était une mission donnée au sénateur pour se rendre compte du fonctionnement de l'artillerie et de l'organisation des tranchées.

Il va de soi que Marcel accepta avec joie la proposition de son illustre ami, et, quelques jours plus tard, malgré la résistance du ministère de la Guerre qui se souciait peu d'admettre des curieux sur le front, Lacour obtint le double permis de circulation.

Le lendemain, dans la matinée, le sénateur et le millionnaire gravissaient péniblement une montagne boisée. Marcel avait les jambes protégées par des guêtres, la tête abritée sous un feutre à larges bords, les épaules couvertes d'une ample pèlerine. Lacour le suivait, chaussé de hautes bottes et coiffé d'un chapeau mou, mais vêtu pourtant d'une redingote aux basques solennelles, afin de conserver quelque chose du majestueux costume parlementaire ; et, quoiqu'il haletât de fatigue et suât à grosses gouttes, il faisait un visible effort pour ne point se départir de la dignité sénatoriale. A côté d'eux marchait un capitaine qui, par ordre, leur servait de guide.

Le bois où ils cheminaient présentait une tragique désolation. Là s'était pour ainsi dire figée une tempête muette qui tenait le paysage immobile dans des aspects violents et bizarres. Pas un arbre n'y avait gardé la tige intacte et l'abondante ramure du temps de paix. Les pins faisaient penser aux colonnades de temples en ruines : les uns se dressaient encore dans toute leur longueur, décapités seulement de la

cime comme des fûts qui auraient perdu leurs chapiteaux; d'autres, coupés à mi-hauteur par une section oblique en bec de flûte, ressemblaient à des stèles rompues par la foudre ; quelques-uns laissaient pendre autour de leur moignon déchiqueté les fibres d'un bois déjà mort. Mais c'était surtout dans les hêtres, les rouvres et les chênes séculaires que se révélait la puissance formidable de l'agent destructeur. Il y en avait dont les énormes troncs avaient été tranchés presque à ras de terre par une entaille nette comme celle qu'aurait pu produire un gigantesque coup de hache, tandis qu'autour de leurs racines déterrées apparaissaient les pierres extraites des entrailles du sol et éparpillées à la surface par l'explosion. Çà et là des mares profondes, toutes pareilles, d'une régularité quasi géométrique, étendaient les nappes circulaires de leur eau. C'était de l'eau de pluie verdâtre et croupissante, sur laquelle flottait une croûte de végétation habitée par des multitudes d'insectes. Ces mares étaient les entonnoirs creusés par les « marmites » dans un sol calcaire et imperméable, qui conservait le trop plein des irrigations pluviales.

Les voyageurs avaient laissé leur automobile au bas du versant, et ils grimpaient vers les crêtes où étaient dissimulés d'innombrables canons, sur une ligne de plusieurs kilomètres. Ils étaient obligés de faire cette ascension à pied, parce qu'ils étaient à portée de l'ennemi : une automobile aurait attiré sur eux l'attention et servi de cible aux obus.

— La montée est un peu fatigante, monsieur le sénateur, — dit le capitaine. — Mais courage ! Nous approchons.

Ils commençaient à rencontrer sur le chemin beaucoup d'artilleurs. La plupart n'avaient de militaire que le képi : sauf cette coiffure, ils avaient l'air d'ouvriers de fabrique, de fondeurs ou d'ajusteurs, avec leurs pantalons et leurs gilets de panne. Ils avaient les bras nus, et quelques-uns d'entre eux, pour marcher dans la boue avec moins d'inconvénient, étaient chaussés de sabots. C'étaient de vieux métallurgistes incorporés par la mobilisation à l'artillerie de réserve ; leurs sergents avaient été des contremaîtres, et beaucoup de leurs officiers étaient des ingénieurs et des patrons d'usine.

On pouvait arriver jusqu'aux canons sans les voir. A peine émergeait-il d'entre les branches feuillues ou de dessous les

troncs entassés quelque chose qui ressemblait à une poutre grise. Mais, quand on passait derrière cet amas informe, on trouvait une petite place nette, occupée par des hommes qui vivaient, dormaient et travaillaient autour d'un engin de mort. En divers endroits de la montagne, il y avait, soit des pièces de 75, agiles et gaillardes, soit des pièces lourdes, qui se déplaçaient péniblement sur des roues renforcées de patins, comme celles des locomobiles agricoles dont les grands propriétaires se servent dans l'Argentine pour labourer la terre.

Lacour et Desnoyers rencontrèrent dans une dépression de terrain plusieurs batteries de 75 tapies sous le bois comme des chiens à l'attache qui aboieraient en allongeant leur museau gris. Ces batteries tiraient sur des troupes de relève, aperçues depuis quelques minutes dans la vallée. La meute d'acier hurlait rageusement, et les abois de sa colère faisaient penser au bruit d'une toile sans fin qui se déchirerait.

Les chefs, grisés par le bruit, se promenaient à côté de leurs pièces en criant des ordres. Les canons, glissant sur les affuts immobiles, avançaient et reculaient comme des pistolets automatiques. La culasse rejetait la douille de l'obus, et aussitôt un nouveau projectile était introduit dans la chambre fumante.

En arrière des batteries l'air était agité de furieux remous. A chaque salve, Lacour et Desnoyers recevaient un coup dans la poitrine : pendant un centième de seconde, entre l'onde aérienne balayée et la nouvelle onde qui s'avançait, ils éprouvaient au creux de l'estomac l'angoisse du vide. L'air s'échauffait d'odeurs âcres, piquantes, enivrantes. Les miasmes des explosifs arrivaient jusqu'au cerveau par la bouche, les oreilles et les yeux. Les douilles vides s'entassaient près des canons. Feu !... Feu !... Toujours feu !

— Arrosez bien ! — répétaient les chefs.

Et les 75 inondaient de projectiles le terrain sur lequel les Boches essayaient de passer.

Le capitaine, conformément aux ordres reçus, expliqua au sénateur la manœuvre de ces pièces. Mais, comme le véritable but du voyage était pour Lacour de voir son fils René, et comme René était attaché au service de la grosse artillerie,

l'examen des 75 ne se prolongea pas longtemps et les visiteurs se remirent en route sous la conduite de leur guide. Par un petit chemin qu'abritait une arête de la montagne, ils arrivèrent en trois quarts d'heure sur une croupe où plusieurs pièces lourdes étaient en position, mais à distance les unes des autres ; et le capitaine recommença de donner au sénateur les explications officielles.

Les projectiles de ces pièces étaient de grands cylindres ogivaux, emmagasinés dans des souterrains. Ces souterrains, nommés « abris », consistaient en terriers profonds, sortes de puits obliques que protégeaient en outre des sacs de pierre et des troncs d'arbres. Ces abris servaient aussi de refuge aux hommes qui n'étaient pas de service.

Un artilleur montra à Lacour deux grosses bourses de toile blanche, unies l'une à l'autre et bien pleines, qui ressemblaient à une double saucisse : c'était la charge d'une de ces pièces. La bourse que l'on ouvrit laissa voir des paquets de feuilles couleur de rose ; et le sénateur et son compagnon s'étonnèrent que cette pâte, qui avait l'aspect d'un article de toilette, fût un terrible explosif de la guerre moderne.

Un peu plus loin, au point culminant de la croupe, il y avait une tour à moitié démolie. C'était le poste le plus périlleux de tous, le poste de l'observateur. Un officier s'y plaçait pour surveiller la ligne ennemie, constater les effets du tir et donner les indications qui permettraient de le rectifier.

Près de la tour, mais en contre-bas, était situé le poste de commandement. On y pénétrait par un couloir qui conduisait à plusieurs salles souterraines. Ce poste avait pour façade un pan de montagne taillé à pic et percé d'étroites fenêtres qui donnaient de l'air et de la lumière à l'intérieur. Comme Lacour et Desnoyers descendaient par le couloir obscur, un vieux commandant chargé du secteur vint à leur rencontre. Les manières de ce commandant étaient exquises ; sa voix était douce et caressante comme s'il avait causé avec des dames dans un salon de Paris. Soldat à la moustache grise et aux lunettes de myope, il gardait en pleine guerre la politesse cérémonieuse du temps de paix. Mais il avait aux poignets des pansements : un éclat d'obus lui avait fait cette double bles-

sure, et il n'en continuait pas moins son service. « Ce diable d'homme, pensa Marcel, est d'une urbanité terriblement mielleuse ; mais n'importe, c'est un brave. »

Le poste du commandant était une vaste pièce qui recevait la lumière par une baie horizontale longue de quatre mètres et haute seulement d'un pied et demi, de sorte qu'elle ressemblait un peu à l'espace ouvert entre deux lames de persiennes. Au-dessous de cette baie était placée une grande table de bois blanc chargée de papiers. En s'asseyant sur une chaise près de cette table, on embrassait du regard toute la plaine. Les murs étaient garnis d'appareils électriques, de cadres de distribution, de téléphones, de très nombreux téléphones pourvus de leurs récepteurs.

Le commandant offrit des sièges à ses visiteurs avec un geste courtois d'homme du monde. Puis il étendit sur la table un vaste plan qui reproduisait tous les accidents de la plaine, chemins, villages, cultures, hauteurs et dépressions. Sur cette carte était tracé un faisceau triangulaire de lignes rouges, en forme d'éventail ; le sommet du triangle était le lieu même où ils étaient assis, et le côté opposé était la limite de l'horizon réel qu'ils avaient sous les yeux.

— Nous allons bombarder ce bois, — dit le commandant en montrant du doigt l'un des points extrêmes de la carte.

Puis, indiquant à l'horizon une petite ligne sombre :

— Le bois que vous voyez là-bas, — ajouta-t-il. — Veuillez prendre mes jumelles et vous distinguerez nettement le but.

Il déploya ensuite une photographie énorme, un peu floue, sur laquelle était tracé un éventail de lignes rouges pareil à celui de la carte.

— Nos aviateurs, — continua-t-il, — ont pris ce matin quelques vues des positions ennemies. Ceci est un agrandissement exécuté par notre atelier photographique. D'après les renseignements fournis, deux régiments allemands sont campés dans le bois. Vous plaît-il que nous commencions le tir tout de suite, monsieur le sénateur?

Et, sans attendre la réponse du personnage, le commandant envoya un signal télégraphique. Presque aussitôt résonnèrent dans le poste une quantité de timbres dont les uns

répondaient, les autres appelaient. L'aimable chef ne s'occupait plus ni de Lacour ni de Desnoyers ; il était à un téléphone et il s'entretenait avec des officiers éloignés peut-être de plusieurs kilomètres. Finalement il donna l'ordre d'ouvrir le feu, et il en fit part au personnage.

Le sénateur était un peu inquiet : il n'avait jamais assisté à un tir d'artillerie lourde. Les canons se trouvaient presque au-dessus de sa tête, et sans doute la voûte de l'abri allait trembler comme le pont d'un vaisseau qui lâche une bordée. Quel fracas assourdissant cela ferait !... Huit ou dix secondes s'écoulèrent, qui parurent très longues à Lacour ; puis il entendit comme un tonnerre lointain, qui semblait venir des nuées. Les nombreux mètres de terre qu'il avait au-dessus de sa tête amortissaient les détonations ; c'était comme un coup de bâton donné sur un matelas. « Ce n'est que cela? » pensa le sénateur, désormais rassuré.

Plus impressionnant fut le bruit du projectile qui fendait l'air à une grande hauteur, mais avec tant de violence que les ondes descendaient jusqu'à la baie du poste. Ce bruit déchirant s'affaiblit peu à peu, cessa d'être perceptible. Comme aucun effet ne se manifestait, Lacour et Marcel crurent que l'obus, perdu dans l'espace, n'avait pas éclaté. Mais enfin, sur l'horizon, exactement à l'endroit indiqué tout à l'heure par le commandant, surgit au-dessus de la tache sombre du bois une énorme colonne de fumée à laquelle d'étranges remous donnaient un mouvement giratoire, et une explosion se produisit pareille à celle d'un volcan.

Quelques minutes plus tard, toutes les pièces françaises avaient ouvert le feu, et néanmoins l'artillerie allemande ne donnait pas encore signe de vie.

— Ils vont répondre, — dit Lacour.

— Cela me paraît certain, — asquiesça Desnoyers.

Au même instant le capitaine s'approcha du sénateur et lui dit :

— Vous plairait-il de remonter? Vous verriez de plus près le travail de nos pièces. Cela en vaut la peine.

Remonter alors que l'ennemi allait ouvrir le feu? La proposition aurait paru intempestive au sénateur si le capitaine n'avait ajouté que le sous-lieutenant Lacour, averti par télé-

phone, arriverait d'une minute à l'autre. Au surplus, le personnage se souvint que les militaires étaient déjà peu disposés à faire grand cas des hommes politiques, et il ne voulut pas leur fournir l'occasion de rire sous cape de la couardise d'un parlementaire. Il rajusta donc gravement sa redingote et sortit du souterrain avec Marcel.

A peine avaient-ils fait quelques pas, l'atmosphère se bouleversa en ondes tumultueuses. Ils chancelèrent l'un et l'autre, tandis que leurs oreilles bourdonnaient et qu'ils avaient la sensation d'un coup assené sur la nuque. L'idée leur vint que les Allemands avaient commencé à répondre. Mais non, c'était encore une des pièces françaises qui venait de lancer son formidable obus.

Cependant, du côté de la tour d'observation, un sous-lieutenant accourait vers eux et traversait l'espace découvert en agitant son képi. Lacour reconnut René, et il trembla de peur : l'imprudent, pour s'épargner un détour, risquait de se faire tuer et s'offrait lui-même comme cible au tir de l'ennemi !

Après les premiers embrassements, le père eut la surprise de trouver son fils transformé. Les mains qu'il venait de serrer étaient fortes et nerveuses ; le visage qu'il contemplait avec tendresse avait les traits accentués, le teint bruni par le grand air. Six mois de vie intense avaient fait de René un autre homme. Sa poitrine s'était élargie, les muscles de ses bras s'étaient gonflés, une physionomie mâle avait remplacé la physionomie féminine de naguère. Tout dans la personne du jeune officier respirait la résolution et la confiance en ses propres forces.

René ne fit pas moins bon accueil à Desnoyers qu'à son père, et il demanda à celui-ci des nouvelles de sa fiancée avec un empressement inquiet. Quoique Chichi lui écrivît souvent, il était heureux d'entendre encore parler d'elle, et les détails familiers que Marcel lui donnait sur la vie de la jeune fille apportaient pour ainsi dire à l'amoureux le parfum de l'aimée.

Ils s'étaient retirés tous les trois un peu à l'écart, derrière un rideau d'arbres où le vacarme était moins violent. Après chaque tir, les pièces lourdes laissaient échapper par la

culasse un petit nuage de fumée qui faisaient penser à celle d'une pipe. Les sergents dictaient des chiffres communiqués par un artilleur qui tenait à son oreille le récepteur d'un téléphone. Les servants, exécutant l'ordre sans mot dire, touchaient une petite roue, et le monstre levait son mufle gris, le portait à droite ou à gauche avec une docilité intelligente. Debout près de la pièce, le tireur était prêt à faire feu. Cet homme devait être sourd : pour lui, la vie n'était qu'une série de tractions et de coups de tonnerre. Mais sa face abrutie ne laissait pas d'avoir une certaine expression d'autorité : il connaissait son importance ; il était le serviteur de l'ouragan, le gardien qui déchaîne la foudre.

— Les Allemands tirent, — dit l'artilleur qui était au téléphone, près de la pièce la plus rapprochée du sénateur et de son compagnon.

L'observateur placé dans la tour venait d'en transmettre la nouvelle. Aussitôt le capitaine chargé de servir de guide au personnage avertit celui-ci qu'il convenait de se mettre en sûreté. Lacour, obéissant à l'instinct de la conservation et, de plus, poussé par son fils qui lui faisait hâter le pas, se réfugia ainsi que Marcel à l'entrée d'un abri ; mais il ne voulut pas descendre au fond du refuge souterrain : maintenant, la curiosité l'emportait chez lui sur la crainte.

En dépit du tintamarre que faisaient les canons français, Lacour et Desnoyers perçurent l'arrivée de l'invisible obus allemand. Le passage du projectile dans l'atmosphère dominait tous les autres bruits, même les plus voisins et les plus forts. Ce fut d'abord une sorte de gémissement dont l'intensité croissait et semblait envahir l'espace avec une rapidité prodigieuse. Puis ce ne fut plus un gémissement, ce fut un fracas qui semblait formé de mille grincements, de mille chocs, et qui donnait l'idée de la descente d'un tramway électrique dans une rue en pente, du passage d'un train rapide franchissant une station sans s'y arrêter. Ensuite l'obus même apparut comme un flocon de vapeur qui grandissait de seconde en seconde et qui avait l'air d'arriver tout droit sur la batterie. Finalement une épouvantable explosion fit trembler l'abri, mais mollement, comme s'il eût été de caoutchouc. Cette pre-

mière explosion fut suivie de plusieurs autres, moins fortes, moins sèches, qui avaient des modulations sifflantes comme un ricanement sardonique.

Lacour et Desnoyers crurent que le projectile avait éclaté près d'eux, et, lorsqu'ils sortirent de l'abri, ils s'attendaient à voir une sanglante jonchée de cadavres. Ce qu'ils virent, ce fut René qui allumait tranquillement une cigarette, et, un peu plus loin, les artilleurs qui travaillaient à recharger leur pièce lourde.

— La marmite a dû tomber à trois ou quatre cents mètres, — dit René à son père.

Toutefois le capitaine, à qui son général avait recommandé de bien veiller à la sécurité du personnage, jugea le moment venu de lui rappeler qu'ils avaient encore un long trajet à parcourir, et qu'il était temps de se mettre en route. Lacour, qui désormais se sentait courageux, aurait voulu rester encore ; mais René lui dit que, à cause du duel d'artillerie qui allait s'engager, il devait rejoindre son poste sans aucun retard. Le père n'insista point pour prolonger l'entrevue ; il serra son fils dans ses bras, lui souhaita bonne chance, et, sous la conduite du capitaine, redescendit la montagne en compagnie de Desnoyers.

L'automobile roula tout l'après-midi sur des chemins encombrés de convois qui l'obligeaient souvent à faire halte. Il passait entre des champs incultes sur lesquels on voyait des squelettes de fermes ; il traversait des villages incendiés qui n'étaient plus qu'une double rangée de façades noires avec des trous ouverts sur le vide.

A la tombée du jour, ils croisèrent des groupes de fantassins aux longues barbes et aux uniformes déteints par les intempéries. Ces soldats, revenant des tranchées, portaient sur leurs sacs des pelles, des pioches et d'autres outils faits pour remuer la terre, outils qui avaient pris une importance d'armes de combat. Couverts de boue de la tête aux pieds, ils paraissaient tous vieux, quoique en pleine jeunesse. Leur joie de revenir au cantonnement après une semaine de travail en première ligne s'exprimait par des chansons qu'accompagnait le bruit sourd de leurs sabots à clous.

— Ce sont les soldats de la Révolution ! — disait le sénateur avec emphase. — C'est la France de 1792 !

Les deux amis passèrent la nuit dans un village à demi ruiné, où était établi le commandement d'une division. Le capitaine qui les avait accompagnés jusqu'alors prit congé d'eux. Ce serait un autre officier qui, le lendemain, leur servirait de guide.

Ils se logèrent à l'*Hôtel de la Sirène*, vieille bâtisse dont le pignon avait été endommagé par un obus. La chambre occupée par Desnoyers était contiguë à celle où avait pénétré le projectile, et le patron voulut faire voir les dégâts à ses hôtes, avant que ceux-ci se missent au lit. Tout était déchiqueté, plancher, plafond, murailles ; les meubles, brisés gisaient dans les coins ; des lambeaux de papier fleuri pendaient çà et là sur les murs ; un trou énorme laissait apercevoir le ciel et entrer le froid de la nuit. Le patron raconta que ce ravage avait été causé, non par un obus allemand, mais par un obus français, au moment où l'ennemi avait été chassé hors du village ; et, en disant cela, il souriait avec un orgueil patriotique :

— Oui, ce ravage est l'œuvre des nôtres. Vous voyez la besogne que fait le 75 ! Que pensez-vous d'un pareil travail?

Le lendemain, de bonne heure, ils repartirent en automobile. Des deux côtés du chemin, ils virent des campements et encore des campements. Ils laissèrent derrière eux des dépôts de munitions, passèrent la troisième ligne, puis la seconde. Des milliers et des milliers de soldats s'étaient installés en pleins champs. Ce fourmillement d'hommes rappelait par la variété des costumes et des races les grandes invasions historiques. Et pourtant ce n'était pas un peuple en marche : car l'exode d'un peuple traîne avec lui une multitude de femmes et d'enfants. Ici, il n'y avait que des hommes, rien que des hommes.

Toutes les espèces d'habitations inventées par l'humanité depuis l'époque des cavernes, étaient utilisées dans ces agglomérations militaires. Les grottes et les carrières servaient de quartiers ; certaines cabanes rappelaient le *rancho* américain ; d'autres, coniques et allongées, imitaient le *gourbi* arabe. Comme beaucoup de soldats venaient des colonies et que

quelques-uns avaient fait du négoce dans les contrées du nouveau monde, ces gens avaient fait appel à leurs souvenirs, quand ils s'étaient vus dans la nécessité d'improviser une demeure plus stable que la tente de toile, et ils avaient copié l'achitecture des tribus avec lesquelles ils s'étaient trouvés en contact. En outre, dans cette masse de combattants, il y avait des tirailleurs marocains, des nègres, des Asiatiques; et, loin des villes, ces primitifs semblaient prendre l'avantage et acquérir une supériorité qui faisait d'eux les maîtres des civilisés.

Le long des ruisseaux s'étalaient des linges blancs que les soldats avaient mis à sécher. Malgré la fraîcheur du matin, des files d'hommes dépoitraillés s'inclinaient sur l'eau pour de bruyantes ablutions suivies d'ébrouements énergiques. Sur un pont, un soldat écrivait une lettre en se servant du parapet comme d'une table. Les cuisiniers s'agitaient autour des chaudrons fumants. Un léger arome de soupe matinale se mêlait au parfum résineux des arbres et à l'odeur de la terre mouillée.

Les bêtes et le matériel de la cavalerie et de l'artillerie étaient logés dans de longs baraquements de bois et de zinc. Les soldats étrillaient et ferraient en plein air les chevaux au poil luisant, que la guerre de tranchée maintenait dans un état de paisible embonpoint.

— Ah! s'ils avaient été à la bataille de la Marne! — dit Desnoyers à Lacour.

Depuis longtemps ces montures jouissaient d'un repos ininterrompu. Les cavaliers combattaient à pied, faisant le coup de feu avec les fantassins, de sorte que leurs chevaux s'engraissaient dans une tranquillité conventuelle et qu'il était nécessaire de les mener à la promenade pour les empêcher de devenir malades d'inaction devant le râtelier comble.

Plusieurs aéroplanes prêts à prendre leur vol étaient posés sur la plaine comme des libellules grises, et beaucoup d'hommes se groupaient à l'entour. Les campagnards convertis en soldats considéraient avec admiration le camarade chargé du maniement de ces appareils, et ils lui attribuaient un pouvoir un peu semblable à celui des sorciers des légendes populaires, à la fois vénérés et redoutés par les paysans.

L'automobile s'arrêta près de quelques maisons noircies par l'incendie.

— Ici vous serez obligés de descendre, — leur dit le nouvel officier qui les guidait. — On ne peut faire qu'à pied le petit trajet qui nous reste à faire.

Lacour et Desnoyers se mirent donc à marcher sur la route ; mais l'officier les rappela en riant.

— Non, non, — leur dit-il. — Le chemin que vous prenez serait dangereux pour la santé. Voici un petit chemin où nous n'aurons pas à craindre les courants d'air.

Et il leur expliqua que les Allemands avaient des retranchements et des batteries sur la hauteur, à l'extrémité de la route. Jusqu'au point où les voyageurs étaient parvenus, les brouillards du matin les avaient protégés contre le tir de l'ennemi ; mais, par une journée de soleil, l'apparition de l'automobile eût été saluée aussitôt par un obus.

Ils avaient devant eux une immense plaine où l'on ne voyait âme qui vive, et cette plaine présentait l'aspect qu'en temps ordinaire elle devait avoir le dimanche, lorsque les laboureurs se tenaient chez eux. Çà et là gisaient sur le terrain des objets abandonnés, aux formes indistinctes, et on aurait pu les prendre pour des instruments agricoles laissés dans les champs pendant un jour de fête ; mais c'étaient des affûts et des caissons démolis par les projectiles ou par l'explosion de leur propre chargement.

Après avoir donné ordre à deux soldats pour des sacs et des paquets que Desnoyers avait retirés de l'automobile, l'officier conduisit les visiteurs par une sorte d'étroit sentier où ils étaient obligés de marcher à la file. Ce sentier, qui commençait derrière un mur de brique, allait s'enfonçant dans le sol en pente douce ; ce qui fit qu'à mesure qu'ils s'y avancèrent, ils disparurent d'abord jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la taille, puis jusqu'aux épaules ; et finalement, absorbés tout entiers, ils n'eurent plus au-dessus de leurs têtes qu'un ruban de ciel.

Ils marchaient dans le boyau d'une façon étrange, jamais en ligne droite, toujours en zigzags, en courbes, en angles. D'autres boyaux non moins compliqués s'embranchaient sur le leur, qui était l'artère centrale de toute une ville souter-

raine. Ils marchaient, marchaient. Un quart d'heure se passa, une demi-heure, une heure entière, sans qu'ils eussent fait cinquante pas de suite dans la même direction. L'officier, qui ouvrait la marche, disparaissait à chaque instant dans un détour, et ceux qui venaient derrière lui étaient obligés de se hâter pour ne point le perdre. Le sol était glissant, et en certains endroits il y avait une boue presque liquide, blanche et corrosive comme celle qui découle des échafaudages d'une maison en construction.

L'écho de leurs pas, le frôlement de leurs épaules contre les parois de terre détachaient des mottes et des cailloux. Quelquefois le fond du sentier s'exhaussait, et les visiteurs s'exhaussaient avec lui. Alors un petit effort suffisait pour qu'ils pussent voir par-dessus les crêtes ; et ce qu'ils voyaient, c'étaient des champs incultes, des réseaux de fils de fer entrecroisés. Mais la curiosité pouvait coûter cher à celui qui levait la tête, et l'officier ne permettait pas qu'ils s'arrêtassent à regarder.

Desnoyers et Lacour tombaient de fatigue. Étourdis par ces perpétuels zigzags, ils ne savaient plus s'ils avançaient ou s'ils reculaient, et le changement continuel de direction leur donnait le vertige.

— Arriverons-nous bientôt? — demanda le sénateur.

L'officier leur montra un clocher mutilé dont la pointe était visible par-dessus la crête du boyau et qui était à peu près tout ce qui restait d'un village pris et repris maintes fois.

— C'est là-bas, — répondit-il.

S'ils avaient fait le même trajet en ligne droite, une demi-heure leur aurait suffi ; mais, continuellement retardés par les angles et les lacets de cette venelle profonde, ils avaient en outre à subir les obstacles de la fortification de campagne : souterrains barrés par des grilles, cages de fil de fer tenues en suspens, qui obstrueraient le passage quand on les ferait choir, tout en permettant aux défenseurs de tirer à travers le treillis.

Ils rencontraient des soldats qui portaient des sacs, des seaux d'eau, et qui disparaissaient soudain dans les tortuosités des ruelles transversales. Quelques-uns, assis sur des tas de bois, souriaient en lisant un petit journal rédigé dans

les tranchées. Ces hommes s'écartaient pour laisser passer les visiteurs, et une expression de curiosité se peignait sur leurs faces barbues. Au loin crépitaient des coups secs, comme s'il y avait à l'extrémité de la voie tortueuse un polygone de tir ou qu'une société de chasseurs s'y exerçât à abattre des pigeons.

Lorsqu'ils furent parvenus aux tranchées du front, leur guide les présenta au lieutenant-colonel qui commandait le secteur. Celui-ci leur montra les lignes dont il avait la garde, comme un officier de marine montre les batteries et les tourelles de son cuirassé.

Ils visitèrent d'abord les tranchées de seconde ligne, les plus anciennes : sombres galeries où les meurtrières et les baies longitudinales ménagées pour les mitrailleuses ne laissaient pénétrer que des filets de jour. Cette ligne de défense ressemblait à un tunnel coupé par de courts espaces découverts. On y sautait alternativement de la lumière à l'obscurité et de l'obscurité à la lumière, avec une brusquerie qui fatiguait les yeux. Dans les espaces découverts le sol était plus haut, et des banquettes de planches, fixées contre les parois, permettaient aux observateurs de sortir la tête ou d'examiner le paysage au moyen du périscope. Les espaces protégés par des toitures servaient à la fois de batteries et de dortoirs.

Ces sortes de casernements avaient été d'abord des tranchées découvertes, comme celles de première ligne. Mais, à mesure que l'on avait gagné du terrain sur l'ennemi, les combattants, obligés de passer là tout un hiver, s'étaient ingéniés à s'y installer avec le plus de commodité possible. Sur les fossés creusés à l'air libre ils avaient mis en travers les poutres des maisons ruinées ; puis, sur les poutres, des madriers, des portes, des contrevents ; puis, sur tout ce boisage, plusieurs rangées de sacs de terre ; et enfin, sur les sacs de terre, une épaisse couche d'humus où l'herbe poussait, donnant au dos de la tranchée un aspect de placidité verdoyante et pastorale. Ces voûtes de fortune résistaient à la chute des obus qui s'y enterraient sans causer de grands dégâts. Quand une explosion les disloquait trop, les habitants troglodytes en sortaient la nuit, comme des fourmis inquiétées dans leur fourmilière, et reconstruisaient vivement le « toit » de leur logis.

Ces réduits se ressemblaient tous pour ce qui était de la construction. La face extérieure était toujours la même, c'est-à-dire percée de meurtrières où des fusils étaient braqués contre l'ennemi, et de baies horizontales pour le tir des mitrailleuses. Les vigies, debout près de ces ouvertures, surveillaient la campagne déserte comme les marins de quart surveillent la mer du haut du pont. Sur les faces intérieures étaient les râteliers d'armes et les lits de camp : trois files de bancasses faites avec des planches et pareilles aux couchettes des navires. Mais il y avait au contraire beaucoup de variété dans l'ornementation de chaque réduit, et le besoin qu'éprouvent les âmes simples d'embellir leurs demeures s'y manifestait de mille manières. Chaque soldat avait son musée fait d'illustrations de journaux et de cartes postales en couleur. Des portraits de comédiennes et de danseuses souriaient de leur bouche peinte sur le papier glacé et mettaient une note gaie dans la chaste atmosphère du poste.

Tout était propre, de cette propreté rude et un peu gauche que des hommes réduits à leurs propres moyens peuvent entretenir sans assistance féminine. Les galeries avaient quelque chose du cloître monastique, du préau d'un bagne, de l'entrepont d'un cuirassé. Le sol y était plus bas de cinquante centimètres que celui des espaces découverts qui les faisaient communiquer les unes avec les autres. Pour que les officiers pussent passer sans monter et descendre, de grandes planches formaient passerelle d'un bout à l'autre. Lorsque les soldats voyaient entrer le chef du secteur, ils s'alignaient, et leurs têtes se trouvaient à la hauteur de la ceinture de celui qui était sur la passerelle.

Il y avait aussi des pièces souterraines qui servaient aux soldats de cabinets de toilette et de sentines pour les immondices ; des salles de bain d'une installation primitive; une cave qui portait pour enseigne *Café de la Victoire*; une autre garnie d'un écriteau où on lisait : *Théâtre*. C'était la gaîté française qui riait et chantait en face du danger.

Cependant Marcel était impatient de voir son fils. Le sénateur dit donc un mot au lieutenant-colonel qui, après un effort de mémoire, finit par se rappeler les prouesses du sergent Jules Desnoyers.

— C'est un excellent soldat, — déclara-t-il au père. — En ce moment, il doit être de service à la tranchée de première ligne. Je vais le faire appeler.

Marcel demanda s'il ne leur serait pas possible d'aller jusqu'à l'endroit où se trouvait son fils ; mais le lieutenant-colonel sourit. Non, les civils ne pouvaient visiter ces fossés en contact presque immédiat avec l'ennemi et sans autre défense que des réseaux de fil de fer et des sacs de terre; la boue y avait parfois un pied d'épaisseur, et l'on n'y avançait qu'en se courbant, pour éviter de recevoir une balle. Le danger y était continuel, parce que l'ennemi tiraillait sans cesse.

Par le fait, les visiteurs entendirent au loin des coups de fusil auxquels, jusqu'alors, ils n'avaient pas pris garde.

Tandis que Marcel attendait Jules, il lui semblait que le temps s'écoulait avec une lenteur désespérante. Cependant le lieutenant-colonel avait fait arrêter ses visiteurs près de l'embrasure d'une mitrailleuse, en leur recommandant de se tenir de chaque côté de la baie, de bien effacer leur corps, d'avancer prudemment la tête et de regarder d'un seul œil. Ils aperçurent une fosse profonde dont ils avaient devant eux le bord opposé. A courte distance, plusieurs files de pieux, disposés en croix et réunis par des fils de fer barbelés, formaient un large réseau. A cent mètres plus loin, il y avait un autre réseau de fils de fer.

— Les Boches sont là-bas, — chuchota le lieutenant-colonel.

— Où? — demanda le sénateur.

— Au second réseau. C'est celui de la tranchée allemande. Mais il n'y a rien à craindre : depuis quelque temps, ils ont cessé d'attaquer de ce côté-ci.

Lacour et Desnoyers éprouvèrent une certaine émotion à penser que les ennemis étaient si près d'eux, derrière cette levée de terre, dans une mystérieuse invisibilité qui les rendait plus terribles. S'ils allaient bondir hors de leurs tanières, la baïonnette en avant, la grenade à la main, ou armés de leurs liquides incendiaires et de leurs bombes asphyxiantes ?

A présent, le sénateur et son ami percevaient plus nettement que tout à l'heure la tiraillerie de la première ligne. Les

coups de feu semblaient se rapprocher. Le lieutenant-colonel leur fit quitter leur observatoire : il craignait que la fasillade ne se généralisât et n'arrivât jusqu'à l'endroit où ils étaient. Les soldats, avec la prestesse que donne l'habitude et avant même d'en avoir reçu l'ordre, s'étaient rapprochés de leurs fusils disposés horizontalement aux meurtrières.

Les visiteurs se remirent en marche. Ils descendirent dans des antres qui étaient d'anciennes caves de maisons démolies. Des officiers s'y étaient installés en utilisant les débris trouvés dans les décombres. Un battant de porte posé sur deux chevalets de bois brut formait une table. Les plafonds et les murs étaient tapissés avec de la cretonne envoyée des magasins de Paris. Des photographies de femmes et d'enfants ornaient les parois, dans les intervalles que laissait le métal nickelé des appareils télégraphiques et téléphoniques, Marcel vit sur une porte un Christ d'ivoire jauni par les années, peut-être par les siècles : sainte image transmise de génération en génération, et qui devait avoir assisté à maintes agonies. Sur une autre porte il vit un fer à cheval percé de sept trous. Les croyances religieuses flottaient partout dans cette atmosphère de péril et de mort; et les superstitions les plus ridicules y prenaient aussi une force nouvelle, sans que personne osât s'en moquer.

En sortant d'un de ces antres Marcel rencontra enfin celui qu'il attendait. Jules s'avançait vers lui en souriant, les mains tendues. Sans ce geste, le père aurait eu de la peine à reconnaître son fils dans ce sergent dont les pieds étaient deux boules de terre et dont la capote effilochée était couverte de boue jusqu'aux épaules. Après les premiers embrassements, il contempla le soldat qu'il avait devant lui. La pâleur olivâtre du peintre avait pris un ton bronzé ; sa barbe noire et frisée était longue; il avait l'air fatigué, mais résolu. Sous ces vêtements malpropres et avec ce visage las, Marcel trouva son fils plus beau et plus intéressant qu'à l'époque où Jules était dans toute sa gloire mondaine.

— Que te faut-il?... Que désires-tu?... As-tu besoin d'argent?...

Le père avait apporté une forte somme pour la donner à son fils. Mais Jules ne répondit à cette offre que par un geste

d'indifférence. Dans la tranchée, l'argent ne lui servirait à rien.

— Envoie-moi plutôt des cigares, — dit-il. — Je les partagerai avec mes camarades.

Tout ce que sa mère lui expédiait, de gros paquets pleins d'exquises victuailles, de tabac et de vêtements, il le distribuait à ses camarades, qui pour la plupart appartenaient à des familles pauvres et dont quelques-uns étaient seuls au monde. Peu à peu, sa munificence s'était étendue de son peloton à sa compagnie, de sa compagnie à son bataillon tout entier. Aussi Marcel eut-il le plaisir de surprendre dans les regards et les sourires des soldats qui passaient à côté d'eux les indices de la popularité sympathique dont jouissait Jules et qui s'étendait même, à ce moment-là, jusqu'au père du généreux sergent.

— J'ai prévu ton désir, — répondit Marcel.

Et il indiqua les sacs apportés de l'automobile.

Marcel ne se laissait pas de contempler ce héros dont Argensola lui avait raconté les prouesses avec plus d'éloquence que d'exactitude.

— Tu ne te repens pas de ta décision? Tu es content?

— Oui, mon père, je suis content.

Et Jules expliqua les raisons de son contentement avec simplicité, sans jactance. Sa vie était dure, mais semblable à celle de plusieurs millions d'hommes. Dans sa section, qui ne se composait que de quelques douzaines de soldats, il y en avait de supérieurs à lui par l'intelligence, par l'instruction, par le caractère ; et ils supportaient tous valeureusement la rude épreuve, récompensés de leurs peines par la satisfaction d'avoir accompli leur devoir. Quant à lui-même, jamais, en temps de paix, il n'avait su comme à présent ce que c'est que la camaraderie. Pour la première fois il goûtait la satisfaction de se considérer comme un être utile, de servir effectivement à quelque chose, de pouvoir se dire que son passage dans le monde n'aurait pas été vain. Il était un peu honteux de ce qu'il avait été autrefois, lorsqu'il ne savait comment remplir le vide de son existence et qu'il dissipait ses jours dans une oisiveté frivole. Maintenant il avait des obligations qui absorbaient toutes ses forces, il collaborait à préparer

pour l'humanité un heureux avenir, il était vraiment un homme.

— Lorsque la guerre sera finie, — conclut-il, — les hommes seront meilleurs, plus généreux. Le danger affronté en commun a le pouvoir de développer les plus nobles vertus. Ceux qui ne seront pas tombés sur les champs de bataille pourront faire de grandes choses... Oui, oui, je suis content.

Il demanda des nouvelles de sa mère et de Chichi. Il recevait d'elles des lettres presque quotidiennes ; mais cela ne suffisait pas encore à sa curiosité. Il rit en apprenant la vie large et confortable que menait Argensola. Ces petits détails l'amusaient comme des anecdotes plaisantes, venues d'un autre monde.

A un certain moment, le père crut remarquer que son fils devenait moins attentif à la conversation. Les sens du jeune homme, affinés par de perpétuelles alertes, semblaient mis en éveil par quelque phénomène auquel Marcel n'avait prêté encore aucune attention. C'était la fusillade qui s'étendait de proche en proche et devenait plus nourrie. Jules reprit le fusil qu'il avait appuyé contre la paroi de la tranchée. Dans le même instant, un peu de poussière sauta par-dessus la tête de Marcel et un petit trou se creusa dans la terre.

— Partez, partez ! — dit Jules en poussant son père et Marcel.

Ils se firent de brefs adieux dans un réduit, et le sergent courut rejoindre ses hommes.

La fusillade s'était généralisée sur toute la ligne. Les soldats tiraient tranquillement, comme s'ils accomplissaient une besogne ordinaire. Ce combat, se reproduisait chaque jour sans que l'on pût dire avec certitude de quel côté il avait commencé; il était la conséquence naturelle du contact de deux forces ennemies.

Le lieutenant-colonel, craignant une attaque allemande, congédia les visiteurs, et l'officier qui les accompagnait les ramena à leur automobile.

XII

GLORIEUSES VICTIMES

Quatre mois plus tard, Marcel Desnoyers reçut un coup violent : Jules était blessé. Mais la lettre qui en avisait son père avait subi un retard considérable, de sorte que la mauvaise nouvelle fut presque aussitôt adoucie par une information trois fois heureuse. Non seulement Jules était presque guéri, mais il viendrait bientôt dans sa famille, grâce à une permission de quinze jours de convalescence, et il y viendrait avec les galons de sous-lieutenant, prix d'une belle citation à l'ordre du jour.

— C'est un héros, mon ami, — conclut le sénateur qui avait obtenu ces renseignements au ministère de la Guerre. — On m'a fait lire le rapport de ses chefs et j'en suis encore ému. Avec son seul peloton, il a attaqué toute une compagnie allemande, et c'est lui qui, de sa propre main, a tué le capitaine. En récompense de ces prouesses, on lui a donné la croix de guerre et on l'a nommé officier.

Lorsque Jules débarqua à l'avenue Victor-Hugo, il y fut accueilli par des cris de joie et de délirantes embrassades. La pauvre Luisa, pendue à son cou, sanglotait de tendresse ; Chichi le dévorait des yeux, tout en pensant à un autre combattant ; Marcel admirait le petit bout de galon d'or sur la manche de la capote bleu horizon, le casque d'acier à bords plats que les Français portaient maintenant dans les tranchées : car le képi traditionnel avait été remplacé par une sorte de cabasset qui rappelait celui des arquebusiers du XVIe siècle.

Les quinze jours de la permission furent pour les Desnoyers des jours de bonheur et de gloire. Ils ne recevaient pas une visite sans que Marcel, dès les premiers mots de la conversation, dît à son fils :

— Raconte-nous comment tu as été blessé. Explique-nous comment tu as tué le capitaine.

Mais Jules, ennuyé de répéter pour la dixième fois sa propre histoire, s'excusait de faire ce récit ; et alors c'était Marcel lui-même qui recommençait la narration.

L'ordre était de s'emparer des ruines d'une raffinerie de sucre située en face de la tranchée. Les Boches en avaient été chassés par l'artillerie; mais il fallait qu'une reconnaissance, conduite par un homme sûr, allât vérifier si l'évacuation était complète, et les chefs avaient désigné pour cette mission périlleuse le sergent Desnoyers. La reconnaissance, partie à l'aube, s'était avancée sans obstacle jusqu'aux ruines ; mais, au détour d'un mur à demi écroulé, elle s'était heurtée à une demi-compagnie ennemie qui avait aussitôt ouvert le feu. Plusieurs Français étaient tombés ; mais le sergent avait bondi sur le capitaine et lui avait planté sa baïonnette dans la poitrine. Alors les Allemands s'étaient retirés en désordre vers leurs lignes ; mais ensuite la compagnie tout entière avait essayé de reprendre pied dans la fabrique. Jules, avec ce qui lui restait de soldats valides, avait soutenu cette attaque assez longtemps pour permettre aux renforts d'arriver. Pendant ce rude combat, il avait reçu une balle dans l'épaule ; mais le terrain était resté définitivement à nos poilus qui avaient même ramené une vingtaine de prisonniers.

Ce que Marcel ne disait point, parce que son fils s'était abstenu de le lui raconter, c'est que le capitaine allemand était pour Jules une vieille connaissance. Lorsque le jeune homme s'était trouvé face à face avec cet adversaire, il avait eu brusquement l'impression d'être en présence d'une figure déjà vue ; mais, comme ce n'était pas le lieu de faire appel à de lointains souvenirs, il avait commencé par tuer, pour ne pas être tué lui-même. Plus tard, lorsque les Français avaient été maîtres de la fabrique, après le premier pansement, il avait eu la curiosité, d'aller revoir le cadavre du capitaine, et il avait eu la surprise de reconnaître cet Erckmann avec lequel il était revenu de Buenos-Aires sur le paquebot de Hambourg. Aussitôt son imagination avait revu la mer, le fumoir, la *Frau Rath*, le corpulent personnage qui, dans ses discours belliqueux, imitait le style et le geste de son empereur ; et il avait murmuré en guise d'oraison funèbre :

— Ce n'était pas ici, mon pauvre *Kommerzienrath*, que tu

m'avais donné rendez-vous. Repose à jamais sur la terre de France où tu brûlais d'envie de venir faire une promenade militaire.

Marcel était si fier de son fils qu'il ne manquait aucune occasion de sortir avec lui pour se montrer dans la rue à côté du sous-lieutenant. Chaque fois qu'il voyait Jules prendre son casque, il se hâtait de prendre lui-même sa canne et son chapeau.

— Tu permets, — disait-il, — que je t'accompagne? Cela ne te dérange pas?

Il le disait avec tant d'humble supplication que Jules n'osait pas répondre par un refus ; et le vieux père, un peu soufflant, mais épanoui de joie, trottait sur les boulevards à côté de l'élégant et robuste officier dont la capote d'un bleu terni était ornée de la croix de guerre. Il acceptait comme un hommage rendu à son fils et à lui-même les regards sympathiques dont les passants saluaient cette décoration, assez rare encore, et sa première idée était de considérer comme des embusqués tous les militaires qu'il croisait dans la rue, même lorsque ces militaires avaient une rargée de croix sur la poitrine et une multitude de galons sur les manches. Quant aux blessés qu'il voyait descendre de voiture en s'appuyant sur des cannes ou sur des béquilles, il éprouvait à leur égard une pitié un peu dédaigneuse : ces malheureux n'étaient pas aussi chanceux que son fils. « Ah ! son fils, à lui, était né sous une bonne étoile ! Il se tirait heureusement des plus grands dangers ; et si, par hasard, il recevait quelque blessure, ni sa force ni sa beauté n'avaient à en souffrir. » Chose étrange : cette blessure légère, qui n'avait eu pour Jules d'autre conséquence que l'honneur d'une décoration, inspirait à Marcel une confiance aveugle. Puisque le jeune homme n'avait pas succombé dans une aventure si terrible, c'était que, protégé par le sort, il devait sortir indemne de tous les périls et qu'une prédestination mystérieuse lui assurait le salut.

Quelquefois, le soir, Jules réussit à sortir seul en se sauvant par l'escalier de service comme un collégien. S'il était content de se trouver dans sa famille, il n'était pas fâché non plus de revivre un peu sa vie de garçon en compagnie

d'Argensola. Mais d'ailleurs il semblait que la vie guerrière lui eût rendu quelque chose d'une ingénuité depuis longtemps perdue. Le don Juan qui avait eu tant d'amoureux triomphes dans les salons du Paris cosmopolite, se faisait à présent un innocent plaisir d'aller avec son « secrétaire » passer la soirée au *music-hall* ou au cinématographe; et, pour ce qui était des aventures amoureuses, il se contentait de refaire un brin de cour à une ou deux « honnestes dames » auxquelles il avait jadis donné des leçons de *tango*.

Un après-midi, comme les deux amis remontaient les Champs-Élysées, ils firent une rencontre particulièrement intéressante. Ce fut Argensola qui le premier aperçut à quelque distance monsieur et madame Laurier arrivant en sens inverse sur le même trottoir. L'ingénieur, rétabli de ses blessures, n'avait perdu qu'un œil, et il avait été renvoyé du front à son usine, réquisitionnée par le gouvernement pour la fabrication des obus. Il portait les galons de capitaine et avait sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur. Argensola, qui n'avait rien ignoré des amours de Jules, craignit pour celui-ci l'émotion de cette brusque rencontre, et il essaya de détourner l'attention de son compagnon, de l'écarter du chemin que suivait le couple. Mais Jules qui, au même instant, venait de reconnaître les Laurier, comprit l'intention d'Argensola et lui dit avec un sourire devenu tout à coup sérieux et même un peu triste :

— Tu ne veux pas que je la voie? Rassure-toi : nous sommes l'un et l'autre en état de nous rencontrer sans danger et sans honte.

Lorsque les Laurier passèrent à côté de lui, Jules leur fit le salut militaire. Laurier répondit par un salut militaire un peu sec, tandis que madame Laurier inclinait légèrement la tête, sans cesser de regarder droit devant elle, Puis, après quelques minutes de silence, Jules reprit d'une voix ferme, quoique un peu rauque :

— J'ai beaucoup aimé cette femme et je l'aime encore... Je fais plus que l'aimer : je l'admire. Son mari est un héros, et elle a eu raison de le préférer à moi. Je ne me pardonnerais pas d'avoir volé à cette noble victime de la guerre celle qu'il adorait et dont il méritait d'être adoré.

Peu après que Jules fut reparti pour le front, Luisa reçut une lettre de sa sœur Helena. Cette lettre était arrivée clandestinement de Berlin par l'intermédiaire d'un consulat sud-américain établi en Suisse.

Pauvre Helena von Hartrott ! Sa lettre, parvenue à destination avec un mois de retard, ne contenait que des nouvelles funèbres et des paroles de désespérance. Deux de ses fils avaient été tués. L'un, tout jeune encore, avait succombé en territoire occupé par les Allemands ; sa mère avait donc au moins la consolation de le savoir enterré au milieu de ses compagnons d'armes, et, après la guerre, elle pourrait le ramener à Berlin et pleurer sur la tombe de cet enfant chéri. Mais l'autre, le capitaine Otto, avait péri sur le territoire tenu par les Français, et personne ne savait où ; il serait donc impossible de retrouver ses restes confondus parmi des milliers de cadavres, et la malheureuse mère ignorerait éternellement l'endroit où se consumerait ce corps sorti de ses entrailles. Un troisième fils avait été grièvement blessé en Pologne. Ses deux filles avaient perdu leurs fiancés. Quant à Karl, il continuait à présider des sociétés pangermanistes et à faire des projets d'entreprises colossales pour le temps qui suivrait la prochaine victoire ; mais il avait beaucoup vieilli. Le « savant » de la famille, Julius, était plus solide que jamais et travaillait fiévreusement à un livre qui le couvrirait de gloire : c'était un traité où il établissait théoriquement et pratiquement le compte des centaines de milliards que l'Allemagne devrait exiger de l'Europe après la victoire décisive, et où il dressait la carte des régions sur lesquelles il serait nécessaire d'étendre la domination ou au moins l'influence germanique dans les cinq parties du monde. La lettre se terminait par ce cri désolé : « Tu comprendras mon désespoir, ma chère Luisa. Nous étions si heureux ! Que Dieu châtie ceux qui ont déchaîné sur le monde tant de fléaux ! Notre empereur est innocent de ce crime. Ses ennemis seuls sont coupables de tout. »

La bonne Luisa Desnoyers crut voir de l'avenue Victor-Hugo les pleurs versés à Berlin par la triste Helena, et elle associa naïvement ses larmes à celles de sa sœur. D'abord Marcel, un peu choqué d'une compassion si complaisante,

ne dit rien : en dépit de la guerre, les deuils sur lesquels s'attendrissait sa femme étaient des deuils de famille, et il admettait que le sentiment de la parenté restât dans une certaine mesure étranger aux haines nationales. Mais Luisa, qui n'était pas très fine et qui, faute de malice, outrait parfois l'expression des plus naturels émois de son âme, finit par agacer si fort les nerfs de son époux qu'il se regimba contre cette sympathie intempestive.

— Somme toute, — dit-il un peu rudement, — la guerre est la guerre, et, quoi que prétende ta sœur, ce sont les Allemands qui ont commencé. Quant à moi, je m'intéresse beaucoup plus à Jules et à ses compagnons d'armes qu'aux Hartrott, aux incendiaires de Louvain et aux bombardeurs de Reims. Si les fils d'Helena ont été tués, tant pis pour eux.

— Comme tu es dur ! Comme tu manques de pitié pour ceux qui succombent à cet abominable carnage !

— Non, j'ai de la pitié plein le cœur ; mais je ne la répands point à l'aveugle sur les innocents et sur les coupables. Le capitaine Otto et ses frères appartenaient à cette caste militaire qui, pendant quarante-quatre ans, avec une obstination muette et infatigable, a préparé le plus énorme forfait qui ait jamais ensanglanté l'humanité. Et tu voudrais m'apitoyer sur eux parce qu'ils ont subi le destin qu'ils préméditaient de faire subir aux autres?

— Mais n'y a-t-il pas dans l'armée allemande, et même parmi les officiers, une multitude de jeunes gens qui ne se destinaient point à la carrière des armes, d'étudiants et de professeurs qui travaillaient en paix dans les bibliothèques et dans les laboratoires, et qu'aujourd'hui la guerre fauche par milliers ! Refuseras-tu à ceux-là aussi toute compassion?

— Ah ! oui, les universitaires ! — s'écria Marcel, se souvenant de quelques conversations qu'il avait eues sur ce sujet avec Tchernoff. — Des soldats qui portent des livres dans leur sac et qui, après avoir fusillé un lot de villageois ou saccagé une ferme, lisent des poètes et des philosophes à la lueur des incendies ! Enflés de science comme un crapaud de venin, orgueilleux de leur prétendue intellectualité, ils se croient capables de faire prévaloir les plus exécrables erreurs par une

dialectique aussi lourde et aussi tortueuse que celle du moyen âge. Thèse, antithèse et synthèse ! En jonglant avec ces trois mots, ils se font forts de démontrer qu'un fait accompli devient sacré par la seule raison du succès, que la liberté et la justice sont de romantiques illusions, que le vrai bonheur pour les hommes est de vivre enrégimentés à la prussienne, que l'Allemagne doit être la maîtresse du monde, *Deutschland über alles !* et que la Belgique est coupable de sa propre ruine parce qu'elle s'est défendue contre les malandrins qui la violaient. Ces belliqueux sophistes ont contribué plus que n'importe qui à empoisonner l'âme allemande. Le *Herr Professor* s'est employé par tous les moyens à réveiller dans l'âme teutonne les mauvais instincts assoupis, et peut-être sa responsabilité est-elle plus grave que celle du *Herr Lieutenant*. Lorsque celui-ci poussait à la guerre, il ne faisait qu'obéir aux instincts professionnels. L'autre, en vertu même de son éducation, de son instruction et de sa mission, aurait dû se faire l'apôtre de la justice et de l'humanité, et au contraire il n'a prêché que la barbarie. Je lui préfère les Marocains féroces, les farouches Hindoustaniques, les nègres à la mentalité enfantine. Ce n'est point pour le *Herr Professor* que Jésus crucifié a dit : « Pardonnez-leur, mon Dieu : car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

— Mais, chez les Allemands comme chez nous, il y a aussi de pauvres gens qui ne demandaient qu'à vivre en paix, à cultiver leur champ, à travailler dans leur atelier, à élever honnêtement leur famille !

— Je ne le nie pas et j'accorde volontiers ma commisération à ces soldats obscurs, à ces simples d'esprit et de cœur. Mais ne t'imagine pas que, même dans la classe des paysans, des ouvriers de fabrique, des commis de magasin, tous les Boches méritent l'indulgence. Cette race gloutonne, aux intestins démesurément longs, fut toujours encline à voir dans la guerre un moyen de satisfaire ses appétits, et à l'exercer comme une industrie encore plus profitable que les autres. L'histoire des Germains n'est qu'une série d'incursions dans les pays du Sud, incursions qui n'avaient pas d'autre objet que de voler les biens des peuples établis sur les rives tempérées de la Méditerranée. Le peuple germanique n'a que

trop bien conservé ces traditions de brigandage, et les Boches d'aujourd'hui ne sont ni moins cruels, ni moins avides, ni moins pillards que les Boches d'autrefois. Si le kronprinz, les princes et les généraux dévalisent les musées, les collections, les salons artistiques, l'homme du peuple, lui, fracture les armoires des fermes, y agrippe l'argent et le linge de corps pour les envoyer à sa femme et à ses mioches. Quand j'étais à Villefranche, on m'a lu des lettres trouvées dans les poches des prisonniers et des morts allemands : c'était un hideux mélange de cruauté sauvage et de brutale convoitise. « N'aie pas de pitié pour les pantalons rouges, écrivaient les Gretchen à leurs Wilhelm. Tue tout, même les petits enfants... Nous te remercions pour les souliers ; mais notre fillette ne peut pas les mettre : ils sont trop étroits... Tâche d'attraper une bonne montre : cela me dispensera d'en acheter une à notre aîné... Notre voisin le capitaine a donné comme souvenir de la guerre à son épouse un collier de perles ; mais toi, tu ne nous envoies que des choses insignifiantes. »

Et la bonne Luisa, ahurie par ce débordement soudain d'éloquence et de textes justificatifs, se contenta de répondre à son mari par une nouvelle crise de larmes.

Au commencement de l'automne, l'inquiétude fut grande chez Lacour et chez les Desnoyers : pendant quinze jours, ni le père ni la fiancée ne reçurent de René le moindre bout de lettre. Le sénateur errait d'un bureau à l'autre dans les couloirs du ministère de la Guerre, pour tâcher d'obtenir des nouvelles. Lorsqu'enfin il put en avoir, l'inquiétude se changea en consternation. Le sous-lieutenant d'artillerie avait été grièvement blessé en Champagne ; un projectile, éclatant sur sa batterie, avait tué plusieurs hommes et mutilé l'officier qui les commandait.

Le malheureux père, cessant de poser pour le grand homme et de radoter sur ses glorieux ancêtres, versa sans vergogne des larmes sincères. Quant à Chichi, blême, tremblante, affolée, elle répétait avec une douloureuse obstination qu'elle voulait partir tout de suite, tout de suite, pour aller voir son pauvre « petit soldat » ; et Marcel eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que cette visite était absolument impossible, puisqu'on ne savait pas même à quelle ambulance était le blessé.

Les actives démarches du sénateur firent qu'au bout de quelques jours René fut transporté dans un hôpital de Paris. Quel triste spectacle pour ceux qui l'aimaient! Le sous-lieutenant était dans un état lamentable. Enveloppé de bandages comme une momie égyptienne, il avait des blessures à la tête, au buste, aux jambes, et l'une de ses mains avait été emportée par un éclat d'obus. Cela ne l'empêcha pas de sourire, à sa mère, à son père, à Chichi, à Desnoyers, et de leur dire, d'une voix faible, qu'aucune de ces blessures ne paraissait mortelle et qu'il était content d'avoir bien servi sa patrie.

Au bout de six semaines, René entra en convalescence. Mais, lorsque Marcel et Chichi le virent pour la première fois debout et débarrassé de ses bandages, ils éprouvèrent moins de joie que de pitié. Marcel avait peine à reconnaître en lui le garçon d'une beauté délicate et même un peu féminine auquel il avait promis sa fille : ce qu'il voyait, c'était un visage sillonné d'une demi-douzaine de cicatrices violacées, une manche où l'avant-bras manquait, une jambe encore raide, qui tardait à recouvrer sa flexibilité et qui ne permettait au convalescent de marcher qu'avec l'aide d'une béquille. Mais Chichi, après un sursaut de surprise qu'elle ne réussit point à réprimer, eut assez de force sur elle-même pour ne montrer que de l'allégresse. Avec la générosité de sa nature primesautière, elle avait pris soudain le bon parti, c'est-à-dire le parti de l'amour fidèle et du noble dévouement. Si son « petit soldat » avait été maltraité par la guerre, c'était une raison de plus pour qu'elle l'entourât d'une tendresse consolatrice et protectrice.

Dès que René fut autorisé à sortir de l'hôpital, Chichi voulut l'accompagner avec sa mère à la promenade. Si, quand ils traversaient une rue, un chauffeur ou un cocher ne retenaient pas leur voiture pour laisser passer l'infirme, elle leur jetait un regard furibond et les traitait mentalement d'«embusqués». Elle palpitait de satisfaction et d'orgueil lorsqu'elle échangeait un salut avec des amies, et ses yeux leur disaient : « Oui, c'est mon fiancé : un héros! » Elle ne pouvait leur empêcher de jeter de temps à autre un coup d'œil oblique sur la croix de guerre et sur l'uniforme de son compagnon. Elle tenait essentiellement à ce que cet uniforme, défraîchi et taché par le service du front,

ne fût remplacé par un autre que le plus tard possible : car le vieil uniforme était un certificat de valeur guerrière, tandis qu'un uniforme neuf aurait pu suggérer aux passants l'idée d'un emploi dans les bureaux. Non ! Non ! cette croix-là, son « petit soldat » ne l'avait pas gagnée au ministère de la Guerre!

— Appuie-toi sur moi ! — lui répétait-elle à tout moment.

René se servait encore d'une canne, mais il commençait à marcher sans difficulté. Elle n'en exigeait pas moins qu'il lui donnât le bras. Elle avait un perpétuel besoin de le soigner, de l'aider comme un enfant, et elle était presque fâchée de le voir se rétablir si vite.

Lorsqu'il n'eut plus besoin de canne pour marcher, Desnoyers et le sénateur jugèrent que le moment était venu de donner à ce gracieux roman le dénouement naturel. Pourquoi retarder plus longtemps le mariage? La guerre n'était pas un obstacle, et il semblait même qu'elle rendît les mariages plus nombreux.

En raison des circonstances, les cérémonies nuptiales s'accomplirent dans l'intimité, en présence d'une douzaine de parents et d'amis. Ce n'était pas précisément ce que Marcel avait rêvé pour sa fille; il aurait préféré des noces magnifiques dont les journaux auraient longuement parlé ; mais, en somme, il n'avait pas lieu de se plaindre. Chichi était heureuse ; elle avait pour mari un homme de cœur et pour beau-père un personnage influent qui saurait assurer l'avenir de ses enfants et de ses petits-enfants. Au surplus, les affaires allaient à merveille et jamais les produits argentins ne s'étaient vendus à un prix aussi élevé que depuis la guerre. Il n'y avait donc aucune raison pour se plaindre, et, par le fait, le millionnaire avait retrouvé presque tout son optimisme.

Marcel venait de passer l'après-midi à l'atelier, où il avait eu le plaisir de causer avec Argensola des bonnes nouvelles que les journaux publiaient depuis plusieurs jours. Les Français avaient commencé en Champagne une offensive qui leur avait valu une forte avance et beaucoup de prisonniers. Sans doute ces succès avaient dû coûter de lourdes pertes en hommes ; mais cela ne donnait aucune souci à Marcel, parce que Jules n'était pas sur cette partie du front. La veille, les Desnoyers

avaient reçu de leur fils une lettre écrite huit ou dix jours auparavant : — presque toutes les lettres arrivaient alors avec un long retard. Le sous-lieutenant s'y montrait de bonne et vaillante humeur ; il était déjà proposé pour les deux galons d'or et son nom figurait au tableau pour la Légion d'honneur.

— Je vous l'avais bien dit ! — répétait Argensola. — Vous serez le père d'un général de vingt-cinq ans, comme au temps de la Révolution.

Lorsqu'il rentra chez lui, il y trouva Lacour et René qui, en l'absence de Luisa, l'attendaient seuls au salon. Dès le premier coup d'œil, l'attitude solennelle et la mine lugubre des visiteurs l'avertirent qu'ils étaient venus pour une communication pénible.

— Eh bien? — leur demanda-t-il d'une voix subitement altérée par l'angoisse.

— Mon pauvre ami...

Ces mots suffirent pour que le père devinât soudain le cruel message qu'ils lui apportaient.

— O mon fils !... — balbutia-t-il en s'affaissant dans un fauteuil.

Le sénateur venait d'apprendre la funeste nouvelle au ministère de la Guerre. Jules avait été tué dès le début de l'offensive, près d'un village dont le rapport officiel donnait le nom ; et ce rapport spécifiait que le sous-lieutenant avait été enterré par ses camarades dans un de ces cimetières improvisés qui se forment sur les champs de bataille.

Cette mort fut un coup terrible pour la famille Desnoyers. Le sénateur usa de tout son crédit pour leur procurer au moins la triste consolation de rechercher la tombe de leur fils et de pleurer sur la terre qui recouvrait la chère dépouille. Avant d'obtenir du grand état-major l'autorisation nécessaire, il dut multiplier les démarches, forcer de nombreux obstacles ; mais il insista avec tant d'opiniâtreté et mit en mouvement de si puissantes influences qu'il finit par atteindre son but. Le ministre donna ordre de mettre à la disposition de la famille Desnoyers une automobile militaire et de la faire accompagner par un sous-officier qui, ayant appartenu à la compagnie de Jules et ayant assisté au combat où celui-ci avait été tué, réussirait probablement à retrouver sa tombe.

Lacour, retenu à Paris par ses devoirs d'homme politique, ne put faire avec ses amis ce triste voyage.

L'automobile avançait lentement, sous le ciel livide d'une matinée d'hiver. On apercevait dans le lointain de la campagne grise des palpitations de choses blanches, réunies par grands ou par petits groupes, qui auraient évoqué l'idée d'énormes papillons voletant çà et là sur des pièces de terre, si la rigueur de la saison n'avait pas rendu cette hypothèse impossible. A mesure que l'on approchait, ces palpitations blanches semblaient se colorer de teintes nouvelles, se tacher çà et là de rouge et de bleu. C'étaient de petits drapeaux qui, par centaines, par milliers, frémissaient au souffle du vent froid. Les pluies en avaient délavé les couleurs; l'humidité en avait rongé les bords; de quelques-unes il ne restait que la hampe, à laquelle pendillait un lambeau d'étoffe. Chaque drapeau abritait une petite croix de bois, tantôt peinte en noir, tantôt brute, tantôt formée simplement de deux bâtons croisés.

— Que de morts ! — soupira Marcel en promenant ses regards sur la sinistre nécropole.

Marcel, Luisa et Chichi étaient en grand deuil, René, qui accompagnait sa femme, portait encore l'uniforme de l'armée active ; malgré ses blessures, il n'avait pas voulu quitter le service, et il avait été attaché à une fabrique de munitions jusqu'à la fin de la guerre.

René avait sur ses genoux la carte du champ de bataille et posait des questions au sous-officier. Celui-ci ne reconnaissait pas bien les lieux où s'était livré de combat : il avait vu ce terrain bouleversé par des rafales d'obus et couvert d'hommes; la solitude et le silence le désorientaient.

L'automobile avança entre les groupes épars des sépultures, d'abord par le grand chemin uni et jaunâtre, puis par des chemins transversaux qui n'étaient que de tortueuses fondrières, des bourbiers aux ornières profondes où la voiture sautait rudement sur ses ressorts.

— Que de morts ! — répéta Chichi en considérant les multitudes de croix qui défilaient à droite et à gauche.

Luisa, les yeux baissés, égrenait son chapelet, et murmurait machinalement :

— Ayez pitié d'eux, Seigneur ! Ayez pitié d'eux, Seigneur !

Ils étaient arrivés à l'endroit où avait eu lieu le plus terrible de la bataille, la lutte à la mode antique, le corps à corps hors des tranchées, la mêlée farouche où l'on se bat avec la baïonnette, avec la crosse du fusil, avec le couteau, avec les poings, avec les dents. Le guide commençait à se reconnaître, indiquait différents points de l'horizon. Là-bas étaient les tirailleurs africains ; un peu plus loin, les chasseurs ; l'infanterie de ligne avait chargé des deux côtés du chemin, et toutes ces fosses étaient les siennes. L'automobile fit halte et René descendit pour lire les inscriptions des croix.

La plupart des sépultures contenaient plusieurs morts dont les képis ou les casques étaient accrochés aux bras de la croix, et ces effets militaires commençaient à se pourrir ou à se rouiller. Sur quelques-unes des sépultures, des couronnes mises là par piété patriotique, noircissaient et se défaisaient. Presque partout le nombre des corps inhumés avait été indiqué par un chiffre sur le bois de la croix, et tantôt ce chiffre apparaissait nettement, tantôt il était déjà peu lisible, quelquefois il était tout à fait effacé. De tous ces hommes disparus en pleine jeunesse rien ne survivrait, pas même un nom sur un tombeau. La seule chose qui resterait d'eux, ce serait le souvenir qui, le soir, ferait soupirer quelque vieille paysanne conduisant sa vache sur un chemin de France ; ou celui d'une pauvre veuve qui, à l'heure où ses petits enfants reviendraient de l'école vêtus de blouses noires, n'aurait à leur donner qu'un morceau de pain sec et penserait au père dont ils auraient peut-être oublié déjà le visage.

— Ayez pitié d'eux, Seigneur ! — continuait à murmurer Luisa. — Ayez pitié de leurs mères, de leurs femmes veuves, de leurs enfants orphelins !

Il y avait aussi, reléguées un peu à l'écart, de longues, très longues fosses sans drapeaux et sans couronnes, avec une simple croix qui portait un petit écriteau. Elles étaient entourées d'une clôture de piquets, et la terre du monticule était blanchie par la chaux qui s'y était mélangée. On lisait sur l'écriteau des chiffres d'un effrayant laconisme : 200... 300... 400... Ces chiffres déconcertaient l'imagination, qui répugnait à se représenter des centaines de cadavres couchés en files

superposées dans l'énorme trou, avec leurs vêtements en lambeaux, leurs courroies rompues, leurs casques bosselés, leurs bottes terreuses, l'horrible masse de leurs chairs que liquéfiait la décomposition cadavérique et où les yeux vitreux, les bouches grimaçantes, les cœurs éteints se fondaient dans une même fange. Et pourtant, à cette pensée, Marcel ne put s'empêcher d'éprouver une sorte de joie féroce : Jules était mort, mais il avait été bien vengé !

Sur les indications du guide, l'automobile avança encore un peu et prit à travers champs pour gagner un certain groupe de tombes. C'était là, sans aucun doute, que le régiment de Jules s'était battu. Les pneumatiques s'enfonçaient dans la glèbe et aplatissaient les sillons ouverts par la charrue : car le travail de l'homme avait recommencé sur ces charniers où les labours s'étendaient à côté des fosses et où la végétation naissante annonçait le printemps prochain. Déjà les herbes et les broussailles se couvraient de boutons gonflés de sève, et, sous les premières caresses du soleil, les pointes vertes des blés annonçaient qu'en dépit des haines et des massacres la nature nourricière élaborait pour les hommes les inépuisables ressources de la vie.

— Nous y sommes, — dit le guide.

Alors Marcel, Luisa et Chichi mirent aussi pied à terre, et la promenade funèbre commença entre les tombes. René et le sous-officier allaient devant, déchiffraient les inscriptions, s'arrêtaient un moment devant celles qui étaient difficiles à lire, puis continuaient leurs recherches. Chichi marchait à quelques pas derrière eux, muette et sombre. Marcel et Luisa les suivaient de loin, péniblement, les pieds lourds de terre molle, les jambes flageolantes, le cœur serré.

Une demi-heure s'écoula sans que l'on trouvât rien. Toujours des noms inconnus, des croix anonymes, des inscriptions qui indiquaient les chiffres d'autres régiments. Les deux vieillards ne tenaient plus debout et commençaient à désespérer de retrouver la tombe de leur fils. Ce fut Chichi qui tout à coup poussa un cri :

— La voilà !

Ils se réunirent devant un monceau de terre qui avait vaguement la forme d'un cercueil et qui commençait à se couvrir

d'herbe, Il y avait au chevet une croix sur laquelle un compagnon d'armes avait gravé avec la pointe d'un couteau le nom de « Desnoyers », puis, en abrégé, le grade, le régiment et la compagnie.

Luisa et Chichi s'étaient agenouillées sur le sol humide et sanglotaient. Le père regardait fixement, avec une sorte de stupeur, la croix et le monceau de terre. René et le sous-officier se taisaient, la tête basse. Ils avaient tous l'esprit hanté de questions sinistres, en songeant à ce cadavre que la glèbe recouvrait de son mystère. Jules était-il tombé foudroyé? Avait-il rendu l'âme dans la sérénité de l'inconscience? Avait-il au contraire enduré la torture du blessé qui meurt lentement de soif, de faim et de froid, et qui, dans une agonie lucide, sent la mort gagner peu à peu sa tête et son cœur? Le coup fatal avait-il respecté la beauté de ce jeune corps, et la balle meurtrière n'y avait-elle fait qu'un trou presque imperceptible au front, à la poitrine? Ou le projectile avait-il horriblement déchiqueté ces chairs saines et mis en pièces cet organisme vigoureux? Questions qui resteraient éternellement sans réponse! Jamais ceux qui l'avaient aimé n'auraient la douloureuse consolation de connaître les circonstances de sa mort.

Chichi se releva, s'en alla sans rien dire vers l'automobile, revint avec une couronne et une gerbe de fleurs. Elle suspendit la couronne à la croix, mit un bouquet au chevet de la tombe, sema à la surface du tertre funèbre les pétales des roses qu'elle effeuillait gravement, solennellement, comme si elle eût accompli un rite religieux.

Cela fait, ils s'en retournèrent tous en silence vers l'automobile, Marcel et Luisa d'un pas lent et fatigué, Chichi et René plus vite. Quand les jeunes époux eurent pris un peu d'avance, ils se regardèrent, puis regardèrent le vaste champ de mort, puis se sourirent doucement l'un à l'autre. Chichi venait-elle de penser que son mari n'avait pas été exposé à de moindres dangers que son frère, et que c'était pour elle un bonheur quasi miraculeux de l'avoir encore à ses côtés, sain et robuste malgré les cicatrices et la mutilation? René venait-il de penser que la destinée avait été clémente envers lui, puisqu'elle lui avait réservé la tendresse et l'amour d'une jeune femme géné-

reuse qui était fière du mari mutilé et qui le trouvait plus beau avec ses cicatrices?

— Viens ! — prononça Chichi impérieusement. — J'ai quelque chose à te dire.

Et elle le fit monter dans l'automobile, s'y pelotonna contre lui dans le coin où personne ne pouvait les voir, lui jeta les bras autour du cou et lui imprima sur les lèvres un long baiser.

V. BLASCO IBAÑEZ

TRADUIT PAR G. HÉRELLE

LES INITIATIVES

DU PRÉSIDENT WILSON

La politique du président Wilson n'est pas de celles qui se découvrent du premier coup. Pourtant elle n'est ni secrète, ni hypocrite, ni changeante. On ne peut même pas dire, au sens péjoratif du mot, qu'elle évolue suivant les circonstances. Elle se combine plutôt avec les événements. C'est le caractère même de toutes les véritables politiques. Depuis le commencement de la guerre européenne, M. Wilson a suivi certaines idées, a conçu certains desseins. Il ne savait pas exactement comment il serait conduit à appliquer les premières et à réaliser les seconds. Mais il avait des idées et des desseins. D'ailleurs il n'a caché ni les unes, ni les autres. Tout en observant officiellement, par les actes et par les paroles, la plus stricte neutralité, il a énoncé avec persistance un certain nombre de notions générales relatives à la solution des conflits internationaux. Seulement, comme il était professeur, historien et philosophe avant de devenir chef d'État, et comme un chef d'État neutre n'est point libre de dire nettement les choses avant le moment où il croit devoir sortir de la neutralité, il s'est

exprimé en termes idéologiques, nuageux ou sentimentaux, qui ont provoqué en Europe plus de sourires ou de dédains que d'admiration. On était excusable de critiquer ses discours alors qu'on attendait de lui des actes. On pouvait le qualifier d'idéaliste aussi longtemps qu'il se renfermait dans l'inertie. Les doutes sur ses dispositions et son aptitude à traduire les paroles en gestes étaient permis. Après la rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne, tout s'éclaire.

***

Il y a trois hommes dans le président Wilson : l'homme de parti, le chef d'État, l'homme politique mondial.

Le Dr Woodrow Wilson est un politicien. Il est issu du parti démocrate et lui doit son élection à la présidence. Il n'a ni le tempérament, ni l'éducation, ni les mœurs d'un *boss*, c'est-à-dire d'un de ces gros agents électoraux habitués à brasser les masses populaires. Mais il est ardemment dévoué à son parti, il a toujours fait campagne pour lui, il souhaite passionnément voir les démocrates, longtemps tenus à l'écart du pouvoir fédéral, substituer leur prépondérance à celle des républicains. Quand éclata la guerre européenne, il songea donc à ses électeurs en même temps qu'aux États-Unis. Or, les électeurs désiraient surtout la paix. Ceux de l'Est, des États de la Nouvelle-Angleterre, auraient probablement approuvé une protestation du cabinet de Washington contre la violation de la neutralité de la Belgique et l'invasion brusquée de la France. Beaucoup d'entre eux connaissaient l'histoire et ressentaient de la sympathie pour le pays qui avait conquis l'indépendance du leur cent trente ans auparavant. D'autres apercevaient la menace de demain contre l'Amérique dans l'entreprise de domination européenne de la Germanie. Mais ces citoyens reconnaissants et prévoyants étaient l'exception. Dans l'immense Ouest, du Missouri au Pacifique, la multitude des fermiers, des éleveurs, des *businessmen* de toutes sortes aspirait seulement à la possibilité de continuer tran-

quillement leurs affaires. Lorsqu'on réfléchit à l'ignorance de quantité de bacheliers français sur des faits capitaux de notre propre histoire, on ressent de l'indulgence pour les habitants des Montagnes-Rocheuses ou de l'Iowa qui ne se rendaient pas bien compte de ce qu'était la neutralité garantie de la Belgique ou l'équilibre balkanique.

Si M. Wilson, qui connaissait l'histoire, avait tout de suite élevé la voix du Juste, il n'eût été probablement désavoué ni par son pays, ni par son parti. Mais il eût troublé l'un et l'autre. Les millions d'immigrés ou de descendants d'immigrés allemands, naturalisés ou non, auraient été surpris et choqués. Ne connaissant pour la plupart les événements d'Europe que par ce qu'en disaient leurs journaux ordinaires, profondément empreints de germanisme, ils n'auraient pas cru à l'impartialité, ni apprécié la haute valeur morale de la protestation du gouvernement fédéral. M. Wilson n'avait alors pas encore deux ans de présidence. Ni au dedans, ni au dehors, il ne possédait de véritable autorité. Il ambitionnait d'obtenir le renouvellement de son mandat et de jouer un rôle dans le monde. Il disposait d'une armée insignifiante par le nombre, et la flotte de guerre américaine se trouvait en grande partie dans le Pacifique. D'autre part, les négociations diplomatiques s'étaient tellement précipitées et avaient été suivies si rapidement de grands événements militaires que l'on discernait mal l'instant favorable pour une intervention, même purement verbale. Un Théodore Roosevelt, homme d'action, autoritaire, violent et passionné, aurait pu passer outre et jeter hardiment les États-Unis dans le conflit. Le Dr Woodrow Wilson préféra temporiser. Si la conflagration européenne se fût promptement éteinte, il aurait vraisemblablement perdu la chance d'être réélu et de jouer les arbitres dans le monde. Mais la guerre dura, elle dure encore, et la situation du président, à l'intérieur et à l'extérieur, s'est affermie.

Tout d'abord, M. Wilson a été réélu président des États-Unis le 4 novembre 1916. Cela lui confère une double force : celle de la confiance renouvelée de l'ensemble du pays après une lutte acharnée, et celle de l'indépendance d'un chef élu qui, empêché par la tradition suivie depuis Washington de

solliciter un troisième mandat, devient libre de toute préoccupation d'intérêt personnel. Il n'a plus à ménager que les intérêts dignes de l'être. Il sera plus facilement écouté de ses concitoyens et plus respecté par les étrangers. D'autre part, plus les hostilités se prolongent en Europe, plus l'appoint américain prend d'importance. L'armée américaine est petite, mais elle peut facilement grandir; l'exemple de l'armée britannique est là. La flotte, déjà imposante, va s'accroître dans d'énormes proportions à la suite du vote de crédits de plusieurs milliards de francs; on construit très rapidement dans les chantiers américains.

Comme chef d'État, M. Wilson ne peut se désintéresser d'une conflagration qui embrase l'univers depuis l'Europe jusqu'au Japon, en passant par l'Afrique et l'Australie. Il n'a pas que des intérêts matériels à sauvegarder, notamment ceux du commerce et de l'industrie. Il doit se préoccuper avant tout de la situation qui sera faite aux États-Unis après la guerre. Si pacifique, et même pacifiste, qu'il soit, il ne peut méconnaître qu'il exposerait son pays à des périls mortels s'il laissait se créer en Europe et dans le reste du monde un état de choses équivalant à l'hégémonie d'une grande puissance. Cette puissance disposerait en ce cas de ressources économiques et militaires telles que l'Amérique risquerait fort de tomber à sa discrétion. Supposons, par exemple, le grand dessein de Guillaume II réalisé : l'Angleterre et la France une fois matées, l'Allemagne régnerait souverainement en Europe et sur les mers. Elle voudrait régler à son profit les relations économiques avec l'Amérique. Peut-être ne s'en prendrait-elle pas tout de suite à la grande république du Nord. Mais elle agirait certainement sur les petites et grandes républiques du Sud. Elle s'emparerait du canal de Panama ou le bloquerait. Pour se délivrer de cette menace, les États-Unis seraient obligés de faire un effort gigantesque et de subir des sacrifices incalculables sans être certains de réussir. Cette considération prime de beaucoup toutes les autres.

Au mois d'août 1914, M. Wilson ne songea qu'à la rigoureuse observation de la neutralité. Il mit « solennellement en garde » ses concitoyens contre leurs sympathies pour la cause

de l'un ou l'autre belligérant. Il faut, déclara-t-il le 18 août, que nous demeurions impartiaux en pensée comme en action, que les États-Unis restent neutres en fait comme en théorie. Il préconisait une sorte d' « union sacrée » pour la neutralité entre tous les citoyens issus, comme il le disait, d'apports de nationalités diverses et, plus spécialement, des peuples actuellement en guerre. En gros, cette union s'effectua. Le président la célébra dans son message du 8 décembre 1914.

Nul ne peut dire, affirma-t-il, qu'il y ait des raisons de voir poindre, de quelque côté que ce soit, des menaces pour notre indépendance ou pour l'intégrité de notre territoire. Nous n'avons rien à redouter de l'indépendance des autres nations... Nous voulons vivre notre vie à notre guise, mais nous voulons laisser les autres vivre la leur!

Seulement, pour vivre sa vie à sa guise, il faut n'être gêné par personne, et le plus intrépide optimiste ne pouvait se dissimuler que de redoutables gêneurs apparaissaient à l'horizon. Aussi, dans ce même message, le président marque-t-il déjà son désir d'intervenir :

Notre plus cher espoir est qu'à une heure prochaine notre action morale, si Dieu en décide ainsi, nous donnera l'occasion si rare de conseiller et d'obtenir la paix dans le monde en réconciliant les nations belligérantes par le règlement de leurs innombrables litiges. Il faut vouloir conserver notre force en gardant notre sang-froid et soutenir notre influence en sauvegardant nos vieux principes d'action.

Comme dans presque toutes les manifestations oratoires de M. Wilson depuis le début des hostilités, on observera une certaine contradiction entre les diverses parties de ce message. Pourtant cette constance dans l'incohérence apparente est un trait significatif. Tout en se prononçant énergiquement pour le maintien d'une absolue neutralité, le président veut « conseiller » et « réconcilier ». Cela doit, bon gré mal gré, l'amener à prendre position.

Le « Message d'adieux » de Washington et la doctrine de Monroë, qu'on a révérés comme des dogmes, ne s'adaptent plus au XXe siècle. « Notre situation lointaine et isolée, disait Washington, nous invite à suivre une ligne de conduite différente (de celle des nations du continent européen). » En 1917,

cet éloignement et cet isolement ne sont plus que des mots. La rive américaine de l'Atlantique est à quelques jours de navigation de la rive européenne. Elle est reliée à celle-ci par des câbles ou des installations télégraphiques qui transmettent les nouvelles et les ordres en quelques minutes. L'océan est sillonné de paquebots qui portent des milliers de passagers et des dizaines de mille tonnes de marchandises. Les bateaux de guerre sont devenus des citadelles flottantes qui peuvent bombarder les côtes à plus de vingt kilomètres de distance. Les sous-marins surgissent à l'improviste dans les rades et devant les passes les mieux gardées. Dans le Pacifique, en face des nouveaux États de l'Ouest, un grand État militaire s'est fondé. L'Amérique elle-même s'est peuplée et transformée. Au Nord, le *Dominion* du Canada forme une puissante confédération. Au Sud, le Mexique s'agite en des convulsions périodiques. Les anciennes colonies espagnoles et portugaises de l'hémisphère austral sont devenues des empires. L'Ancien et le Nouveau Monde sont maintenant plus proches l'un de l'autre que l'étaient au temps de Washington l'Angleterre et la Prusse. Le continent découvert par Christophe Colomb constitue un ensemble d'États civilisés sans solution de continuité depuis l'Alaska jusqu'à la Terre de Feu. Le fondateur de l'indépendance des États-Unis recommandait à la jeune république de ne pas s'engager dans les alliances compromettantes, enlaçantes, parce qu'il craignait que ces alliances l'entraînassent dans des conflits qui mettraient en péril une indépendance toute récente et chèrement acquise. Aujourd'hui les alliances seules, sous une forme ou sous une autre, peuvent prémunir les États-Unis contre les risques d'une entreprise d'assujettissement.

Quant à la doctrine de Monroë, on lui a fait souvent dire des choses tout à fait étrangères à sa lettre et à son esprit [1]. Elle n'excluait nullement les possibilités d'alliances ou d'interventions. Au contraire, elle comportait une alliance avec la Grande-Bretagne pour la défense de la sécurité commune des deux États et des principes de *self-government*. Elle avait sur-

1. Voir à ce sujet l'ouvrage de M. Morton-Fullerton, *les États-Unis et la guerre*, p. 40 et s.

tout pour objet d'empêcher le contact de l'Amérique avec le système politique de la Sainte-Alliance et l'importation des systèmes monarchiques fondés sur le droit divin. Dans son message au Congrès du 2 décembre 1823, James Monroë célébrait le principe de la souveraineté du peuple et souhaitait qu'on poursuivît « une politique nationale capable d'étendre sa salutaire et bienfaisante protection à tous les grands intérêts de l'Union ». Plus tard, lors des négociations avec la Russie à propos de la côte nord-ouest de l'Amérique, il posait en principe « que les continents américains, par suite de l'état libre et indépendant qu'ils se sont donné, et qu'ils maintiennent, ne doivent plus désormais être considérés comme terrains de colonisation par une puissance européenne ». Il ne voulait pas non plus « que les puissances alliées qui étaient intervenues par la force dans les affaires intérieures de l'Espagne » fussent amenées à intervenir de même de l'autre côté de l'Atlantique. Il visait l'éventualité d'une « agression autocratique ». Il protestait contre « l'atroce violation des droits des peuples par l'intervention de l'un d'eux dans les affaires intérieures d'un autre ». C'est dans ce sens qu'il disait « que l'Amérique du Nord ou du Sud a des intérêts d'État distincts de ceux de l'Europe et qui lui sont propres ». Son inspirateur et ami Jefferson commentait ces principes en exprimant le vœu d'avoir la Grande-Bretagne aux côtés des États-Unis : « Rien ne resserrerait davantage nos liens d'affection que de combattre côte à côte pour la même cause. »

L'agression autocratique est venue. Il est vrai qu'elle a été dirigée contre l'Europe; mais, après l'Europe, viendrait le tour de l'Amérique. C'est une des manies de Guillaume II de préconiser la coalition européenne soit contre le monde jaune, soit contre le monde américain. Chaque fois qu'il en avait l'occasion, il signalait à ses interlocuteurs les prétendus périls venant de pays où il voyait grandir des forces qui pourraient s'opposer à la sienne. Il prêchait la croisade contre tous les futurs concurrents de la Pangermanie. Ce n'est un secret pour personne qu'il attendait de posséder une grande marine de guerre pour imposer les solutions de son choix dans les pays d'outre-mer. D'ailleurs, en 1914, l'empereur allemand, qui se dit l'Élu de Dieu et ne prononce pas la moindre allocution sans

se recommander du Très-Haut, s'est attaqué aux deux grandes puissances libérales que les Américains du Nord et du Sud regardent comme les remparts de la liberté. Du temps de Monroë, la France était gouvernée par un roi relevant de la Sainte-Alliance. Ni Monroë, ni Jefferson ne pouvaient placer dans la France de la Restauration la même confiance que dans l'Angleterre. Mais, depuis près d'un siècle, la situation s'est retournée. Si les Américains ont conservé de la sympathie pour les institutions britanniques en général, ils ressentent plus d'amitié pour la France que pour la Grande-Bretagne. Ce sentiment est allé en croissant avec le développement de la guerre. Il est devenu très fort et s'est manifesté de manière éclatante. Ce n'est point là réflexion de Français infatué. C'est une constatation qui saute aux yeux. En conséquence, ce que Jefferson disait il y a plus de quatre-vingt-dix ans de la Grande-Bretagne s'applique aujourd'hui, théoriquement, au moins aussi bien à la France. Pratiquement, quelle plus « atroce violation des droits des peuples » imagine-t-on que l'invasion de la Belgique neutre et l'attaque brusquée contre la France au mois d'août 1914? Juridiquement, les États-Unis ont signé le 18 octobre 1907 à La Haye, et ratifié le 27 février 1909, une convention stipulant l'inviolabilité du territoire des puissances neutres et l'interdiction aux belligérants de faire passer à travers le territoire d'une puissance neutre des troupes et des convois de munitions ou d'approvisionnements.

M. Wilson savait tout cela. Il devait donc se croire autorisé, sinon obligé, à intervenir après que les armées de Guillaume II eurent outrageusement violé la neutralité de la Belgique et toutes les conventions de La Haye sur les lois de la guerre. Il s'abstint et se réfugia dans une sorte « d'égoïsme sacré » qui ne s'inspirait ni du Message d'adieux de Washington, ni de la doctrine de Monroë. Il s'enveloppa de formules vaporeuses. Son plus intime confident, le colonel House, disait de lui : « Il a des idées précises sur le rôle que doit jouer l'Amérique dans la crise actuelle. Quelles sont ces idées? Peut-être est-il seul à le savoir, mais croyez bien que le président, comme il l'a dit tant de fois, défend les intérêts supérieurs de l'humanité[1]. »

1. Interview du 25 février 1916, avec le *Journal de Genève*.

L'invocation des intérêts supérieurs de l'humanité est quelquefois un moyen commode de se soustraire à des obligations précises. Essayons cependant de voir comment M. Wilson se représentait son rôle d'homme d'État mondial.

M. Wilson aime à parler et parle beaucoup. Il ne se préoccupe pas toujours de mettre ses discours d'accord les uns avec les autres. Il serait téméraire de lui attribuer un plan méthodique préconçu. Le 21 janvier 1916, à Chicago, il a reconnu que ses yeux venaient de « s'ouvrir à bien des choses, à de multiples contingences dont, un an auparavant, il ne s'était nullement rendu compte ». Toutefois, si sa connaissance insuffisante de la politique européenne ne lui a pas permis dès l'abord de pénétrer le sens et de mesurer la portée des événements de 1914, il est resté dominé par quelques idées essentielles. Il les a exprimées en substance au banquet donné le 28 mai 1916 (à Washington) par la *League to enforce peace*.

Ce discours contient plusieurs phrases déconcertantes, par exemple celle-ci : « Il ne nous appartient pas de juger des causes et du but de cette grande guerre. Nous n'avons aucun intérêt à sonder les sources obscures d'où jaillit ce torrent prodigieux. » Il semble au contraire que rien ne saurait offrir plus d'intérêt à un chef d'État responsable que la recherche des causes et du but d'une conflagration mondiale. Mais c'est un parti pris chez M. Wilson de fermer les yeux et les oreilles devant tout ce qui touche aux origines de la guerre. Il tient le regard obstinément fixé sur une réorganisation des rapports internationaux et il se flatte de présider à cette grande œuvre, suivant certaines conceptions, quels que soient les torts de tel ou tel belligérant. Il veut « conseiller » et « réconcilier », non juger. En attendant le moment de donner des conseils plus pratiques, il invite toutes les grandes nations à conclure « un accord sur les points qui constituent, à leur avis, la base essentielle de leurs intérêts communs et sur les méthodes qui permettraient une action commune toutes les fois qu'une nation ou un groupe de nations chercherait à troubler l'ordre établi par une entente mondiale ». La première pensée qui vient à l'esprit en lisant cette exhortation, c'est que l'Austro-Allemagne a troublé en 1914 l'ordre établi et les ententes

mondiales réalisées à La Haye, et que l'auteur de la proposition, pour être logique, devrait se concerter avec les autres nations au sujet d'une action commune. Mais M. Wilson ne se pique point de logique. Il continue imperturbablement et proclame sa foi dans trois principes fondamentaux :

Premièrement : Tout peuple a le droit de choisir la souveraineté sous laquelle il veut vivre au milieu de la collectivité des nations.

Deuxièmement : Les petits États du globe ont droit au même respect de leur souveraineté et de leur intégrité territoriale que celui qu'attendent et réclament les nations puissantes.

Troisièmement : Le monde a le droit d'être à l'abri de toute rupture de paix dont l'origine se trouverait dans l'agression et le mépris des droits des peuples et des nations.

Ce sont trois beaux principes. M. Wilson ajoute aussitôt :

Si jamais le privilège nous était donné de suggérer ou d'inaugurer, parmi les nations actuellement en guerre, un mouvement pacifique, je suis convaincu que le peuple des États-Unis désirerait que son gouvernement suivît les directions que voici :

1° A l'égard de leurs intérêts immédiats, un règlement acceptable pour les belligérants. Nous n'avons pour nous-mêmes rien d'essentiel à réclamer, et nous savons parfaitement que nous ne sommes, en aucun sens ni à aucun degré, partie au présent conflit. Notre intérêt n'est que dans la paix et ses garanties futures.

2° Une association universelle des nations pour maintenir la sûreté intégrale des grandes routes maritimes, en vue de leur commun et libre usage par toutes les nations du monde, ainsi que pour empêcher l'ouverture d'une guerre engagée contrairement aux obligations des traités, ou sans avis préalable et sans avoir soumis les motifs à l'opinion mondiale, c'est-à-dire pour

assurer la garantie virtuelle de l'intégrité territoriale et de l'indépendance politique.

La proposition d'entrer dans une « association de nations » souleva des objections tirées du fameux Message d'adieux de Washington. Le président y répondit ainsi le 20 mai :

Le général Washington nous mit en garde contre les alliances compromettantes. Je ne consentirai jamais, personnellement, à une alliance compromettante ; mais j'accueillerais volontiers une alliance qui libérerait le monde de ces combinaisons dans lesquelles les nations cherchent séparément leurs intérêts particuliers, et qui, unissant les peuples de la terre, préserverait la paix du monde sur la base commune du droit et de la justice. Dans un tel acte, il faut voir non la restriction ou la compromission, mais la liberté, l'accomplissement des plus hauts desseins que les États-Unis se sont proposés.

On retrouve toutes ces idées dans les manifestations officielles ultérieures de M. Wilson. La chimère et le réalisme s'y entrelacent. Mais il n'y a pas que de la chimère, et l'on peut se demander si ce qu'on en voit ne sert pas à recouvrir des projets pratiques.

***

On dit volontiers dans les bureaux de rédaction de New-York que Guillaume II, informé dans le courant de l'automne de l'intention de M. Wilson de prendre l'initiative d'une démarche pacifique, se hâta de le devancer pour se réserver aux yeux de l'Allemagne et du monde le bénéfice de ce beau geste. A Vienne, on réclame la priorité de l'idée, et nous avons, en effet, de fortes raisons de croire que l'empereur Charles Ier, aussitôt monté sur le trône, se préoccupa de liquider au plus tôt le conflit ouvert par son grand-oncle. Son désir ne put pas rester ignoré de Washington. En dissertant quotidiennement sur le « plan de paix » du président Wilson, les journaux offi-

cieux autrichiens exprimaient en réalité les pensées encore inavouées des hommes du nouveau règne. Qu'il y ait eu coïncidence ou concurrence dans l'expédition des notes du 12 et du 18 décembre 1916, il est sûr que la note américaine du 18 décembre ne peut pas être considérée comme une simple réponse à la pompeuse démarche germanique du 12. Elle possède une valeur propre au point de vue américain et au point de vue européen. Elle est destinée à découvrir aux États-Unis l'imminence du péril de guerre et à tenter de conjurer ce péril en invitant tous les belligérants à faire connaître leurs conditions de paix. L'enchaînement des événements prouve que, à partir du mois de décembre au moins, M. Wilson suivait une idée personnelle.

Les réponses des deux groupes de belligérants à la note du 18 décembre ne comportaient pas de réplique. Celle des empires centraux (27 décembre) écartait les suggestions américaines [1] et déclarait que les négociations de paix devraient avoir lieu entre les seuls belligérants. Celle de l'Entente (10 janvier) subordonnait « la discussion des arrangements futurs destinés à assurer une paix durable » au règlement préalable du conflit actuel. Néanmoins M. Wilson rebondit comme sur un tremplin. Le 22 janvier, il se présente en personne devant le Sénat et lit un long exposé qui contient à la fois sa doctrine internationale et des propositions concrètes. La conversation sur les ouvertures de paix étant close par les fins de non-recevoir des intéressés, il s'adresse cette fois directement à ses compatriotes. Cependant par-dessus son auditoire du Capitole, il parle aussi à tous les belligérants. S'il a choisi cette forme insolite du discours du chef de l'État aux représentants de la nation, c'est tout d'abord pour frapper plus sûrement l'imagination des Américains, mais c'est aussi pour que sa parole s'entende aux quatre coins du monde. Les notes de Cabinets à Cabinets ont moins de retentissement.

Sous une apparence idéologique, le discours du 22 janvier a un but précis : familiariser le peuple américain avec l'idée de l'intervention des États-Unis dans les affaires mondiales.

1. Voir à ce sujet *les Offres de paix*, dans la *Revue de Paris* du 1er février.

La tâche n'était point facile à un président qui venait précisément d'être réélu par des hommes qui saluaient en lui l'ange de la paix. « *He kept us out of war* », « il nous a tenus hors de la guerre », avait été le principal argument de ses électeurs. Il fallait donc d'infinies précautions pour convertir ces masses pacifistes au sentiment de la nécessité éventuelle d'une participation à la guerre. M. Wilson prit pour cela le détour d'un projet d'affiliation à une ligue universelle des nations. Sa thèse peut se résumer ainsi : pas d'alliance particulière, pas d'alliances compromettantes ou embrouillées — *entangling alliances* — ; mais une convention universelle — *a universal covenant* — destinée à « garantir la durée de la paix ». Cette convention ne risquera point d'entraîner les États-Unis dans les complications extérieures redoutées par Washington. Elle aura pour objet au contraire de prévenir tout conflit à l'avenir, car elle sera protégée par « une force tellement supérieure à celle de toute nation actuellement engagée ou de toute alliance jusqu'ici formée ou projetée qu'aucune nation, aucune combinaison probable de nations ne pourra l'affronter ou lui résister ». Naturellement cette force devra se composer des forces réunies des nations associées, y compris les États-Unis. Le président ne le dit pas formellement. Il se renferme dans les généralités. Seulement la conclusion forcée de sa dissertation théorique est que les États-Unis doivent avoir une force militaire et navale capable de leur donner dans la Ligue future une influence proportionnée à son importance. On avait beaucoup reproché à M. Wilson, en Angleterre surtout, de préconiser une organisation idéale reposant sur les nuages. Au commencement de leur réponse du 10 janvier, les Alliés avaient même observé que les règlements internationaux envisagés dans la note américaine du 18 décembre « devraient comporter les sanctions nécessaires pour en assurer l'exécution et empêcher ainsi qu'une sécurité apparente ne serve qu'à faciliter de nouvelles agressions ». Or, constitutionnellement, le président des États-Unis ne peut pas conclure de traités ou prendre de décisions engageant le pays sans l'assentiment des deux tiers des membres du Sénat. En outre, présentement, l'armée fédérale est à l'état embryonnaire. Dans la

seconde moitié de 1916, M. Wilson avait déjà demandé et obtenu d'énormes crédits pour la marine et la réorganisation militaire. Le 22 janvier 1917, il soumettait par anticipation au Sénat une politique impliquant la création de contingents militaires destinés à donner une sanction matérielle à la parole des États-Unis et une garantie efficace aux membres de la Ligue où ils entreraient. Il pense avoir ainsi démontré le bien fondé de son système.

La future « convention universelle » doit garantir une « paix juste ». Au regard de ceux qui en bénéficient, toute paix est juste. Pour M. Wilson, la paix qui mérite ce nom aura pour objet non pas un nouvel équilibre de puissances, mais la création d'une « communauté de puissances ». Aux rivalités organisées doit succéder une paix commune organisée, une paix entre égaux avec égalité de droits, une paix « coopérative » comprenant les peuples du Nouveau Monde, une paix apportant la guérison dans ses ailes, une paix sans victoire, sans humiliation, sans sacrifices insupportables, sans ressentiment. M. Wilson n'a pas toujours l'expression claire et heureuse. Sa proposition de « paix sans victoire » a fait sursauter les Alliés et beaucoup de bons Américains. Il y avait de quoi. Toutefois, accompagnée des explications que nous venons de dire et qui sont extraites du discours du 22 janvier, cette malencontreuse expression fait moins mauvaise figure. L'orateur a voulu recommander une paix sans vengeance, sans écrasement, cela ne veut pas dire sans restitutions, sans réparations, sans garanties. Au contraire, le président a rappelé avec une certaine complaisance le passage de la note du 10 janvier où les Alliés ont indiqué « les arrangements, les garanties et les actes de réparation qu'ils jugent indispensables pour un règlement satisfaisant ». Bien plus, il s'est presque approprié, en insistant vigoureusement sur les raisons de droit, le passage capital de cette même note sur les buts de guerre des Alliés :

Il est parmi les nations organisées, a-t-il dit, une chose plus profonde même que l'égalité de droit. Aucune paix ne peut durer ou ne devrait durer qui ne reconnaît pas et n'accepte pas le principe que les gouvernements reçoivent tous leurs pouvoirs du con-

sentement des peuples gouvernés et qu'il n'existe nulle part aucun droit qui permette de transférer les peuples de potentat à potentat, comme s'ils étaient une propriété. Je tiens pour admis, par exemple, si je puis citer un seul exemple, que les hommes d'État de tous pays sont d'avis qu'il devrait y avoir une Pologne unifiée, indépendante et autonome, et que désormais une sauvegarde inviolable de l'existence du culte et du développement social et industriel devrait être garantie à tous les peuples qui ont vécu jusqu'ici sous la domination de gouvernements attachés à une foi et à une conception en opposition aux leurs propres.

Si l'on rapproche cette déclaration de ces mots de la péroraison : « Je propose le gouvernement établi du consentement des gouvernés » — *I am proposing government by the consent of the governed* — on reconnaîtra qu'elle équivaut à l'approbation de la réorganisation de l'Europe esquissée par les Alliés dans les phrases suivantes :

Ces buts de guerre ne seront exposés dans le détail, avec toutes les compensations et indemnités équitables pour les dommages subis, qu'à l'heure des négociations. Mais le monde civilisé sait qu'ils impliquent de toute nécessité, et en première ligne, la restauration de la Belgique, de la Serbie et du Monténégro et les dédommagements qui leur sont dus ; l'évacuation des territoires envahis en France, en Russie, en Roumanie, avec de justes réparations ; la réorganisation de l'Europe, garantie par un régime stable et fondée aussi bien sur le respect des nationalités et sur le droit à la pleine sécurité et à la liberté de développement économique, que possèdent tous les peuples, petits et grands, que sur des conventions territoriales et des règlements internationaux propres à garantir les frontières terrestres et maritimes contre des attaques injustifiées ; la restitution des provinces ou territoires autrefois arrachés aux Alliés par la force ou contre le vœu des populations ; la libération des Italiens, des Slaves, des Roumains et des Tchéco-Slovaques de la domination étrangère ; l'affranchissement des populations soumises à la sanglante tyrannie des Turcs ; le rejet hors d'Europe de l'empire ottoman, décidément étranger à la civilisation occidentale. Les intentions de Sa Majesté l'empereur de Russie à l'égard de la Pologne ont été clairement indiquées par la proclamation qu'il vient d'adresser à ses armées.

M. Wilson ne prétend pas que les États-Unis auront « une voix pour déterminer quelles seront les conditions de la paix » ;

« mais nous aurons, j'en suis sûr, a-t-il affirmé, une voix pour déterminer si ces conditions seront durables ou non en vertu des garanties d'une convention universelle ». Il y a une nuance entre ces deux voix. En fait, elles se confondent, car on ne comprend guère comment la seconde pourrait se faire entendre si la première s'était tue. Il ne semble pas que nous ayons sujet de nous en plaindre.

Après ce vaste exposé, M. Wilson revient à la question qui touche le plus ses auditeurs et ses électeurs, à la politique traditionnelle américaine. Il a si bien enchevêtré les considérations théoriques et pratiques, les intérêts des États-Unis et ceux du genre humain, qu'il peut dire :

Je propose que les nations, dans un accord, adoptent la doctrine du président Monroë comme la doctrine du monde, à savoir qu'aucune nation ne doit chercher à étendre son pouvoir politique sur une autre nation ou un autre peuple, et que chaque peuple doit être laissé libre de choisir sa propre politique, sa propre voie de développement, sans être gêné, molesté ni effrayé, le petit côte à côte avec le grand et le puissant.

C'est en vue d'une paix garantissant cela que M. Wilson souhaite que les États-Unis s'unissent aux autres nations civilisées du monde. Il a raison de dire qu'aucun homme capable de penser ne peut voir là une atteinte aux traditions et à la politique américaines, « mais bien plutôt l'accomplissement de ce que nous avons professé et pour quoi nous avons combattu ». Tous les citoyens des États-Unis, en effet, sont fiers des libertés de leur pays, et sont persuadés que les autres États ne peuvent rien faire de mieux que de les imiter. Toutefois, en pleine conflagration européenne, en face de la plus gigantesque entreprise de domination qu'ait connue le monde, après l'élection du 4 novembre, il y avait de la part de M. Wilson quelque hardiesse à le dire. Cet idéologue est un homme habile.

***

A s'en tenir à quelques expressions sensationnelles telles que « la paix sans victoire », le discours du 22 janvier peut passer

pour hostile aux vœux de l'Entente et favorable à la « partie nulle ». Pourtant ce n'est là qu'une impression superficielle. Parlant au Capitole de Washington, pour les Américains, comme chef d'un État neutre, M. Wilson ne pouvait préconiser une paix d'écrasement. Il devait ménager à la fois les susceptibilités des divers États belligérants, des autres États neutres, et des masses électorales des États-Unis. En fait, sans sortir des généralités, il se mettait en opposition avec la Germanie, puisque celle-ci s'appuyait sur des principes absolument différents. Dans sa réplique du 12 janvier à la réponse de l'Entente du 30 décembre aux « offres de paix », le gouvernement allemand accusait bien ses ennemis « de fouler aux pieds le droit et les conventions sur lesquelles ils se fondent » et se glorifiait de rechercher « une paix qui donne aux autres peuples du continent européen le bienfait du travail commun pour la solution des grands problèmes de la civilisation, dans le respect mutuel et dans l'égalité des droits ». Mais c'étaient seulement des mots. En prenant un à un les pays ou les régions en cause, on constatait que l'Austro-Allemagne refusait d'y appliquer les principes qu'elle venait d'exprimer. Elle ne disait rien de la Pologne. Elle ne parlait de la Belgique que pour invoquer un prétendu droit d'utiliser à sa guise le terrain de ce pays neutralisé, moyennant dédommagement, et pour accuser, faussement, le gouvernement britannique d'avoir « décidé en 1887 de ne pas s'opposer au droit de passage à travers la Belgique, moyennant ces garanties ». Elle ne soufflait mot de la Serbie. Aucune allusion aux innombrables peuples traités comme « une propriété » par les empires centraux et gouvernés sans leur consentement. Par contre, une série d'incriminations fantaisistes relatives à l'assujettissement du nord de l'Afrique par les puissances de l'Entente, à l'anéantissement de l'indépendance des Boers, au sort du peuple irlandais et « aux violences uniques dans l'histoire », infligées à la Grèce. M. Wilson sait parfaitement que la France et l'Angleterre ont apporté dans le nord de l'Afrique le progrès, l'ordre et toutes les libertés compatibles avec l'état de civilisation des populations indigènes ; que les Boers font partie d'un grand *dominion* autonome gouverné et commandé par leurs propres chefs ; que personne ne désire plus vivement que

l'Angleterre que les Irlandais se mettent enfin d'accord pour régler leurs affaires ; et que la Grèce est violentée par un souverain parjure qui a confisqué ses libertés et violé sa constitution, tandis que les trois puissances garantes de son indépendance s'efforcent, d'accord avec les Hellènes les plus éminents et la grande majorité de la population du royaume, d'y rétablir la légalité. L'exemple tiré de la Grèce est particulièrement malheureux aux yeux des Américains. Les descendants des fondateurs de la République des États-Unis éprouvent autant d'antipathie contre le roi Constantin, qui se comporte en souverain de droit divin, que d'admiration pour M. Venizelos et ses amis, qui luttent pour la liberté.

En outre, M. Wilson demande la limitation des armements sur terre et sur mer, et la liberté des mers :

Dans la mesure où cela est possible, chacune des grandes nations qui luttent maintenant pour aboutir au plein développement de ses ressources et de sa puissance devrait être assurée d'un débouché direct sur les grandes routes de la mer. Dans le cas où ce but ne peut être atteint que par des cessions de territoires, il est certain qu'on peut y parvenir par la neutralisation des droits directs de passage, sous la garantie générale qui assurera la paix elle-même.

Avec un comité convenable d'organisation, aucune nation ne doit se voir fermer le libre accès aux routes ouvertes du commerce du monde. Et les routes de la mer doivent être libres à la fois en droit et en fait. La liberté des mers est la condition *sine qua non* de la paix, de l'égalité et de la collaboration. Sans aucun doute, une revision radicale d'un grand nombre de lois de pratique internationale, qu'on estimait jusqu'ici établies, peut être nécessaire afin de rendre en réalité les mers, dans presque toutes les circonstances, libres et d'un usage commun à l'humanité ; mais le motif de ces changements est convaincant et impérieux. Il ne saurait y avoir de pacte ou d'intimité entre les peuples du monde sans cela. Le commerce libre, constant et assuré entre les nations fait partie intégrante de l'état de paix et du développement des nations. Il ne devrait pas être difficile soit de définir, soit d'assurer la liberté des mers, si les gouvernements du monde désirent sincèrement conclure un accord à cet effet.

C'est un problème en relation étroite avec la limitation des armements navals et la coopération des marines du monde que celui de maintenir la mer à la fois libre et sûre, et la question de la limitation des armements navals ouvre le problème plus vaste et peut-être plus difficile à résoudre de la limitation des armées et de tous les programmes de préparation militaire. Si difficiles et si délicates que soient ces

questions, elles doivent être envisagées avec la plus grande simplicité et résolues dans un esprit de conciliation réelle, si la paix doit apporter dans ses ailes la guérison bienfaisante et une réelle durée. Il ne saurait y avoir de paix sans concessions et sacrifices mutuels. Il ne peut y avoir un sentiment de sécurité et d'égalité parmi les nations si les formidables armements doivent continuer à se poursuivre désormais sans relâche. Les hommes d'État de l'univers doivent préparer la paix, et les nations doivent adapter et accommoder leur politique à cette paix, de même qu'ils ont préparé la guerre et se sont mis en mesure de soutenir un conflit et une rivalité sans pitié.

Cette longue citation du manifeste du 22 janvier fait mieux comprendre la déclaration du 3 février. Les Allemands ont feint d'y voir une critique et une menace contre « la tyrannie maritime de l'Angleterre ». Peut-être beaucoup d'entre eux ont-ils vraiment cru à l'exactitude de cette interprétation. Mais, à la réflexion, on doit aboutir à une conclusion différente. Le premier paragraphe pourrait plutôt être invoqué par la Russie, la Roumanie et la Serbie ; la dernière phrase ressemble même à un souhait en faveur de la neutralisation des détroits du Bosphore et des Dardanelles. Le second paragraphe ne contient rien dont l'Angleterre puisse s'offusquer et l'Allemagne se réjouir. En temps de paix la suprématie du fait de la marine britannique n'a jamais porté la plus légère atteinte à la liberté d'évolution des marines des autres pays. En temps de guerre, tout le monde admet qu'un belligérant a le droit de traquer la marine de guerre et de commerce des puissances ennemies ; il n'est certainement pas entré dans l'esprit de M. Wilson de contester actuellement ce droit aux Alliés. Quant à la limitation des armements navals, le Cabinet de Londres avait pris l'initiative de la proposer à celui de Berlin en février 1912. Lord Haldane était allé en mission spéciale à Berlin à cet effet. Mais le gouvernement allemand ne voulut rien entendre. Il subordonna son acquiescement à des conditions grâce auxquelles il pouvait reprendre à son gré sa liberté d'action. Il n'est pas permis de douter que l'Angleterre serait heureuse de s'associer éventuellement à tout projet de limitation sincère des armements navals. Par contre, il semble certain que l'Allemagne, si elle était victorieuse, voudrait donner à sa marine de guerre la même prépondé-

rance qu'à son armée de terre. Le péril serait immense pour l'Amérique. En effet, l'Angleterre n'a jamais essayé, depuis cent ans, de profiter de sa supériorité navale pour intervenir dans le règlement des affaires américaines. Elle a constamment témoigné les plus grands égards pour les États-Unis et la doctrine de Monroë. On a pu même à ce propos lui reprocher un excès de déférence, que certains ont parfois qualifié de pusillanimité. Si la maîtrise des mers changeait de côté, l'Allemagne observerait-elle la même réserve? M. Wilson n'en est certainement pas sûr, ni M. Hughes, ni M. Roosevelt, ni aucun homme d'État des deux Amériques. En exposant sous une forme théorique la thèse de la limitation des armements navals et de la liberté des mers, le président actuel des États-Unis a dû surtout songer à protéger son pays contre les risques de l'avenir.

*
* *

Le gouvernement allemand ne comprit point de cette façon le discours du 22 janvier. Soit qu'il s'imaginât que M. Wilson fût un simple utopiste professant à la Maison Blanche les théories développées il y a plus de cent ans par le philosophe de Kœnigsberg dans son traité *De la Paix perpétuelle*, soit qu'il se persuadât que le professeur devenu chef d'État n'oserait jamais courir le risque d'un conflit avec les empires centraux, il notifia à tous les États neutres, le 31 janvier, le commencement de la guerre sous-marine à outrance à partir du lendemain 1er février. Aux termes de cette déclaration, tout trafic maritime était interdit dans une zone immense entourant l'Angleterre, englobant les mers françaises et italiennes et toute la Méditerranée à l'exception d'une bande large de vingt milles marins reliant la Grèce à l'Atlantique. Tout navire neutre quelconque naviguant dans les eaux bloquées devait être coulé sans avertissement. Les bateaux américains réguliers de passagers recevaient seulement licence de continuer leur service avec l'Europe à raison d'un vapeur par semaine dans chaque sens, et à la condition de prendre Falmouth comme port de destination, de suivre un itinéraire déterminé

et de porter des insignes spéciaux. En outre, par décret du 29 janvier, communiqué aux puissances chargées des intérêts anglais et français en Allemagne, le gouvernement allemand interdisait la navigation des navires-hôpitaux dans la Manche sous le prétexte — imaginé pour la circonstance — que ces navires étaient souvent utilisés pour les transports de munitions et de troupes.

Le Reichstag allemand fut convoqué en séance extraordinaire de « grande commission », le 1er février, pour entendre la lecture du décret de blocus et les explications du chancelier. M. de Bethmann-Hollweg déclara d'un air candide que les maximes énoncées par M. Wilson le 22 janvier concordaient avec les buts de guerre germaniques : liberté des mers, suppression de l'équilibre des puissances, droits égaux pour toutes les nations, porte ouverte, désir de ramener la paix universelle. Fidèle à son aphorisme du mois de mars précédent « que tout moyen qui pourrait abréger la guerre, même le plus dépourvu d'égards, est le moyen le plus humain », il justifiait la férocité des mesures prescrites le 31 janvier par la nécessité d'une victoire rapide. Il termina en appelant la bénédiction du Très-Haut sur le nouveau blocus.

Dans une note à M. Lansing, en date du 31 janvier, M. Zimmermann exprima la même conviction de la similitude des buts de guerre allemands et des articles du programme présidentiel. « Il est, dit-il, très agréable au gouvernement impérial de constater que les ligues directrices de cette importante manifestation (le discours du 22 janvier) concordent avec les principes et les vœux auxquels souscrit l'Allemagne. » Et le secrétaire d'État à l'Office impérial des Affaires étrangères citait complaisamment le droit de toutes les nations de décider de leur sort et d'être traitées également, l'opposition aux systèmes d'alliances, la liberté des mers, la politique de la porte ouverte au commerce de toutes les nations. Il annonçait « la joyeuse collaboration du gouvernement allemand à tous les efforts qui tendraient à empêcher la guerre future ». Après cette séduisante profession de foi, il accusait l'Angleterre « d'abuser de la puissance de sa marine pour essayer criminellement de réduire l'Allemagne par la faim » et il revendiquait le droit pour celle-ci de recourir à toutes les armes,

d'abolir toutes les restrictions, afin « de servir un idéal élevé d'humanité » en hâtant la fin de la guerre. M. Zimmermann terminait en formulant l'espoir « que les États-Unis apprécieront le nouvel état de choses du haut de la tribune de l'impartialité ».

En même temps, le *Moniteur de l'Empire* publia les remerciements de l'empereur Guillaume à son peuple pour les souhaits qui lui avaient été adressés à l'occasion de sa fête.

La patrie, disait Guillaume II, en cette heure de nécessité, demande à chacun ses efforts les plus grands, mais le peuple allemand, ferme, inébranlable, en pleine conscience de sa force et de sa volonté de vaincre, est prêt, sur le front et à l'arrière, à défendre sa juste cause jusqu'à son dernier souffle. J'ai pleine confiance en l'issue de la lutte sanglante pour la défense et l'existence de l'empire. Dieu continuera d'être avec nous et octroiera la victoire à nos armes.

Dans un télégramme de remerciements au gouverneur du Brandebourg, l'empereur-roi affichait avec encore plus de véhémence son inébranlable résolution de ne reculer devant aucun moyen :

Après trente mois de guerre riche en sacrifices, le peuple allemand en entier, animé d'un saint courroux après le refus de mon offre de paix, et inspiré de nouveau d'une énergie redoublée, se tient comme un seul homme aux côtés de son empereur, ferme dans sa volonté d'obtenir la victoire dans la lutte sanguinaire finale devenue maintenant inévitable pour la sauvegarde de ses foyers, de sa patrie, de son honneur et de ses libertés, et finalement de mettre ceux qui troublent la paix hors d'état de nuire. Puissent Dieu et notre bonne épée nous venir en aide à cet effet !

Presque sans exception, toute la presse germanique acclamait l'inauguration de la guerre sous-marine à outrance.

Sans aucun doute, cette mise en scène était destinée au moins autant à intimider les ennemis et les neutres qu'à surexciter le moral des Germains déprimé par les privations alimentaires. Les militaires et les chauvins d'outre-Rhin se vantaient d'être assurés que le nouveau blocus réduirait l'Angleterre à merci dans trois mois. Cependant ni Guillaume II

ni M. de Bethmann-Hollweg ne devaient nourrir cette illusion. Ils espéraient probablement que les pertes de bateaux coulés pendant les premières semaines produiraient chez les Alliés une telle terreur qu'ils en viendraient à demander l'ouverture de pourparlers de paix. Ce calcul se découvrait aisément dans la presse viennoise. Le Cabinet de Vienne avait bien signé et publié le décret de blocus pris au nom « des empires centraux, des puissances centrales ». Mais, il semblait compter beaucoup sur M. Wilson pour mettre promptement un terme aux hostilités à cette occasion. Les officieux de Vienne et de Berlin parlaient plus que jamais du « plan de paix » du président Wilson.

On saisit là sur le vif la manière germanique : mélange d'audace, de rouerie insinuante, de brutalité, de mauvaise foi et d'ingénuité. Ni Guillaume II, ni M. de Bethmann-Hollweg, ni M. Zimmermann, ne se mettaient par la pensée à la place de M. Wilson pour se demander ce que signifiait vraiment son discours du 22 janvier. Ils avaient décidé dans leur for intérieur que les idées du président concordaient avec les leurs, et ils prétendaient lui imposer leur interprétation de ses propres paroles. C'était trop présumer de la philosophie de l'ancien professeur. Pour s'être complu dans l'étude de Kant et de sa *Paix perpétuelle*, M. Wilson n'oublie pas qu'il est le chef responsable d'un des plus grands États du monde.

***

Cet « utopiste » ne perdit point de temps pour tirer de leur rêve machiavélique les hommes de Berlin. Le mercredi soir, il avait pris connaissance de la note de M. Zimmermann et de ses annexes ; le samedi suivant, il convoquait les deux Chambres au Capitole, faisait prier les membres de la Cour suprême d'assister à la séance, et, à deux heures de l'après-midi, lisait devant ces trois assemblées réunies la déclaration de rupture des relations diplomatiques des États-Unis avec l'Allemagne. Pendant qu'il parlait devant le Congrès, il faisait remettre ses passeports au comte Bernstorff par l'*Assistant Solicitor* du département d'État, M. Woolsey.

Le discours du 3 février ne ressemble guère à celui du 22 janvier. Après la dissertation philosophico-politique, c'est l'exploit d'huissier. Plus de théories, plus de considérations générales ; seulement des faits, une décision, et un dernier avertissement. Sans revenir, en une seule phrase, à ses idées sur les conditions d'une paix durable, M. Wilson rappelle qu'à la suite du coulage sans avertissement du vapeur *Sussex*, le 24 mars 1916, par un submersible allemand, il a prévenu l'Allemagne, par une note en date du 8 avril, que, si elle n'abandonnait pas immédiatement ses procédés de guerre sous-marine, « les États-Unis n'auront pas d'autre alternative que de rompre les relations diplomatiques ». Le 4 mai, le Cabinet de Berlin avait répondu, après quelques digressions, en notifiant que les forces navales allemandes avaient reçu les ordres suivants :

En conformité avec les principes généraux reconnus par le droit des gens en matière de visite, de perquisition, de destruction de navires marchands, ceux des navires qui se trouvent dans une zone ou en dehors d'une zone maritime déclarée de guerre ne seront pas coulés sans avertissement ou sans que les existences humaines soient sauvegardées, à moins que ces navires n'essaient de s'enfuir ou d'opposer de la résistance.

Mais il ajoutait que les neutres ne pouvaient pas

s'attendre à ce que l'Allemagne, obligée de combattre pour son existence, limitât, pour les intérêts neutres, l'emploi d'une arme efficace au cas où l'on laisserait son ennemi continuer à son gré l'application de procédés de guerre violant les règles du droit des gens.

Tout en prenant acte, le 8 mai, des assurances données, le Cabinet de Washington avait cru nécessaire de déclarer que le maintien des nouveaux ordres ne pouvait dépendre en quoi que ce fût de la marche ou du résultat des négociations diplomatiques entre le gouvernement des États-Unis et tout autre gouvernement belligérant.

Toutefois, précisait-il, afin d'éviter un malentendu, le gouvernement des États-Unis notifie au gouvernement impérial qu'il ne peut

un seul instant admettre et encore moins discuter l'idée que le respect par les autorités navales allemandes des droits des citoyens des États-Unis en haute mer dépende en aucune façon et au moindre degré de la conduite de tout autre gouvernement à l'égard des droits des neutres et des non combattants. La responsabilité, en pareille matière, est séparée, non jointe, absolue et non relative [1].

Le gouvernement allemand n'avait rien répondu. Sa proclamation du 31 janvier était venue à l'improviste « retirer l'assurance solennelle donnée dans la note ci-dessus mentionnée ». En conséquence, déclare M. Wilson,

le gouvernement des États-Unis n'a plus d'autre alternative compatible avec la dignité et l'honneur des États-Unis que de recourir à la décision que, par sa note du 8 avril 1916, il annonçait devoir prendre au cas où le gouvernement allemand ne déclarerait pas abandonner et n'abandonnerait pas effectivement les procédés de guerre sous-marine qu'il employait alors et qu'il a l'intention d'employer derechef aujourd'hui.

Rien de plus logique que cette conclusion. Le renvoi du comte Bernstorff et le rappel de M. Gérard s'imposaient nécessairement après le 31 janvier dès lors que le président des États-Unis ne voulait pas laisser bafouer son gouvernement. Pourtant la décision du 3 février tomba sur la Germanie comme un coup de tonnerre. Elle y produisit toutes les formes de la déception : stupeur, colère, énervement. Sur un mot d'ordre, toute la presse affecta de se réjouir de « l'éclaircissement » de la situation. Ile entonna un *sursum corda*. Mais, officiellement, le Cabinet de Berlin accueillait avec courtoisie, sans paroles amères, avec l'évidente intention de reprendre en dessous les conversations, une mesure qui, venant d'une puissance plus à sa portée, aurait provoqué de sa part des représailles foudroyantes. Il prescrivit au comte Bernstorff de rester le plus longtemps possible à Washington, et s'ingénia à retarder le départ de M. Gérard. Malgré tout, ces deux diplo-

1. Comme pour les citations précédentes, nous donnons ici la traduction d'après le texte officiel en anglais, et non la traduction communiquée par les agences télégraphiques.

mates finirent par s'en aller. Tout le monde se demande si l'état de guerre va suivre la rupture.

M. Wilson ne désire pas plus la guerre le 3 février que le 22 janvier. Conséquent avec lui-même, il a fait l'acte qu'exigeaient son attitude et son langage précédents. Il souhaite vivement de n'être pas obligé d'aller au delà. Il tiendrait surtout à rester au-dessus de la mêlée afin de réserver ses moyens d'influence pour les négociations de paix. Mais, si on l'y oblige, il recourra, lui aussi, aux armes. Il accélère de tout son pouvoir les préparatifs militaires. Il fait voter de nouveaux crédits. Guillaume II et ses ministres ne peuvent plus douter de ses intentions. Ils ont pu se leurrer sur les États-Unis le 31 janvier 1917, comme ils s'étaient trompés sur l'Angleterre, le 4 août 1914, en envahissant la Belgique. Ils sont pleinement édifiés aujourd'hui. Dans le cas actuel, au contraire de ce qui s'est passé en août 1914, il n'y a rien encore d'irréparable. L'Allemagne peut retirer sa déclaration du 31 janvier ou se comporter comme si elle ne l'avait pas faite, c'est-à-dire donner aux commandants de ses sous-marins des instructions confidentielles leur prescrivant de ne rien changer aux procédés de guerre sous-marine appliqués avant février. Dans les deux hypothèses, les États-Unis resteront immobiles. A la fin de son discours du 3 février, M. Wilson a formellement déclaré qu'il attendrait, avant d'employer la force, que des navires américains ou des existences américaines eussent été sacrifiés par suite de l'application du nouveau programme naval. Il a terminé par ces mots :

> Nous cherchons seulement à rester fidèles en pensées et en actes aux principes immémoriaux de notre peuple que j'ai cherché à exprimer dans le discours que je faisais au Sénat il y a deux semaines seulement. Nous cherchons uniquement à revendiquer nos droits à la liberté, à la justice et à la tranquillité de l'existence. Ce sont là des éléments de paix et non de guerre. Dieu veuille que des actes d'injustice voulus de la part du gouvernement allemand ne viennent pas nous provoquer à les défendre.

Nous savons maintenant ce qu'on peut attendre du président Wilson. Tout en parlant au nom du genre humain, il ne sort pas officiellement du terrain national. Avec l'adresse

d'un procédurier consommé, il s'attache à ne donner aucune prise à l'adversaire et à le mettre évidemment dans son tort. Il n'a pas les gestes de beauté d'un héros. C'est un homme de loi qui désire gagner sa cause. Il ne veut point mal de mort à l'adversaire. S'il réussit à lui faire toucher les épaules, il est prêt à lui tendre la main.

AUGUSTE GAUVAIN

15 février 1917.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.